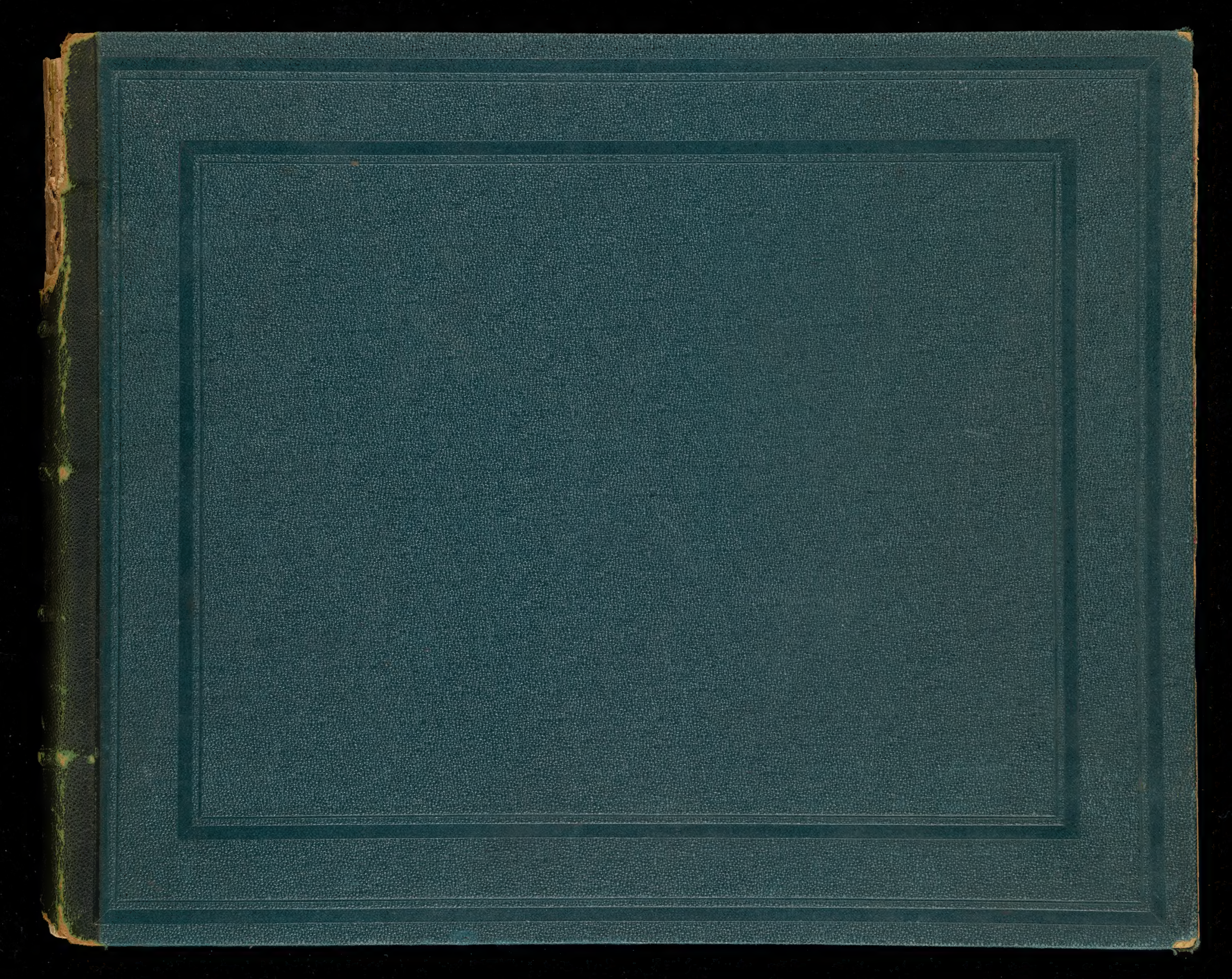
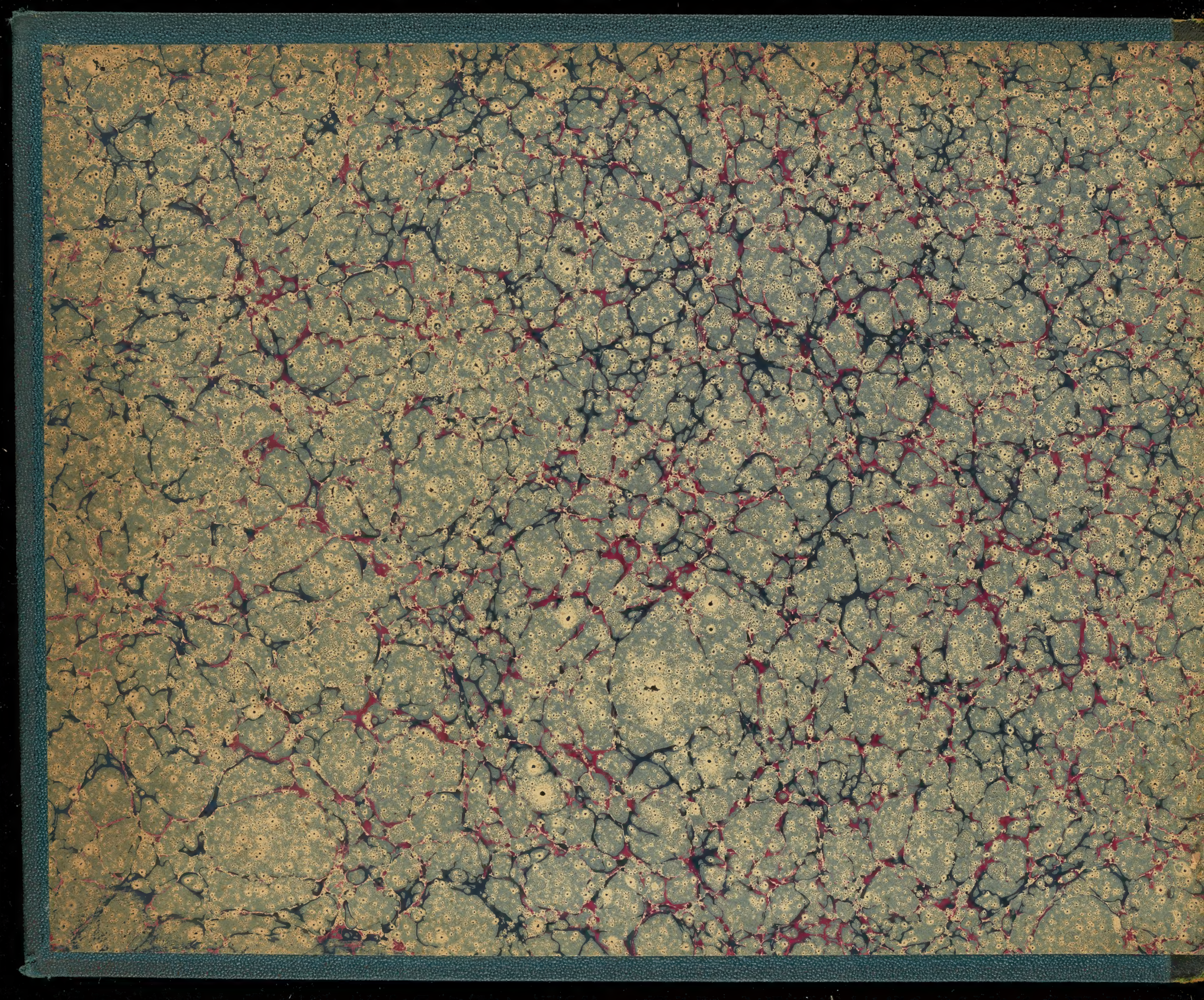
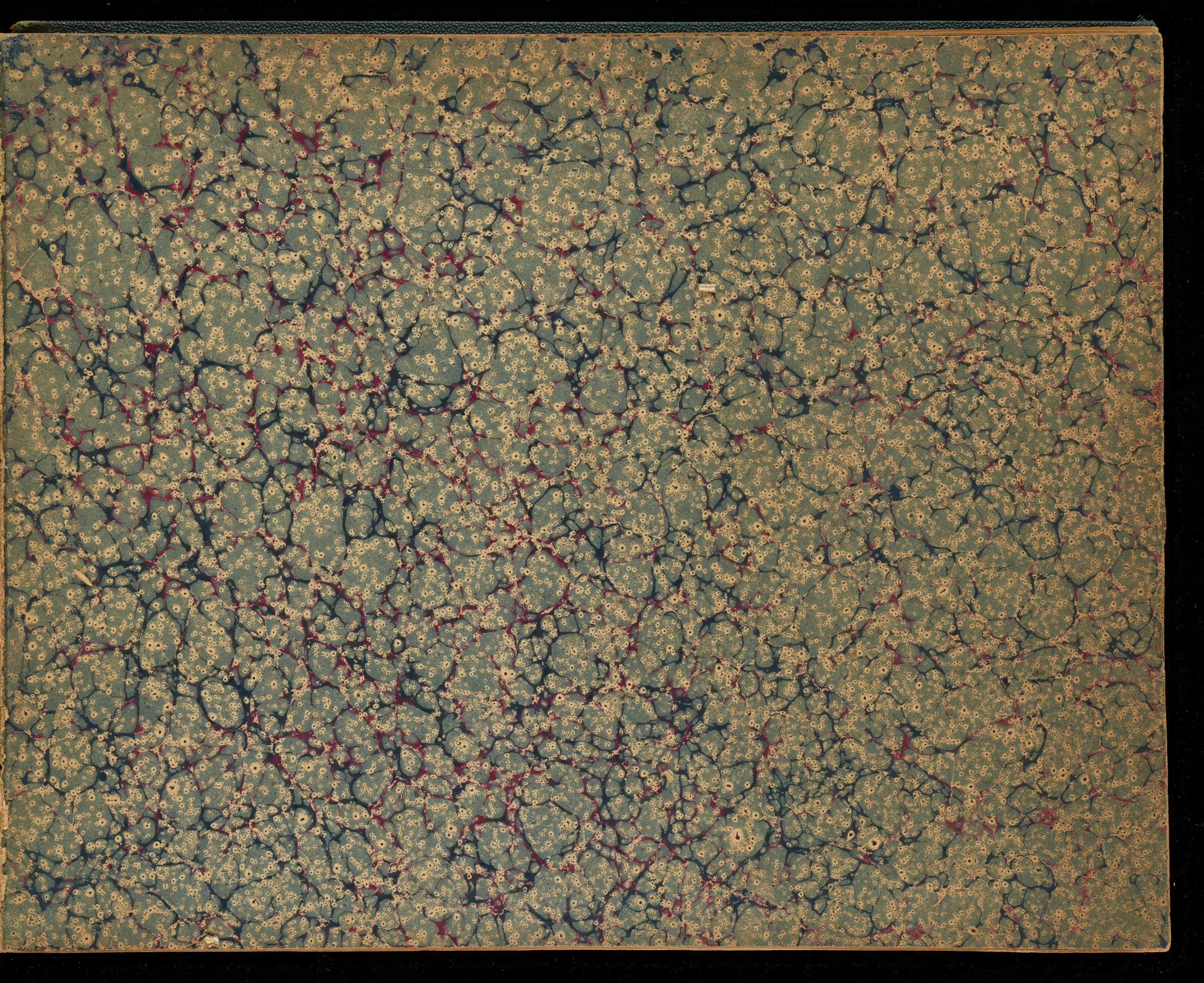








WALLACE $50—


Publication Hebdomadaire
Prix : 0.60 Centimes
LA LIVRAISON
ALBUM
DES
BEAUX-ARTS
1
LES
Tableaux
Célèbres
DU MONDE
E PLURIBUS UNUM
DIEU ET MON DROIT
BUREAUX
128, Rue Cardinet
PARIS
BRYAN, TAYLOR & CO.
NEW YORK, PARIS ET BERLIN
Dan Beard

LA PRÉPARATION DE CES BELLES LIVRAISONS ARTISTIQUES, QUI PARAITRONT CHAQUE SEMAINE a exigé l'emploi d'une mise de fonds considérable. L'ouvrage complet constituera la plus belle collection, parue jusqu'à ce jour, de reproductions photographiques de tableaux célèbres.
Chaque nation tenant un rang dans le domaine de l'Art y est représentée, c'est dire qu'aucune École importante n'est omise dans

"LES TABLEAUX CÉLÈBRES DU MONDE"

Le choix des sujets a été fait avec le plus grand soin. Les tableaux religieux ou mythologiques ne figurent pas dans ces albums. Nous avons choisi des ŒUVRES INTÉRESSANTES, AGRÉABLES et CAPTIVANTES, — des œuvres frappantes de vérité et susceptibles, à tour de rôle, d'émouvoir, d'amuser, d'instruire et d'élever l'esprit du lecteur.

Lorsque nous voyons dans un musée la foule se presser devant un tableau, ce tableau reproduit toujours l'image d'une scène de la vie réelle, soit gaie, soit triste, où les passions et les sentiments du cœur humain sont en jeu. DES ŒUVRES DE CE GENRE, AYANT UNE INFLUENCE SALUTAIRE SUR LES MEILLEURS COTÉS DE NOTRE NATURE, OCCUPERONT UNE LARGE PLACE DANS CES ALBUMS. Il n'a pas été oublié cependant, dans le choix des sujets, que le but de l'Art est de distraire et de charmer en même temps.

Les tableaux que nous avons rassemblés dans cette publication font partie des plus

Célèbres Musées ou des Collections particulières les plus renommées de l'Ancien Monde ou du Nouveau.

Le choix de nos reproductions a été déterminé par le mérite et la réputation des originaux, ainsi que par la variété et l'intérêt que présentaient les sujets. Parmi les artistes éminents qui figurent dans cette collection, nous citerons ALMA TADEMA, ANDREOTTI, BALLAVOINE, BIERSTADT, J. G. BROWN, BOUGUEREAU, CECCHI, CHIALIVA, HANS DAHL, DETAILLE, DEYROLLE, GÉROME, HART, HUNT, KNAUS, RIDGWAY KNIGHT, MAKART, MAKOWSKI, MEYER VON BREMEN, MILLET, MOREAU, EMILE RENOUF, SCALBERT, SCHROEDER, etc.

Cependant des artistes de moindre importance, des jeunes gens briguant les succès artistiques, dont les noms ne sont pas encore connus de tout le monde, n'ont pas été écartés. Le Comité chargé du choix des œuvres a souvent donné la préférence à un tableau remarquable, signé par un artiste relativement inconnu, sur un tableau de maître ayant un sujet banal et sans intérêt.

LES DESCRIPTIONS ET COMMENTAIRES QUI ACCOMPAGNENT CHAQUE TABLEAU

sont traités magistralement. Le texte, évitant les termes techniques et les longueurs, est toujours écrit d'un style facile et vif. Il explique le sens et l'esprit des tableaux d'une manière gaie et agréable, et guide la fantaisie du lecteur en signalant à son appréciation les points les plus intéressants.

Nous déclarons sans hésiter que ces albums sont les plus remarquables qui aient été offerts jusqu'à présent ou qui puissent être offerts au public à de semblables conditions de prix.

Parmi les écrivains distingués qui ont collaboré au texte de cet ouvrage, nous mentionnerons : MM. HENRI GIUDICELLI, commissaire des Beaux-Arts, délégué par la France à l'Exposition de Chicago ; ANGELO DEL NERO, commissaire royal des Beaux-Arts, délégué par l'Italie à l'Exposition de Chicago ; J. W. BECK, commissaire des Beaux-Arts, délégué par la Grande-Bretagne à l'Exposition de Chicago ; le général LEW WALLACE, auteur de "Ben Hur" ; WILL CARLETON ; W. LEWIS FRASER, directeur du Département artistique du *Century Magazine ;* HORACE BRADLEY, directeur artistique du *Harper's Magazine.*

Publié par **Bryan, Taylor & Co., New York, Paris et Berlin**



Edouard Detaille,

L'ATTAQUE D'UN CONVOI.

LES TABLEAUX CÉLÈBRES DU MONDE

COLLECTION DE

REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES DE CHEFS-D'ŒUVRE MODERNES

COMPRENANT

DEUX CENT CINQUANTE-SIX BEAUX SPÉCIMENS DE L'ART AMÉRICAIN, FRANÇAIS, ANGLAIS, ALLEMAND, AUTRICHIEN, ITALIEN, SUÉDOIS ET RUSSE, PROVENANT DES PRINCIPAUX MUSÉES DE COLLECTIONS PARTICULIÈRES CÉLÈBRES OU DES ATELIERS D'ARTISTES ÉMINENTS

AVEC COMMENTAIRES PAR

LEW. WALLACE

AUTEUR DE "BEN HUR" ET DU "PRINCE DE L'INDE"

LES DESCRIPTIONS DES TABLEAUX SONT DUES A

J. W. BECK
COMMISSAIRE DES BEAUX-ARTS, DÉLÉGUÉ PAR LA GRANDE-BRETAGNE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE COLOMBIENNE

HENRI GIUDICELLI
COMMISSAIRE DES BEAUX-ARTS, DÉLÉGUÉ PAR LA FRANCE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE COLOMBIENNE

ANGELO DEL NERO
COMMISSAIRE ROYAL DES BEAUX-ARTS, DÉLÉGUÉ PAR L'ITALIE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE COLOMBIENNE

W. LEWIS FRASER
DIRECTEUR DU DÉPARTEMENT ARTISTIQUE DU CENTURY MAGAZINE

HORACE BRADLEY
DIRECTEUR ARTISTIQUE DU HARPER'S MAGAZINE

CHARLES DEKAY
CRITIQUE D'ART DU NEW YORK TIMES

JOHN CLARK RIDPATH
LE PLUS GRAND HISTORIEN D'AMÉRIQUE

WILL CARLETON
AUTEUR DES "BALLADES DE FERME" ET DES "LÉGENDES DE FERME", ETC.

GEORGE SPIEL
CRITIQUE D'ART

PUBLIÉS PAR

BRYAN, TAYLOR & CO.

NEW YORK, PARIS ET BERLIN

1895



NOTE DES EDITEURS. — Le plus grand soin a été apporté dans la préparation de cette édition européenne des " Tableaux Célèbres du Monde," afin qu'aucune reproduction n'y soit admise contrairement aux lois en vigueur dans chaque pays sur la propriété artistique. Les droits de reproduction de plusieurs tableaux ont été acquis de la Berlin Photographic Co., 14 East 23rd Street, New York; de MM. Braun, Clément et Cie et Boussod, Valadon et Cie, de Paris et New York, et des autres maisons possédant les droits d'auteur. Nous reproduisons dans notre collection un certain nombre de tableaux ayant figuré à l'Exposition Universelle Colombienne, et pour chacun d'eux il nous a été accordé une autorisation écrite, signée de l'artiste. Les tableaux américains ont été l'objet de permissions spéciales. Plusieurs tableaux appartenant au Metropolitan Museum of Art, de New York; à la Corcoran Art Gallery, de Washington, ou à des collections particulières aux Etats-Unis, n'ont été réproduits qu'après avoir obtenu l'autorisation des propriétaires. Nous ne publions ces autorisations conjointement avec le texte descriptif de chaque tableau que lorsque cette formalité est exigée par les contrats passés avec les possesseurs des droits.

BRYAN, TAYLOR & CO., New York, U. S. A.

PARIS
IMPRIMERIE LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, 9



UN AVANT-COUREUR DE L'ÉTÉ, par L. C. Nightingale. — [illegible] aussi indolente que l'atmosphère estivale embaumée où flottent ses songes.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co., 14 East Twenty-third Street, New York.



LE BAIN MATINAL, par Benjamin Vautier — [illegible]

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.,
14 East Twenty-third Street, New York.



UNE BONNE BOUCHÉE, par M. Peña. — (*Reproduit par permission spéciale de l'artiste.*) Le tableau original a figuré dans la Section Espagnole de l'Exposition Universelle Colombienne. Des paysans sont assis en groupe à leur repas de midi. Ils viennent de récolter des pommes de terre et la nappe est étendue sur le sol même du champ où ils travaillent. Tout labeur a été momentanément abandonné à l'approche de midi, et le frugal repas a été hâtivement improvisé. Le panier de provisions est à portée de la main. La blancheur de la nappe est digne d'une table aristocratique. Tous les détails du tableau ont une allure de netteté et de hâte. Le repas ne consiste que de pain et de fromage. Le père domine sur un siège rustique et tient en mains une outre contenant sans doute la partie liquide de la fête. Les deux filles, pieds nus, ont pris leurs places respectives. Le gamin, près du genou paternel, mange en boudant cette maigre chère. Le pain, certes, est bon et assouvit son appétit d'enfant, mais ne vaut pas la soupe grasse de la ferme. Cependant, le jeune homme de gauche, lui aussi, se nourrit d'une simple croûte. Il a l'air altier d'un seigneur de la grande nature. Le vieux père, qui semble être proche du terme de ce long voyage qu'on appelle la vie, porte sur son visage ridé et hâlé par le temps une expression calme et digne. Il est édenté et presque aveugle. Les deux robustes filles mériteraient sans doute un meilleur sort ; mais parfois, en ce monde, le sort de ces travailleuses creusant la terre et filant la laine n'est pas moins heureux que celui des frêles jeunes filles nées dans la richesse et dans le luxe.



UNE CAPTURE, par Paul Grolleron. — (*De la Section française de l'Exposition de Chicago.*) Cette scène dramatique aurait pu être empruntée par l'illustrateur des pages du *Quatre-Vingt-Treize* de Victor Hugo. Pendant la Révolution française, quelques [illegible] Louis XVI, avant et après sa mort. La jeune République [illegible] C'est surtout en Vendée [illegible] les Bleus et les Blancs. Le tableau que nous reproduisons [illegible] la République. Grolleron a peint de nombreuses et remarquables scènes de la [illegible] et la toile que nous reproduisons est un des plus beaux exemples de son talent.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



LE COMMENCEMENT D'UN ROMAN, par A. Schröder. — Cette scène d'un caractère sentimental et familial a pour cadre un riche et agréable intérieur allemand dans le style du dix-septième siècle. Un jeune chevalier fait la lecture de quelque bon roman de chevalerie au riche et important "bourgeois" et à son adorable fille. Quoique son auditoire consiste de deux personnes, le galant ne voit que la belle enfant et, à mesure que l'histoire se deroule, il fixe d'un regard hardi ce doux visage dont les yeux tendres et vifs semblent lui dire, comme Desdémona à Othello : "Si j'avais un ami qui l'aime, je lui apprendrais à lui parler pour moi, et de la sorte, j'acquerrais sa main." Il est probable que pareil à un autre Othello il lit une histoire dont il pourrait lui-même être le héros et qui relate ses propres "aventures par monts et par vaux". Il sait par cœur les pages qu'il récite puisque, sans même consulter le livre du regard, il continue en s'aidant d'un geste expressif à dévider le fil de la captivante histoire à la jeune fille qui écoute attentivement. Le maître de la maison est, lui aussi, profondément intéressé, et les péripéties du roman l'empêchent sans doute de s'apercevoir que les œillades du lecteur ne sont nullement pour lui. Telle est l'impression bien humaine qui se dégage de cette scène, et les personnages y sont très justement appropriés. En outre, la facture des costumes et des draperies est d'une grande richesse de coloris. Les dentelles, les étoffes damassées, l'épais satin de la robe de la jeune demoiselle pourraient se passer des couleurs de l'original pour faire ressortir leur beauté, et l'on n'en reconnaîtrait pas moins la nature des différents tissus.

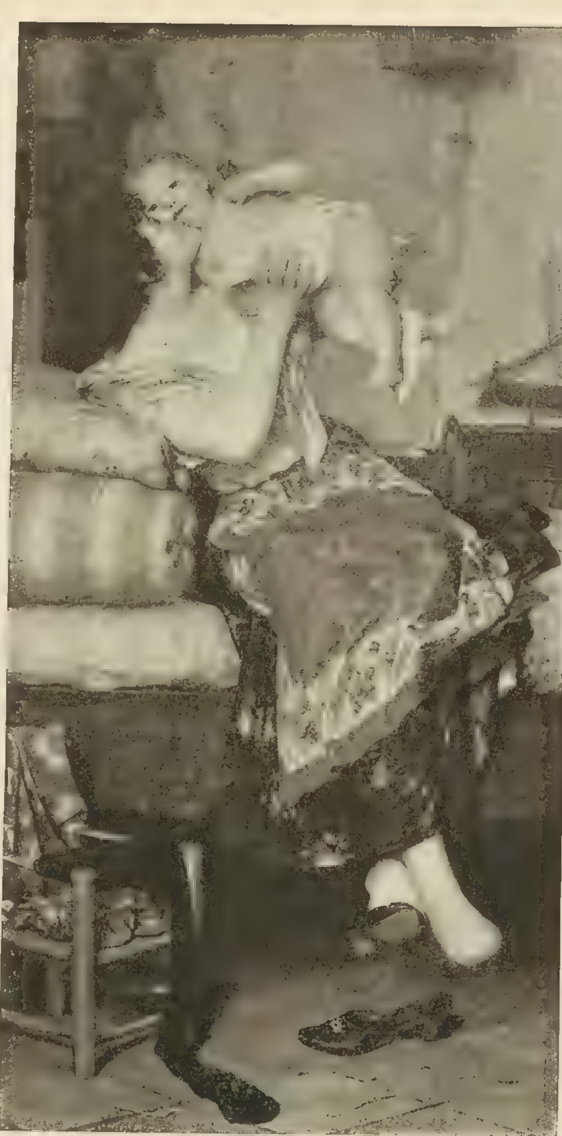


CROMWELL RENDANT VISITE A MILTON, par David Neal. — David Neal a produit quelques-uns des tableaux historiques les plus remarquables de notre époque. Ses sujets ont par eux-mêmes une importance telle que, malgré le côté quelque peu théâtral de la composition, ils ne manquent jamais de frapper et de fixer l'attention du public. Une visite d'Olivier Cromwell à John Milton est un thème très capable d'inspirer la verve d'un artiste; l'un des précurseurs de l'art américain, Emmanuel Leutze, a puissamment interprété ce même sujet. Quoique l'histoire n'ait jamais fourni la preuve de relations intimes entre ces deux grands puritains, le sévère et puissant chef et le génial poète, leur longue alliance politique permet d'admettre la possibilité de cette visite. Milton fut, sous Cromwell, Secrétaire Latin du Comité Parlementaire des Affaires Etrangères, et sa plume fut constamment requise pour les controverses politiques du Protecteur; le poète sacrifia sa vue à ce service public et resta complètement aveugle jusqu'à sa mort. Cromwell, en entrant dans le logis de son secrétaire pour une conférence ou pour une simple conversation, est frappé par le son, désagréable à son oreille de puritain farouche, de la musique de l'orgue. Milton cependant aimait ces choses artistiques que méprisait l'austère destructeur des "bagatelles" et autres vanités; le poète se délectait à entendre "l'orgue" et le "chœur de voix pleines" qui, suivant sa propre expression, "me fondent en extase et amènent le ciel tout entier devant mes yeux." Il se dégage un puissant contraste de la dévotion inspirée et ravie de Milton et de la vive désapprobation de l'importun protecteur.



ALLANT AU PATURAGE, par Sangston Truesdell. — Il est à remarquer qu'un troupeau de moutons produit toujours un grand effet dans un paysage. — qu'il soit composé de petits mérinos à la laine grisâtre des côteaux de l'Etat de Vermont, ou de grands beliers cornus du Nord de l'Ecosse, ou de Southdowns à la toison rude du fertile Comté de Kent, ou bien encore de ces petits animaux très gras qui fournissent aux marchés de Paris les fameux *gigots de pré salé*. Sangston Truesdell n'est pas le premier artiste qu'un tel sujet ait tenté, ni le moins capable d'en rendre tout l'interêt. Il ne se borne pas entièrement à la peinture de ces animaux. Truesdell sait traiter de main de maître le personnage, le paysage et le betail; mais, si loin qu'il s'en écarte, il finit toujours par "retourner à ses moutons" et, en ceci, il a parfaitement raison. Si un Van Marcke peut égaler sa manière parfaite de peindre les bêtes à cornes, aucun artiste ne saurait peut-être produire des moutons aussi vivants, aussi vrais, que ceux que nous devons à son pinceau. "Allant au Pâturage" represente une de ces scènes comme l'on en rencontre journellement dans la campagne, en France, cependant les troupeaux n'ont pas souvent, pour les garder et les soigner, une aussi charmante bergère que celle que Truesdell nous montre ici. Elle est si délicatement jolie qu'on se l'imagine volontiers revêtue d'une robe à paniers avec corsage en pointe à la Louis XV, des flots de rubans sur les épaules et à sa houlette, prenant place parmi les grandes dames aux mascarades champetres du Petit Trianon, ou figurant dans un des tableaux de Watteau. Cette belle œuvre est une des plus interessantes de la Corcoran Art Gallery, et nous la reproduisons dans cette collection par autorisation spéciale.







LA JOIE MATERNELLE ET LES SENS, par Luigi Ferrazzi et H. Sperling. — Le panneau central, de Ferrazzi, représente une scène d'intérieur; les deux autres font partie d'une série de cinq panneaux allégoriques de H. Sperling. Ferrazzi a très justement intitulé sa toile : " La Joie Maternelle ". Avec un talent consommé et une recherche soigneuse des détails, il nous montre une jeune et heureuse mère balançant gaiement dans ses bras son premier enfant, et jouant follement pour égayer son cher trésor. Les autres panneaux sont d'un genre tout à fait différent et suivent le thème déjà traité par plusieurs artistes modernes : la définition des cinq sens. Nous avons d'un côté le goût, et de l'autre la vue. Le goût se manifeste sans aucun doute dans cette première toile de la façon la plus réaliste. Cinq membres de la même famille, la chienne et ses quatre petits, mangent et boivent goulûment. Les petits sont exclusivement occupés à laper le lait qui leur a été versé dans l'auge. La mère, sans lâcher une seconde le gros os qu'elle ronge, surveille du coin de l'œil toute sa nichée. Dans l'autre panneau, le sens de la vue est illustré de la façon la plus frappante par une chasse au chat. Trois roquets de races diverses ont chaudement poursuivi Minet; mais le malin s'est sagement mis hors d'atteinte en grimpant le long d'un tronc d'arbre. Les chiens aboient, hurlent et ragent de voir leur proie si près d'eux et pourtant si loin.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.,
14 East Twenty-third Street, New York.







LES SENS, de H. Sperling. — Ces trois panneaux forment, avec les deux précédents, la série des Cinq Sens. Sperling s'est appliqué à vaincre la difficulté de représenter des chiens subissant l'influence particulière d'une seule de leurs facultés. La première toile nous représente ici le sens de l'ouie. Un gros chien de berger et un roquet mâtiné entre le bull et le carlin, immobiles et muets devant la porte du logis, écoutent sagement les bruits qui leur arrivent de l'intérieur. Ils savent que leur maître est là, ils entendent son pas et attendent qu'on ouvre; la faim leur donne une notion de l'heure et la bonne pâtée doit être prête. Ils sont, pour ainsi dire, changés en statues, dans une attitude d'expectative intéressée. Cette étude est, sans aucun doute, faite d'après nature. On peut en dire autant des deux animaux qui figurent dans le second panneau et qui représentent si clairement le sesn de l'odorat. Un épagneul et un braque, en bons chiens de chasse au nez fin, indiquent en "pointant" que le gibier est gîté tout près. La dernière toile est consacrée au cinquième sens: le tact, — quoique le sujet ne donne pas, bien entendu, l'idée qu'implique ce mot lorsqu'il s'agit d'un être humain, c'est-à-dire toucher avec la main. Un gros chien danois hurle à la lune et a tout l'air de lui conter ses peines; il est sans doute *touché* par le calme de la nuit et le grand silence de la campagne. Ces pensées ne sont pas ce qui inquiète le petit griffon placé à côté de lui et qui paraît être victime d'une quantité d'insectes parasites qui le *touchent* de trop près, car il se gratte vigoureusement avec la patte. Le sens indiqué n'agit donc qu'indirectement sur ces deux bêtes. Les fonds de deux des toiles sont de beaux paysages, ayant un effet bien rendu de profondeur; le troisième représente le coin d'une cour de maison de campagne.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co,
14 East Twenty-third Street, New York.



SUR LE CHEMIN DE HALAGE, par E. L. Henry. — [illegible] Le patron du bateau a confié pour le moment à sa petite fille la surveillance de [illegible] de verdure et de lumière.



"CEUX QUI COMPRENDRONT TA PAROLE VERRONT LA LUMIÈRE," par O. Heichert. — La puissance de ce tableau célèbre est frappante. Sa simplicité pure et calme rappelle l'immortel poète Burns dans son ouvrage : "Cotter's Saturday Night". La vénérable aïeule fait la lecture des Psaumes à son fils, enfant prodigue d'un âge assez avancé, dans l'espoir de le ramener dans le droit chemin. L'artiste s'est inspiré du Psaume CXIX, 130 : "Ceux qui comprendront Ta parole verront la lumière", démontrant ainsi sa foi absolue dans le Livre Saint; la vieille femme considère cet enseignement religieux comme la consolation et le remède de l'âme pour ce fils égaré. Lorsque Walter Scott vit arriver sa dernière heure, il pria son gendre de lui faire la lecture. "Que vous lirai-je ?" lui demanda Lockart. Scott répondit : "Il n'y a qu'un seul livre !" Isaac Newton, mourant, posa la main sur le volume sacré placé à son chevet et s'endormit paisiblement dans la paix du Seigneur. A cette même heure du départ pour l'éternité, Cowper cessa enfin sa lourde tâche et pressa sur son sein le Nouveau Testament. La pauvre mère a certes le cœur bien triste, mais elle a allumé la lampe et, au lieu de suivre le fil amer de ses pensées, elle a pris le livre et semble y puiser ce breuvage moral qui réconforte, — coupe de manne céleste plus douce qu'un rayon de miel. Le fils écoute cette musique du ciel qui flotte sous l'humble toit. Ce ne sont pas là les fables absurdes du Coran ni les poèmes grandioses de Milton. Chaque mot, verset par verset, apporte l'espoir et la paix dans le cœur du pécheur. Cette parole simple soulage l'âme et donne la force à l'heure des défaillances. En somme, cette lumière est douce et saine si elle introduit dans la plus pauvre demeure l'idée du bonheur éternel et de l'immortalité de notre âme.



"HOLA! VOICI AUTRE CHOSE!" par C. F. Deiker. — Ce tableau mouvementé donne un démenti à l'antique fable du chien qui laisse tomber à l'eau l'os qu'il a dans la gueule pour saisir l'image qu'il y voit reflétée; de là le proverbe: "Ne lâchez pas la proie pour l'ombre." Le beau chien de chasse, un *pointer* typique, qui occupe le centre de cette toile, aime mieux tenir que courir. Au moment où il apporte à son maître le perdreau que celui-ci vient d'abattre, un lièvre détale du gîte avec la rapidité de l'éclair. Le bon chien s'arrête net, *pétrifié* par cette double aubaine et *pointe* de manière à faire honneur au garde-chasse qui l'a dressé. Si le tireur est aussi prompt à son affaire que l'animal l'est à la sienne, une cartouche sera vite glissée dans un des canons du fusil à culasse qu'il tient en mains, et notre lièvre ne tardera pas à esquisser la culbute finale. Il est évident que l'artiste a peint son tableau d'après nature. Il n'aurait guère été possible, en procédant autrement, d'arriver à faire ressortir aussi nettement les silhouettes de l'homme et des animaux dans l'atmosphère claire et brillante de ce pays de landes et de bruyères. Le chien surtout est d'un dessin et d'une facture remarquables; on voit dans ses yeux cette lueur d'intelligence qui fait de ces bonnes bêtes non seulement le serviteur fidèle du maître, mais aussi son compagnon et presque son ami.



LA PRIÈRE AU LOGIS, par Meyer von Bremen. — Un sentiment tendre et charmant entoure cet épisode touchant de la vie d'une famille de paysans d'Allemagne. La mère, malade, occupe l'unique fauteuil du logis, sa tête repose sur un oreiller, ses yeux ainsi que ses pensées semblent chercher l'au delà. Son doux visage est attristé par les souffrances physiques, mais sa foi demeure inébranlable, et les paroles réconfortantes de la prière charment son oreille. Son fils, un gamin aux cheveux embroussaillés d'un blond tendre, lit avec une expression sérieuse, prouvant qu'il a compris toute l'importance de sa mission. Cependant il n'a pas entrepris une tâche facile et, malgré sa bonne volonté, il lutte virilement contre les problèmes indéchiffrables que présentent certains mots. Le célèbre peintre de genre, auteur de ce tableau, s'est servi du privilège, souvent accordé aux artistes, de modifier son nom. Bien que baptisé Jean-Georges Meyer, il a fait sa réputation sous le nom de Meyer von Bremen, ville où il est né en 1813. Elève de l'Académie de Dusseldorf, il s'essaya d'abord en interprétant des sujets académiques, historiques ou religieux; mais les scènes de la vie moderne captivèrent son esprit, et sa réputation s'affirma bientôt en Europe et en Amérique. Peu de peintres ont été aussi féconds, car ses tableaux et ses aquarelles se comptent par centaines; un certain nombre de ses œuvres se trouvent aux Etats-Unis. Elles étaient surtout recherchées à l'époque où l'Ecole de Dusseldorf était considérée comme hors de pair. Meyer von Bremen est membre de l'Académie de Berlin et de plusieurs autres Académies, et décoré de plusieurs Ordres. Il a obtenu plusieurs médailles à Berlin, à l'Exposition Centenniale de Philadelphie et ailleurs; peu d'artistes allemands ont eu une aussi brillante carrière; son succès est dû à sa manière supérieure et émue de traiter les sujets les plus simples de la vie moderne.



L'HÉRITIER PRÉSOMPTIF, par George H. Boughton. — Le tableau dont nous donnons ici une reproduction fait partie de la Corcoran Art Gallery, à Washington. Boughton est l'un des plus remarquables parmi les peintres modernes. Le choix de ses sujets et sa facture surtout ont un caractère bien personnel; quiconque a étudié certains détails, les fleurs qu'il sème au premier plan, par exemple, saura toujours reconnaître une de ses toiles. Il nous montre à présent un épisode typique des mœurs de la vieille Angleterre. L'héritier présomptif du nom, des armes, des domaines et de la fortune de quelque pair du Royaume fait sa promenade matinale dans le grand parc seigneurial planté d'arbres centenaires. Le jeune lord paraît avoir une douzaine d'années; son visage pâle et presque maladif est encadré de boucles blondes. Il est accompagné par une gouvernante; un laquais le suit conduisant son poney, tandis que ses chiens, un roquet à poil rude et un gros mâtin, marchent sagement à ses côtés. Un vieux serviteur salue respectueusement le jeune maître au passage et le regarde d'un air attendri; il a sans doute vu passer dans cette même allée le père et le grand père. L'allure hautaine et sévère de la gouvernante, son manchon, son fichu de dentelles, son grand chapeau de feutre dans la manière du portrait de la Duchesse de Devonshire par Gainsborough, forment un ensemble exclusivement anglais et des plus aristocratiques. Ces aspects de la vie du siècle dernier, vestiges d'un passé d'erreurs, se dissiperont peu à peu sous le flux montant de la démocratie universelle, lorsque la fraternité et l'égalité existeront pour tous et ne seront plus de vains mots; il nous restera cependant, de cette époque déjà lointaine, une longue liste d'œuvres admirables dans les arts et dans les lettres.



LA CHARITÉ, par Ludwig Knaus. — Le sens du mot " Charité " est bien plus large et bien plus vrai dans son acception biblique que l'idée que nous y attachons habituellement: faire l'aumône. " Charité " veut dire aussi " amour de ses semblables," et c'est ce noble sentiment que le grand artiste allemand a su exprimer dans ce ravissant tableau allégorique. L'amour universel qui accueille et réchauffe dans son sein tous les faibles de ce monde, tel est le thème touchant choisi par Ludwig Knaus. Le type de ce sentiment presque divin est l'*alma mater*, — la douce mère, — qui nourrit et chérit les innocents venant vers elle chercher le refuge et le soutien dont ils ont besoin. La charité véritable, celle qui réserve à chacun ce qu'il faut pour continuer à vivre, est largement définie ici par une généreuse intelligence artistique. Celui de ces petits qui a faim reçoit des aliments, celui qui pleure est consolé, celui qui veut jouer peut donner libre cours à sa gaieté; cette enfant plus âgée, au doux visage sérieux, se presse contre sa mère et partage avec elle cette satisfaction du cœur que ressentent ceux qui font le bien. Le sentiment, la composition et la facture de cette toile placent l'artiste au rang d'un moraliste et d'un apôtre. Le dessin est remarquable, et les draperies, traitées à la manière classique des Grecs antiques, sont dignes d'une étude spéciale.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co., 14 East Twenty-third Street, New York.



UN TOUR DE CARTES, par J. G. Brown. — Ce tableau a figuré dans la Section des Beaux-Arts des Etats-Unis à l'Exposition Universelle Colombienne. L'artiste nous raconte avec son pinceau et ses couleurs un de ces incidents de la rue à New York. Il est curieux de remarquer l'effet que produit sur notre compréhension et nos sympathies ces compositions où les figures ont une justesse de mouvement indiscutable, tandis que les détails sont à peine indiqués en opposition de clair-obscur. L'esprit humoristique est ici la qualité primordiale, et nous nous trouvons inconsciemment forcés de sourire en contemplant ces gamins qui rient. L'artiste a représenté un groupe de quatre jeunes cireurs de bottes; ils sont en grève momentanée et exercent leur intelligence rusée à saisir les mystères des cartes. Un négrillon, épave de la vieille Afrique, est à genoux sur le trottoir et montre à ces trois descendants du Japhet biblique le tour qu'il vient d'apprendre et avec lequel il compte bien les *épater*. Il manipule les quelques morceaux de carton sali avec une dextérité de jeune singe, — et presto, une, deux, trois, soufflez dessus, et... voilà — Les trois gamins loqueteux sont muets de surprise et d'admiration; ils oublient tout, « le monde extérieur » et eux-mêmes, et subissent le charme de cette mystification extraordinaire. Le prestidigitateur improvisé, noir comme le cirage contenu dans ces boîtes primitives, comprend que sa réputation est en jeu et qu'il s'agit de réussir devant ses frères blancs, son public distingué ne l'intimide pas, il ne perd pas la tête, et son visage reluit de joie et de fierté lorsqu'il détache du paquet la carte magique. Il était impossible de traiter ce sujet amusant avec une verve plus spirituelle et plus comique et avec plus de succès que ne l'a fait l'artiste.



UN SECRET, par Goldman. — Ce tableau est une étude de vieilles figures. Un vieux compère est venu casser une croûte et boire un verre de bière chez son ancien ami. Tout en buvant, ils causent joyeusement et en sont vite arrivés au plus haut degré de cette gaieté traînarde des octogénaires. Leur conversation, pleine de confidences malignes, s'est animée au point qu'ils semblent réellement s'oublier eux-mêmes dans la fièvre des anciens souvenirs. De fil en aiguille, ils en sont venus à des racontars très intimes et, sur ces entrefaites, l'antique épouse de l'un des vieux bavards est accourue pour prendre part à ces amusants propos. Mais la présence de l'intruse n'étant pas désirée par les deux buveurs; très certainement le secret dont il s'agit n'est pas fait pour ses oreilles, et elle pourrait s'en offenser. Elle paraît déjà vexée. De quel droit ce jeune époux lui cacherait-il ce qu'il raconte? N'a-t-elle pas été depuis quarante-six ans sa fidèle moitié et n'a-t-elle pas, autant que ce vieux camarade, le droit de connaître ses farces de jeunesse? C'est bien là ce qu'elle semble dire. Ses yeux brillent de la même flamme soupçonneuse et jalouse qui les animait sans doute, il y a près d'un demi-siècle, lorsque ce vieux bonhomme au visage ridé et à la barbe blanche, jeune et beau alors, la courtisait et qu'elle avait peur de se voir préférer quelque autre belle fille. Aussi est-elle venue interrompre cette confidence pour réclamer sa part du secret.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co., 14 East Twenty-third Street, New York.



UN COUP DE MAIN, par Émile Renouf. — (De la Corcoran Art Gallery, à Washington.) Cette toile est due au pinceau d'un artiste français, Émile Renouf, peu connu jusqu'à l'apparition, en 1881, de ce puissant effort, qui établit d'un seul coup sa réputation. Une barque de pêche est en mer, près des côtes de Bretagne; l'artiste n'en a dépeint que l'avant, où il a placé un vieux pêcheur et sa petite-fille, laissant à l'imagination l'autre portion du bateau et ceux qu'elle contient peut-être. L'enfant a supplié tendrement le grand-père, un rude marin, de l'emmener avec lui pour voir prendre ces beaux poissons qu'il rapporte à la plage. Elle s'est placée tout près du robuste vieillard, sur le même banc, et elle essaie de toute la force de ses petits bras de l'aider à manier la lourde rame. Le visage de la petite montre bien avec quelle ardeur et quelle sincérité elle s'est mise à la tâche. L'homme, la pipe à la bouche, la regarde de côté, avec une expression railleuse, mais bonne, qui semble dire: "Tu t'imagines, chère innocente, faire un bien gros ouvrage avec tes menottes, tandis que la véritable assistance que tu me donnes est simplement la bonne affection de ton petit cœur aimant qui m'aide à descendre le courant de la vie." Les vêtements de l'homme et de l'enfant, le bateau, les filets, les agrès sont traités dans la manière réaliste, sans rien enlever à l'intérêt touchant du groupe qui se détache sur le ciel et la mer, dans la buée vaporeuse du matin.



L'APRÈS-MIDI DANS LA PRAIRIE, par Henry S. Bisbing. — [illegible] américain qui en est l'auteur a choisi son paysage en France. Une grasse prairie, s'étendant à perte de vue, sert de pâturage à de bonnes vaches paisibles. Les rives du ruisseau sont [illegible] est immobile, sa queue ramenée sous elle, [illegible] engourdis de paresse, sont remarquablement peints. La perspective est fort bien traitée; la ligne d'arbres partant du premier plan pour se perdre [illegible] le plan où il se trouve, la couleur générale de plus en plus pâle en se rapprochant [illegible] beaucoup [illegible]

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



L'ARTILLERIE VOLANTE, par E. Esteran. — De même que le casque pour le soldat allemand, le képi pour le militaire français, la casquette plate pour les troupes russes, de même la montera que portent les artilleurs qu'on aperçoit passer comme un tourbillon vivant dans le tableau est une partie caractéristique de l'uniforme national du soldat espagnol. Les autres parties des uniformes des différentes nations diffèrent beaucoup moins, mais la coiffure révèle d'emblée la nation à laquelle appartient un corps de soldats. Rien qui impressionne autant que les évolutions de l'artillerie légère, même dans une revue ou à l'occasion de manœuvres. Quand on voit, dans une action réelle, manœuvrer les batteries d'artillerie, quand elles s'avancent avec la rapidité du vent, quand elles emplissent l'air de leur vacarme assourdissant, la scène est excitante au suprême degré. Voici une division d'artillerie volante qui galope pour occuper une position et ouvrir le feu. On entend résonner la voix aiguë du commandement, les chevaux font brusquement demi-tour, les artilleurs sautent à bas de leurs caissons, amenant leurs pièces en ligne, pointant en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, et les canons ouvrent le feu pour arrêter la marche de l'ennemi. C'est chose sauvage et cruelle que la guerre ; sang-froid et action rapide y sont nécessité de chaque instant. Le tableau en question a figuré dans la section espagnole de l'Exposition de la Colombie. Ce n'est pas l'envoi le moins caractéristique.



L'ATTENTE, par Frederick Morgan. — Ce tableau est un beau paysage plein d'air et d'espace. On est arrivé aux derniers jours de la moisson, et la nature se repose après avoir distribué avec abondance ses trésors d'épis dorés. Les gerbes de froment qui couvraient par places ce vaste champ viennent d'être enlevées; c'est le jour de la rentrée dans les granges; on aperçoit dans la distance le chariot chargé à la hauteur d'une meule et, plus loin encore, la demeure du fermier. La dernière rangée de bottes de paille est encore sur place, et le père et la mère achèvent leur dur labeur. Cependant, l'intérêt principal du sujet ne se centralise pas sur eux, mais bien sur leurs enfants. Venues là depuis le matin, elles reposent maintenant à l'abri d'un vieux parasol, couchées parmi les herbes et les fleurs des champs. Le panier de provisions a été confié à leur garde et elles doivent attendre, après que tout le blé sera emmagasiné, le retour des moissonneurs. Cette attente est longue et ennuyeuse pour les pauvres petites: la fatigue et la chaleur les accable; la plus jeune dort déjà, tandis que l'aînée, un doigt dans la bouche et les yeux lourds de sommeil, monte encore sa garde et reste fidèle au poste. En attendant, elle suit du regard chaque geste des travailleurs aimés, et elle étend un bras protecteur sur sa petite sœur endormie. Une demi-douzaine de belles oies grasses se promènent paresseusement dans le champ fauché et semblent gavées de bon grain nouveau.



LA VISITE DU PASTEUR, par Richard N. Brooke. — Le tableau original fait partie de la Corcoran Art Gallery, à Washington. Il représente une scène d'intérieur, fréquente aux Etats-Unis, chez les populations de descendance africaine. Les nègres, dont les pères furent autrefois profondément superstitieux, sont devenus aujourd'hui, en se civilisant, religieux avec ferveur, car cette race, au milieu des épreuves qu'elle a traversées, a toujours fait appel à l'intervention divine. Le pasteur nègre, au visage encadré de cheveux blancs, d'aspect sévère et respectable, est venu faire visite à un de ses plus influents paroissiens. Voici la demeure de Frère Eben, de Mima, sa femme, et de leurs trois enfants, — famille très noire. — " Frère Eben ", dit le vieux prédicateur, " vos habits sont râpés et vos genoux prennent une teinte olivâtre ; mais il est plus agréable aux yeux du Bon Maître de les voir tels que le travail les a faits, que si ces mêmes genoux étaient troués à force de rester en prières." Quelle excellente leçon de théologie et en même temps de religion pratique le bon vieillard donne ainsi à ses fidèles ! " Sœur Mima ", dit-il encore, " comme il est bon et rafraîchissant par cette chaude journée le lait que vous me servez." Le repas est, on le voit, d'une frugalité rare. L'artiste a placé au premier plan l'inévitable " banjo ", et le parapluie fatigué du pasteur est à portée de sa main, contre le dos de sa chaise. Tous ceux-là sont de pauvres gens ; mais la vie est faite de surprises, et la destinée des plus puissants et des plus riches est parfois plus pénible que celle des humbles de la terre.



LE MASQUE, ou FARCE ET FRAYEUR, par Gaetano Chierici. — Le tableau dont cette gravure est la reproduction compte parmi les plus intéressants de la Corcoran Art Gallery, à Washington. [illegible] victimes. La fille s'est arrêtée, [illegible] va bientôt se changer en colère, et le jeune espiègle fera bien de disparaître avant qu'elle ne soit complètement revenue à elle-même, car il pourrait payer cher sa mauvaise plaisanterie.

Publié avec l'autorisation de la Corcoran Art Gallery,



UN RECOIN OMBREUX, par F. Andreotti. — N'est-il pas arrivé souvent que les sentiments exprimés dans les pages de quelque livre qu'on lit à deux donnent une forme plus vive à une sympathie indécise qui existait déjà entre les êtres et d'où l'amour va bientôt éclore ? Ce qui peut d'abord ne paraître qu'un simple jeu d'esprit devient parfois l'étincelle qui va tout embraser. Telle semble avoir été la pensée de l'artiste qui a peint ce coin plein d'ombre où sont venus s'asseoir les deux amoureux, guidés par cette intuition mystérieuse qui fait découvrir, en pareil cas, les réduits les plus isolés et les plus agréables. La charmante jeune fille abaisse les yeux sur le beau jeune homme qui s'est étendu sur le banc, tout près d'elle ; il répond amoureusement du regard, tout en lui parlant du passage qu'il vient de lire dans son livre. L'endroit est plein d'ombre et de solitude, la brise légère murmure dans les branches, les fleurs sauvages répandent leurs parfums, tout enfin contribue à les détacher du monde et à rapprocher leurs deux âmes. Sûrement, le galant n'aura pas à prier longtemps pour obtenir l'amour de la belle qui, sans se l'avouer, lui a déjà donné son cœur.



LE PENSIONNAT SUR LA GLACE, par Hans Dahl.— Cette scène se rattache tout naturellement à des mœurs et des coutumes de l'Europe Septentrionale, dans cette partie des Pays-Bas que menacent continuellement les eaux de la Mer du Nord. Les jeunes et jolies élèves d'un pensionnat d'études supérieures sont en promenade; elles ont quitté la classe monotone pour prendre de l'air et de l'exercice sur la glace. Ces demoiselles prennent le plus vif plaisir à tracer une longue glissade; elles n'ont pas de patins, car la maîtresse attentive, qui marche tout auprès, ne leur permettrait sans doute pas, de crainte des accidents, de s'éloigner sur la nappe d'eau congelée. Les jolies Hollandaises s'amusent comme des enfants échappées de l'école; elles oublient un moment leur dignité aristocratique et se livrent à l'exubérante gaieté de leur belle jeunesse et de leur santé robuste. A droite, dans la distance, on voit les premières maisons de la ville couvertes de neige. Tout en glissant, une des gracieuses élèves est tombée, mais elle sera bientôt sur pieds et rira de sa maladresse; les deux silhouettes du premier plan, dans leurs grandes jaquettes d'hiver, sont d'une élégance charmante; leurs visages souriants laissent voir toute la joie que leur donne ce passe-temps inaccoutumé. L'artiste a placé dans son tableau un élément pathétique. Dans le centre de la toile, au second plan, une pauvre vieille femme, courbée par le malheur, traîne sur la glace une charge pesante de bois; elle vient de le récolter dans la campagne et retourne vers son humble demeure. Ce contraste est vrai comme la vie; mais cette misère produit une impression pénible auprès de cette scène de folle gaieté et d'heureuse jeunesse.



LE RÉCIT DU CHASSEUR, par A. Glisenti. — (Metropolitan Museum of Art, à New York.) L'original de notre reproduction fait partie des trésors artistiques du Musée Métropolitain, à New York. La scène représente un chasseur racontant à son retour de la montagne les événements palpitants d'intérêt de la journée. Il a tué un renard dont on voit à droite la dépouille, sur les genoux du gamin, assis sur la table. L'enfant écoute attentivement; dans quelques années il ira, lui aussi, à la chasse et, comme son père, amûsera d'un récit fantastique le cercle de famille. Le vieux père et la vieille mère ne perdent pas un détail de l'histoire; la jeune femme, fière du succès de son époux, semble pendue à ses lèvres, et son visage exprime l'admiration heureuse qu'elle ressent. Quant au chasseur, sa vanité satisfaite ne connaît plus de bornes, il s'est extasié de sa propre prouesse. Il en est arrivé au moment décisif de l'aventure. Il avait poursuivi le renard toute la matinée, essayant de trouver une bonne occasion de tirer, lorsque tout à coup l'animal se profila au-dessus de lui, sur le flanc de la montagne, et pan!... son, affaire fut faite. L'artiste a bien saisi pour peindre sa scène le point culminant du récit. Il a choisi un intérieur de paysans au Tyrol, dans la Suisse italienne ou dans le nord du Piémont. Mais quels qu'ils soient, ces montagnards sont des hommes heureux et libres; ils vivent au grand air et sont en contact journalier avec la merveilleuse nature qui les entoure. Tous les hôtes du modeste logis respirent la force et la santé, ainsi que le bonheur tranquille.



L'APPEL AU PASSEUR, par Daniel Ridgway Knight. — Nous reproduisons ici un des plus remarquables parmi les tableaux récents de Knight. Le fameux artiste américain a daté sa toile de Paris, bien qu'elle ait sans doute été peinte d'après nature, sur les rives de la Seine, non loin de la superbe résidence qu'il s'est acquise dernièrement à Poissy. L'ensemble du tableau respire un calme profond, la nature est partout au repos : pas un souffle ne remue une feuille ou un brin d'herbe, pas le moindre bruissement dans le bois, pas une ride sur l'eau, on n'entend même pas le cri du grillon ou le battement d'aile d'un oiseau. C'est le soir d'une belle journée de [illegible]; deux paysannes rentrent au logis avec leurs paniers, et il leur faut passer la rivière, car elles habitent sur l'autre rive. Elles connaissent bien le passeur et le hèlent pour qu'il vienne les prendre. L'aînée, la main à la bouche, l'appelle dans un cri prolongé, tandis que la plus jeune, le bras levé, lui fait signe. L'attitude des deux filles est naturelle au plus haut degré et les gestes [illegible] d'une parfaite justesse. Le passeur a entendu et accourt sur la rive, complétant ainsi l'intérêt de la scène. Les deux campagnardes, dans leur accoutrement rustique, ne sauraient être mieux représentées. Bientôt les eaux tranquilles seront réveillées par le mouvement des rames, et cette scène champêtre se terminera par la disparition des trois silhouettes dans la brume de ce beau soir d'été.

Publié avec l'autorisation de Boussod, Valadon & Co.,
303 Fifth Avenue, New York.



UNE LECTURE D'HOMÈRE, par Lawrence Alma-Tadema. — [illegible] [illegible] ses meilleures compositions. Les deux amants, dans leur intelligente beauté, pourraient former à eux seuls le sujet complet d'un tableau: l'homme vêtu de peaux de [illegible] [illegible] de marbre devant le lecteur [illegible] [illegible] habituel rendu par le peuple au [illegible]

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.,
[illegible]



NOTRE CHÉRIE, par A. Schröder. — L'artiste, dans ce tableau intitulé "Notre Chérie", raconte une jolie historiette d'amour et de tendresse ; il a placé dans un luxueux intérieur une de ces scènes de famille que la plupart des peintres considèrent comme l'apanage des pauvres gens. En effet, nous avons ici devant les yeux la magnifique salle à manger de personnages riches et haut placés. On vient d'achever le dîner, le jeune mari et sa femme sont assis auprès de la table où se trouve encore une coupe remplie de fruits. Leurs costumes du dix septième siècle sont superbes et du style porté à cette époque par les gens de noble lignée. Le visage de la jeune femme est d'une beauté distinguée ; celui de l'époux a une expression virile et digne. Ce sont encore deux amoureux, et ils venaient sans doute de s'en faire l'aveu souvent répété lorsqu'un pas léger s'est fait entendre, et une mignonne petite fille, entrant timidement dans la chambre, est venue se blottir contre les genoux de sa mère. La jolie enfant, dans sa longue robe de brocart aux larges plis, avec son corsage engoncé selon la mode du temps, a une allure tout à fait amusante. D'épaisses boucles blondes tombent sur ses épaules et encadrent gracieusement son gentil minois. Elle a aperçu les beaux fruits et tend sa menotte pour s'emparer de la pomme que son père lui promet joyeusement en la faisant rouler vers elle sur la table. Schroder a mis une expression pleine de vie dans la figure de ses trois personnages ; le groupe est très nature et les détails sont remarquablement traités.



LES PREMIERS JOURS DE L'AUTOMNE, par Kruseman Van Elten. — Le cosmopolitisme de certains habitants de New York est un fait reconnu, mais on ne saurait en citer, parmi les artistes, un exemple plus concluant que le peintre de ce beau paysage. Né à Alkmar, en Hollande, en 1829, M. Van Elten a fait de la peinture dans les montagnes de la Suisse, dans les Catskills de l'Etat de New York, dans les prairies des Pays-Bas, parmi les sites agrestes de l'Autriche, sur les bords des forêts d'Allemagne, dans les vallées de l'Angleterre, et enfin dans les campagnes de France. Il fit ses études à Harlem, à Amsterdam et à Bruxelles, et pendant un quart de siècle il eut un atelier à New York. Certains de ses tableaux figurent dans des collections particulières aux Etats-Unis; l'un d'eux, "Le Matin dans les Bois", appartient à la Reine de Hollande, d'autres sont la propriété d'amateurs de Harlem et d'Amsterdam. En 1867, son beau tableau intitulé "Matin d'Eté, crique d'Esope", le premier qu'il exposa en public, figura à la National Academy de New York, dont il fut élu membre. La simplicité, le sentiment de repos et l'absence de tout effort apparent sont des qualités particulières à M. Van Elten; le paysage que nous reproduisons en fournit une preuve. L'automne est dans ses premiers jours, car les feuilles sont encore aux branches des arbres, et les buissons n'ont pas perdu leur verdure; cependant les herbes et les ajoncs du bord de l'eau n'ont plus leur vitalité printanière et se courbent sous la morsure de la première gelée.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



LA TOILETTE DE LA MARIÉE, par Makowsky. — Au moment de quitter le toit paternel pour entrer dans une vie nouvelle, la jeune mariée est entourée de tous ceux qui l'aiment. Les uns paraissent émus, les autres gais; les vieilles dames s'occupent de la toilette et des préparatifs compliqués exigés par l'usage; les jeunes filles semblent rêver à l'avenir qui leur est réservé. L'une d'elles, assise gracieusement aux pieds de la nouvelle mariée, lui tient la main et contemple son visage avec un regard d'une tendresse indéfinissable. Elle, l'héroïne de ce jour solennel, est sérieuse et attristée à l'idée de la séparation prochaine; elle ne s'occupe ni des apprêts qui se font autour d'elle, ni des regards d'admiration dont elle est l'objet. La scène est pleine d'animation, et on pourrait tirer des déductions diverses de l'expression de chacune des physionomies. L'artiste a peint de main de maître cet épisode intéressant des mœurs de la Grande Russie; il a traité avec une telle exactitude cet intérieur luxueux de famille noble, qu'il a dû assister lui-même à une au moins de ces cérémonies. Les magnifiques étoffes, les bijoux précieux, les coffrets ciselés, les tapis de Turquie, les costumes des femmes coiffées du kakoshnic, tous les riches détails enfin qui abondent dans cette toile sont d'une authenticité et d'une précision indiscutables. C'est une œuvre russe et d'un caractère bien national.



UNE HISTOIRE DU VIEUX TEMPS, par A. Cesari. — [illegible]

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co., 14 East Twenty-third Street, New York.



LE PRÉTENDU, par E. Berne Bellecour — [illegible] les perruques poudrées, les queues, les gilets de satin, les boucles des souliers, tout cela avait grand air et convenait à merveille à cette époque où brillait encore un dernier reflet des temps chevaleresques. On aurait dit qu'on n'avait d'autre but que de conserver l'esprit romanesque dans les hautes classes de la société. La scène fait allusion à une des coutumes de cette époque. Le prétendu avait le droit de se mêler au groupe de la famille ; la galanterie voulait qu'il aidât sa fiancée à enrouler sa pelote de fil, et son rôle consistait à tenir des deux mains l'écheveau, tout en devisant. Parfois il s'y montrait adroit ; parfois aussi il n'y réussissait qu'à moitie. Dans le cas actuel, le jeune beau paraît fort bien s'y entendre. La jeune femme est une reine de beauté et de modestie. Elle cache, sous ses paupières légèrement baissées, le plaisir qu'elle éprouve à avoir son fiancé près d'elle. Le père et la mère, se rappelant certain temps dont ils ont conservé douce souvenance, regardent furtivement et en souriant la répétition de la petite scène où, peu d'années auparavant, ils avaient été les principaux acteurs. Le tableau peut aussi être considéré comme une allégorie, car la vie a été bien souvent comparée à un fil. Un même fil lie les deux amants, et ils le déroulent et l'enroulent ensemble.



L'OCCASION FAIT LE LARRON, par Maurice Leloir. — L'original de cette gracieuse reproduction est un des ornements du Musée métropolitain des Beaux-Arts de New-York. Le tableau, comme conception, aussi bien que sous le rapport de l'exécution, porte la marque de l'ecole française. C'est un rêve d'amour qui prend corps en de visibles contours. Le paysage ser de cadre à une superbe propriété embellie de tous les raffinements de l'art qui, d'ordinaire, accompagnent un château moderne en France. Voici des serres avec leurs grappes de fleurs et leur luxuriant feuillage. Sur la gauche, un escalier de marbre conduit à une vasque où retombe un jet d'eau et le piédestal sur lequel elle repose est décore d'un Cupidon qui regarde par côté, d'un air narquois, la petite comédie qui se joue, dirons-nous, sur l'avant-scène. L'occasion, voilà avant tout la pensée mère du tableau, et cette occasion est fournie d'abord par la preoccupation du vieux papa, qui, grimpant sur une echelle, regarde dans la direction de la serre et tourne le dos aux deux amoureux; puis une seconde occasion résulte de ce que la belle dame n'a pas les mains libres. Elle tient son tablier bondé de roses. Hélas! comment pourrait-elle dans une pareille circonstance se défendre contre l'imminent et doux péril d'un baiser? L'amoureux, mis à la dernière mode et plein d'empressement, se hâte en pareil cas de saisir l'occasion pour dérober un baiser qu'il aurait pu obtenir par une galanterie plus habile et plus sage. Le costume volumineux, qui rappelle la mode de la fin du XVIIIe siècle, est traité de main de maître. Le peintre a également épuisé toutes les ressources de son imagination dans la profusion avec laquelle il a semé les fleurs et les plantes grimpantes. Au-dessus du tableau, un ciel d'été, qui inonde tout de sa lumière, laquelle pénètre éblouissante jusque dans les massifs les plus sombres.

Publié avec l'autorisation speciale de l'artiste.



COLIN-MAILLARD, par N. Laasner. — Voilà de braves citadins qui sont allés passer une journée en promenade dans les bois ; ils cherchent à s'amuser en jouant à Colin-Maillard. C'est un jeu presque aussi ancien que la tradition humaine. Sous une forme ou une autre, il s'est répété depuis les premiers siècles de la civilisation. Il y a peu de jeux où les grandes personnes redeviennent aussi facilement de véritables enfants. Le laisser aller qu'il comporte lui donne un charme qui attire tous les âges et tous les rangs. Dans ce tableau, une vieille dame, à l'allure aristocratique, assise sur un banc de bois, à côté de son mari, regarde à travers sa face à main, avec un vif intérêt, se rappelant son enfance. Il y a fort à parier que la vieille dame et le très vénérable papa seraient, si on les y invitait, capables d'y jouer une fois de plus. Mais le jeune groupe est tout à son plaisir. Le maintien et les manières du jeune homme qui fait Colin-Maillard, et qui, soit dit en passant, est fort bien de sa personne, sont des plus distingués. Tous les yeux sont sur lui. Les jolies filles s'amusent à la folie et ne perdent rien du jeu. Il n'est pas jusqu'au jeune dandy, la raie dans les cheveux, le lorgnon à l'œil, qui ne sourie, tout en balançant la main de sa partenaire au jeu, à la façon des jeunes écoliers. Regardez comme l'individu qui a les yeux bandés lève la tête, nous rappelant des jours heureux, où nous cherchions à voir en dessous du bandeau. On se figure, par moments, éprouver de nouveau la sensation d'hésitation que font naître l'obscurité et le tâtonnement dans le vide. Les grands arbres forment un fond charmant qui encadre à merveille ce petit poème, qui sera redit, c'est-à-dire répété, aussi longtemps que le cœur humain conservera l'amour des jeux gais et innocents.



PAYSAGE D'HIVER, par Karl Malchin. — Malchin est célèbre comme peintre paysagiste. Il traite de préférence les scènes hivernales. Aucun pays de l'Europe ne pourrait, peut-être, lui fournir des études plus favorables à son genre de talent que les forêts de la Thuringe. Ces profondes forêts, puis une des choses qui formaient, au point de vue de la nature, l'un des traits caractéristiques de l'Allemagne et la rendaient célèbre, couvrent encore de nos jours le sol de leur végétation vierge sur d'immenses étendues. Dans quelques-unes, c'est à peine si on a pu ouvrir çà et là des voies pour les traverser et elles ne sont qu'en partie soumises à la cognée des forestiers qui en prennent lentement possession et y bâtissent leurs demeures. C'est une scène de ce genre qui est retracée dans le tableau ci-dessus. L'homme a envahi ces bois mystérieux, mais il ne les a pas encore conquis. La case au toit couvert de neige est à peine visible du côté nord de la route à travers les branches dépouillées des arbres. Un groupe de chasseurs avec leurs chiens a fait halte devant l'auvent rustique où la maîtresse du logis, debout, distribue du café ou de la bière à ses clients improvisés. Bien que le souffle glacial de l'hiver semble faire frissonner la nature, la scène emprunte une certaine chaleur sympathique à la présence de l'homme, ainsi qu'à l'air de bonne camaraderie qui règne entre les chasseurs.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co,
14, East Twenty-third Street, New-York.



LA CUISINE DU MONASTÈRE, par Edouard Grützner. — Le fameux peintre de cette œuvre caractéristique a déjà été présenté par nous à nos lecteurs dans une des précédentes descriptions de la série actuelle. Le tableau que nous reproduisons ici a figuré dans la section allemande des Beaux-Arts de l'Exposition universelle de Colombie. Le monastère est chose inconnue dans le nouveau monde, sauf dans l'Amérique espagnole et portugaise. Le mot monastère éveille une idée de vie mystérieuse qui a fourni les sujets de nombreuses poésies et a inspiré plus d'une œuvre d'art. La vie claustrale, les costumes si étranges et si variés des moines, leurs attitudes, leurs occupations, ont de tout temps été un thème favori pour les peintres. Dans le tableau dont nous parlons, deux moines sont en train de préparer le repas de la communauté, et un troisième, la tête enfoncée dans son capuchon, le visage à moitié caché sous les larges bords de son énorme chapeau, s'appuyant sur un bâton curieusement sculpté, paraît être survenu à l'improviste pour jaser un tantinet avec ses frères et se distraire un instant. Le « chef », gros, gras, joufflu, à la mine enjouée et bienveillante, les manches retroussées, le tablier serré au corps, ayant devant lui un poisson qu'il est en train d'écailler, a interrompu son travail pour quelques minutes et rit et plaisante avec le nouvel arrivé, tandis que le jeune aide, assis auprès du foyer sur un banc de bois, pare avec soin une énorme pomme de terre ; mais son sourire narquois indique qu'il ne perd rien de la conversation qui bat son plein. Sa robe est rapiécée en maints endroits, mais, comme beaucoup de ses confrères, il est heureux et content de son sort. Les objets qui les entourent sont en parfaite harmonie avec la cuisine du monastère.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



L'ARRIVÉE DES HOTES, par A. von Wierusz-Kowalski. — [illegible] La croquis évoque le souvenir de quelque vaste campagne de la Provence ou du Languedoc. C'est une étendue immense de terre et de ciel. On est dans la saison d'hiver; mais on sent que c'est un hiver relativement doux, qui ne rappelle en rien la sévérité des climats du Nord. On sent qu'il suffira de quelques rayons de soleil pour que tout reverdisse et refleurisse. Pour le moment, les toits des maisons et la plaine entière sont recouverts d'une blanche hermine. Quelques voyageurs suivent la grand'route, se rendant d'un village à un autre. Ils vont gaiement passer les fêtes de Noël, ou quelque autre fête, chez des amis. De beaux chevaux bien harnachés, aux sonnailles sonores, attelés à de confortables équipages, ont été loués pour le voyage. L'artiste nous représente les voyageurs en pleine route. Les chevaux, les voitures, les conducteurs et les voyageurs, faiblement aperçus, se détachent vigoureusement sur le fond de neige. Ce tableau, suivant l'imagination de chacun, peut inspirer l'idée d'un poème ou d'un roman. L'intention, plus que l'exactitude du dessin, frappe l'esprit. Un des voyageurs est assis dans une voiture découverte; dans une autre voiture, on devine plutôt qu'on n'aperçoit le visage d'une femme qui se tapit au fond. La nuit pourra peut-être les surprendre en route; mais il n'existe aucune trace d'inquiétude, pas la plus petite appréhension d'un danger à courir. Les voyageurs, confiants, savent qu'avec leurs dociles chevaux et le bon état de la route ils arriveront sains et saufs et qu'un bon accueil les attend.



LE CHEVAL DE TROIE, par Henri Motte — L'allusion classique est une des armes les plus puissantes auxquelles aient recours les tribuns et les écrivains populaires. Grâce à elle, un mot remplace tout un argument, elle éclaire d'une lumière subite les moindres circonstances ayant trait au caractère des personnes ou au fait mentionné. Elle revêt un caractère historique rien que parce qu'elle met en scène un personnage et elle raisonne d'après la théorie que ce qui a été peut encore être. Non seulement elle plaît, mais elle persuade. Non seulement elle orne le discours, mais elle lui donne plus de force et de portée. L'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, l'*Enéide* de Virgile en sont une mine inépuisable dont on a plus d'une fois vanté la richesse. Dans tous les siècles, le chant des sirènes a attiré les imprudents sur des rivages aussi dangereux que perfides et c'est aussi en vain que la voix de Cassandre, comme jadis, retentit de nos jours pour nous avertir des malheurs qui nous menacent. Scylla et Charybde gênent toujours la marche des individus, des partis politiques et des nations; les mangeurs de lotus attristent encore toutes les races et se trouvent même aujourd'hui vivre sous tous les climats; la colère d'Achille, boudant sous sa tente, a empêché bien des victoires depuis le jour où il se querella avec Agamemnon sous les murs de Troie. Circé n'a pas cessé de convertir les hommes en pourceaux au moyen de sa mystérieuse drogue; les courtisans de la popularité s'évertuent de même que par le passé, à tendre l'arc d'Ulysse et plus d'une Pénélope moderne tisse aussi inutilement que l'épouse de l'illustre vagabond, dont Homère nous raconte les aventures. Parmi les allusions classiques il ne s'en trouve peut-être aucune qui contienne un plus grand enseignement que l'invention du fameux cheval troyen, cause de la destruction de l'antique cité de Priam. Que de fois des dons, des stratagèmes, non moins innocents en apparence, n'ont-ils pas amené la ruine de nations trop confiantes. Que de fois aussi de simples propositions que l'on croyait n'avoir en vue que le bien public, cachaient des intentions égoïstes et des principes pernicieux.

Publié avec l'autorisation de la Corcoran Art Gallery Washington.



HISTOIRE DE REVENANTS par Walker Mac Ewen — [illegible]



POINTER ET SETTER, par C.-F. Deiker. — Ainsi qu'il est dit dans l'épopée du Renard naviguant sur les voies périlleuses du monde, le chien, comme sagacité et intelligence, est à peine au second rang après l'homme « dans le Royaume des Bêtes ». Byron prétendait que son chien avait toutes les qualités de l'homme, moins les vices. Dans le tableau ci-dessus, l'artiste a peint deux de nos fidèles compagnons chez lesquels, ou plutôt chez qui le développement intellectuel est arrivé au plus haut degré. Chez les espèces dont nous parlons, l'évolution a accompli son œuvre à la perfection. Un certain instinct a été aiguisé et porté à un degré de raffinement qui les a douées d'une activité surnaturelle et a même absorbé toutes les autres facultés de l'intelligence canine, si bien que cet instinct est devenu une passion inassouvissable. Regardez, dans ce tableau, à quel point ce magnifique pointer est sous la domination de l'instinct qui, chez lui, l'emporte sur tous les autres; voyez cette patte levée et immobile; cette fine tête, s'allongeant pour flairer la piste du gibier; sa queue est droite et ferme comme la barre du gouvernail qui règle un steamer dans sa marche. Rarement on a mieux dessiné ou peint l'allure d'un chien. Il en est de même du setter. Chez lui l'instinct de la chasse, pour être moins violent, n'en est pas moins sûr. Le paysage représente une immense bruyère, sans le moindre bouquet d'arbres, mais dont la surface est néanmoins accidentée et couverte de buissons touffus et de halliers sans fin, qui servent de couvert à la perdrix et à la grouse.



QUI NE RISQUE RIEN N'A RIEN, par Laura Alma Tadema. — Élève de son illustre mari, Mme Alma Tadema a comme peintre sa propre individualité, son cachet personnel, qui sont parfaitement établis et dont les connaisseurs font le plus grand cas. Elle a ainsi que son mari l'amour des faits historiques, et la vie domestique de la Hollande du XVIIe siècle lui a fourni un vaste champ où son génie incontesté de peintre a moissonné à son aise. Ce champ, elle l'a exploité avec tant de bonheur qu'elle a été une des trois femmes qui seules ont eu l'honneur d'être invitées à envoyer leurs œuvres à l'Exposition internationale de Paris en 1878. Elle excelle surtout à peindre les enfants et à reproduire les details de leurs vêtements. Bien que les étoffes et les tissus dus à son pinceau produisent la plus parfaite illusion, ils ne présentent qu'un intérêt et une importance secondaires en comparaison de la fidelité avec laquelle elle retrace les traits caractéristiques des scènes domestiques qu'elle se plaît à reproduire. Elle prête une sorte de vie aux choses inanimées, et l'on entend, pour ainsi dire, le frôlement des étoffes de même qu'on croit voir marcher ceux qui les portent. Vous avez devant vous une peinture, dont la réalité vous saisit, sans que vous ayez besoin de vous rendre de votre personne en Hollande ni même de vous reporter par la pensée au XVIIe siècle, bien que les costumes bizarres et pleins d'affeterie, ainsi que tous les détails qui caractérisent un interieur hollandais ajoutent encore, d'eux-mêmes, à l'intérêt de la scène. Une mignonne créature qui s'essaye à marcher cherche à franchir toute seule une distance telle qu'elle n'en a jamais parcourue, alléchée par une pomme que sa sœur aînée lui montre de loin et qu'elle regarde avec une avidité qui lui fait oublier tout danger. L'equilibre chancelant de la pauvre petite, la tendre inquiétude de la mère et l'invitation encourageante de la sœur sont rendus d'une façon magistrale.



A **LA PARADE. par J.-G. Brown.** — Ce que Breton a fait pour le paysan anglais, Howard Pyle pour les créoles et la gentry, A.-B. Frost pour le villageois de notre temps, J. Brown l'a fait pour le nomade des rues de New-York. En vérité, il y a parfois un réalisme éloquent dans l'art, et pittoresque en lui-même; et, plus on peindra exactement ce qu'on voit, plus aussi la peinture méritera d'être admirée. Cependant il y a un certain degré dans le choix qui doit être laissé à l'artiste réaliste, et M. Brown a su éviter le côté sombre de la vie des rues. Il nous présente ces intéressants embryons de citoyens sous leur plus comique aspect. Le gamin de New-York jouit depuis longtemps d'une réputation d'esprit très fin; c'est en outre un gars très enjoué; et c'est précisément cette humeur enjouée qui a attiré l'artiste. Quels jeunes fils de famille, avec tous leurs jouets, bicycles, poneys, se sont autant amusés que ce planton de décrotteurs et de crieurs de journaux, avec leur toilette improvisée pour la parade? Oh! ils ne sont guère méticuleux en ce qui concerne l'uniforme ou l'équipement, et certes leur discipline n'est pas celle de l'École militaire des États-Unis; mais le *fun*, ou, comme on dirait en France, la blague, à laquelle, d'après certains philosophes, a un droit imprescriptible tout enfant des rues, règne parmi eux en souveraine. Bâtons au lieu d'épées, balais au lieu de fusils, boîtes de décrotteurs au lieu de tambours, tout cela ne leur fera perdre ni leur gaieté ni leur verve caustique.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.





FRÈRE ET SŒUR, par **W. Bouguereau ; et CHARLES LE CHASSEUR**, par **C. Herrmann**.— Le premier panneau de ce tableau, dont l'original appartient au Musée métropolitain des Beaux-Arts de la ville de New-York, représente un frère et sa sœur ; le premier sort à peine de l'enfance, l'autre est déjà assez âgée pour réfléchir et pour aimer. L'enfant est confié aux soins de sa sœur. Elle l'a emmené assez loin dans les bois, et, fatiguée de courir çà et là, elle s'est assise sur le bord d'un rocher, tenant le petit espiègle sur ses genoux. Nous pouvons supposer qu'ils sont à la recherche de quelque ruisseau où ils pourront barboter et faire sauter l'eau en y piétinant tout à leur aise. La tendre sœur le serre contre sa poitrine et le regarde fixement, avec ses yeux de madone, comme si elle avait la vision, dans l'avenir encore lointain, de mystères inénarrables. Le principal sentiment qui domine dans cette œuvre, c'est le sentiment du lien qui unit la mère à l'enfant. — Le second panneau est quelque peu dans le style de Van Dyck. Il nous montre le jeune Charles Stuart, alors qu'il était encore le prince Charles, et avant que le sort fatal réservé au père ne lui eût fait prendre le chemin de l'exil. De l'avis général, il a fort belle mine, ce jeune homme, et rarement souverain fut aussi bien doué sous ce rapport. Ici il est peint sous ses habits de chasse ; et, toute sa vie, il aima à s'entourer de chiens. Sir John Evelyn a affirmé qu'il y en avait un grand nombre dans sa chambre au moment de sa mort. On remarquera avec plaisir, dans le tableau, que le visage du prince a l'éclat de la santé et respire l'énergie, énergie qu'il ne perdit que longtemps après, à la suite de folles débauches.

Publié avec l'autorisation de Boussod, Valadon et Cie.
303, Fifth avenue New-York.



COLIN-MAILLARD, par Meyer von Bremen. — Qui de nous n'a pas joué à ce jeu? Colin-Maillard a fait longtemps mes délices. Vrai, je crois bien me reconnaître dans l'un des enfants du tableau. L'enfant qui regarde par-dessous le mouchoir, c'est moi! J'avais à peu près la même taille, et que j'aimais à aller pieds nus, dans la saison chaude, les pantalons retroussés jusqu'à mi-jambe; que j'aimais à courir dans la prairie, à sauter ou passer à gué le ruisseau descendant de la colline ou venant des marécages. Il y a quelque soixante ans de cela. La vieille mare s'est évanouie dans le passé lointain avec les enfants et les fillettes, et je me trouve à quatre mille lieues de la verte vallée. La vie bruyante et agitée de cette grande ville assourdit mon oreille et m'emporte dans son tourbillon; mais, quand je regarde cette page du passé, que l'artiste a reproduite sur la toile par la magie de son pinceau, je me revois là tel que j'étais: sans moi, comment l'artiste aurait-il pu peindre ce tableau? Je reconnais même une des enfants, la fille du meunier. Ses yeux avaient la couleur de la violette printanière. Je distingue encore sa voix parmi toutes les autres voix. La mort l'a fauchée depuis longtemps; mais elle est encore vivante pour moi, et maintenant j'entends le poète murmurer à mon oreille: « Pourquoi tout grandit-il autour de nous, hommes et choses? Pourquoi le monde ne reste-t-il pas éternellement jeune? L'enfance a-t-elle cessé d'être? Ne retrouverons-nous jamais un des compagnons de nos jeunes années, pour nous rappeler ces jours d'enchantement et de pur bonheur.



UNE MÉDECINE AMÈRE, **par Fleischer** — La scène qui est retracée ici se renouvelle plus ou moins dans toutes les familles. Bébé est malade et il s'agit de lui faire avaler le médicament. L'adolescent, du côté droit du tableau, vient justement de revenir de chez le pharmacien, apportant avec lui le répugnant médicament. La potion ayant été prescrite, le *pater familias* est sur le point de l'administrer. A ce moment, précisément, l'insurrection habituelle vient d'éclater avec une violence extrême. La maman a essayé de la persuasion, et Jennie a cajolé l'enfant tant qu'on a cru qu'il avalerait la cuillerée sans résistance. Mais la vue du médicament a réveillé sa mémoire et une soudaine explosion de colère a rendu l'emploi de la force nécessaire. Le père a forcé le rebelle à se trouver placé de façon que l'administration de la drogue devienne possible, mais le tapage est grand et la scène est vraiment amusante. L'artiste a admirablement rendu l'expression de tous les visages. Quant à celui de l'enfant, sa grimace n'a pas besoin de commentaires. Le père, sévère et bienveillant, guette le moment propice. Aussitôt que la bouche sera ouverte, la drogue filera dans le gosier. La mère est bienveillante et sympathique. Jean n'est pas tout à fait indifférent aux efforts désespérés du bébé et la question qu'il se pose est comment il prendra la chose. Jennie recommande au papa d'être gentil avec l'enfant. Quant à elle, elle n'aurait jamais le courage de forcer le petit à faire quoi que ce soit qui puisse le contrarier.



UN OCÉAN SANS BORNES OU IMMENSITÉS DÉSERTES, par William T Richards — Encore un spécimen des belles œuvres réunies à la section des Beaux-Arts de l'Exposition universelle de la Colombie. Il est rare qu'un peintre expose une peinture qui ne soit animée par la presence de quelque être vivant. Ici nous voyons se dérouler devant nous l'immensité morne et grise, d'unaspect profondément mélancolique ; c'est le monde des eaux. La mer s'étend à perte de vue dans le lointain infini ; pas un seul goéland, pas une seule mouette n'effleurent les vagues de leur aile brusque et rapide. Pas même la silhouette vague d'un bateau ou d'un navire ; rien que la mer sans bornes, les cieux sans limites. L'auteur a saisi avec un rare bonheur cet aspect sombre et chagrin de l'Océan, qu'indique si bien le titre du tableau. Il ne s'agit pas ici de la surface parfaitement unie et cristalline de l'océan Pacifique qui, sans la moindre ride, sommeille paisiblement, sauf quand le flot se heurte çà et là à quelques-unes des îles du tropique. Ce n'est pas non plus la mer orageuse du Nord, quand s'abat sur l'Atlantique la rafale géante de l'équinoxe. C'est plutôt l'aspect calme du vieil Océan, légèrement taquiné par la caresse amoureuse du vent. Ce sont des spectacles de ce genre qui ont éveillé l'inspiration des plus grands poètes.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste



LE TABERNACLE DE VÉNUS, par Laurence Alma Tadema. — [illegible] son port est d'une reine, sa mine est hautaine et menaçante. A travers la baie d'une arcade le [illegible] attendant sous le péristyle [illegible]. L'artiste a appelé ces superbes thermes aux vastes salles de marbre, de jaspe et de porphyre, « le tabernacle de Venus ».

[illegible]
14, East Twenty-third Street, New-York



HERCULE DEVANT OMPHALE, par Jacques Bource. — Bravo, jeune Hercule! L'amour est esclave, et, à en juger par votre expression, il vous est doux d'avoir un maître. Votre pipe même, cette compagne fidèle du matelot, vous l'abandonnez, fumante, à côté de vous. Qu'en auriez-vous besoin maintenant? Il sera bien temps de la culotter pendant les mauvaises nuits sur la mer du Nord, alors que votre Omphale ne sera plus qu'un souvenir. Vous avez d'autre occupation à donner à votre bouche, car si vos mains sont liées, votre langue ne l'est guère. A voir s'arrêter subitement les mains d'Omphale, on peut prévoir que l'écheveau n'est pas près d'être dévidé. Pourquoi se presserait-on? Le ménage n'est-il pas fait, et la barque n'est-elle pas à l'abri dans le petit port? Et les visites des voisins durent plus de dix minutes. Mais attention, jeune Hercule! Le fil de chanvre de votre Omphale sera peut-être une plus solide chaîne que n'en a jamais fait forger la reine de Lydie; mais peu vous importe, et vous imitez votre modèle. Quelle admirable histoire renferme ce tableau! Assurément, si l'art a pour mission d'amuser, de distraire, ce tableau mérite une place importante aux yeux du public. Nous avons beau parler écoles, technique, impressionnisme, symbolisme, réalisme et autre jargon d'atelier, c'est là que le peuple s'arrête en foule, devant ces tableaux des joies et des misères humaines, devant ces peintures du cœur et de l'amour.



LA PRÉSENTATION, par Francesco Vinea. — Ce tableau rappelle vivement à l'esprit le costume et les mœurs du XVIIe siècle. L'artiste avait naturellement une tournure d'esprit romanesque, qui le portait de préférence vers des situations et des sujets fort différents de ceux de notre époque. La scène dont nous donnons ici la peinture retrace le retour d'un fils de famille riche et aristocratique, de quelque université, ou peut-être de quelque voyage en pays étranger. Nous ne dirons rien de sa vie d'étudiant, car il est difficile de faire d'un dandy par droit de naissance un véritable étudiant. Quoi qu'il en soit, ce tableau indique beaucoup d'élégance dans les manières et de richesse dans les costumes. La mère et les sœurs ont revêtu leurs plus beaux atours pour recevoir son camarade, qui vient passer chez eux la saison. En ce qui le concerne, la fille aînée a des droits de préséance et vient de se lever pour la présentation. Les deux autres filles semblent prendre tout autant d'intérêt et ne montrent pas moins d'empressement. Suivant la coutume de l'époque, le nouvel hôte s'incline très respectueusement et très bas devan la maman. Il convient d'être en très bons termes avec elle dans des relations aussi importantes et quelque peu diplomatiques. Remarquez la beauté des costumes, le charme raffiné des manières. Ces dernières nous reportent avec raison au siècle du grand roi.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



LE MONT CORCORAN (**Sierra Nevada du Sud**) **par Albert Bierstadt** — L'œuvre originale que nous reproduisons figure dans la galerie des Beaux-Arts du musée Corcoran, à Washington. Rien n'impressionne autant que ces montagnes qui semblent se perdre dans les nues. Que le touriste à la recherche du pittoresque gravisse le sommet du mont Blanc, ou que l'on contemple d'en bas les lignes grandioses des Alpes bernoises, l'altitude farouche de l'Ivra, celle moins orgueilleuse de l'Adirondachs, ou le paisible Catskill, le regard est toujours frappé par le mélange de beauté et de sublime que n'offrent jamais les régions au niveau des mers. L'Amérique est riche en grandes montagnes. L'État de New-York et du New-Hampshire abonde en énormes chaînes de montagnes, et il en est à peu près de même de la Virginie, du Tennessee et de la Caroline du Nord. Le mont Whitney en Californie, le mont Tacoma dans l'État de Washington sont d'une hauteur colossale, certains pics s'élevant à 15000 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Aussi, il n'y a rien de surprenant à ce que les montagnes aient de tout temps exercé une puissante fascination. Aperçues à travers les conditions toujours changeantes de l'atmosphère, tantôt calcinées par la lumière brûlante du soleil, tantôt voilées par l'ombre passagère des nuages qui courent dans l'espace, toujours couvertes de leur blanc manteau de neige et de glaces, parfois revêtues de la pourpre de l'aurore ou du crépuscule, ou encore sommeillant sous les doux rayons de la lune, leurs charmes multiples défient toute description.



LE DINER, par W. H. Trood — [illegible] génie particulier pour peindre l'esprit des bêtes, et les oiseaux mêmes, grâce à son pinceau, sont autre chose que de simples automates. C'est là un don bien rare qui a manque à plus d'un artiste parmi ceux qui se sont essayés dans ce genre. Les minets et les petits chiens fêtent leur dîner, de même que les oisons qu'on aperçoit au second plan. Les poussins se repaissent de tout ce qu'ils peuvent becqueter dans le sable. La mère est là pour les aider de son mieux à cette œuvre de picorée gloutonne. Mais tout l'intérêt se concentre sur l'écuelle pleine de lait d'une blancheur allèchante autour de laquelle se [illegible] L'attrait principal consiste dans l'expression de contentement de tous ces minois, au fur et à mesure qu'ils lappent le lait. Le père et la mère des caniches sont tout près d'eux et surveillent avec satisfaction et intérêt les hauts faits de leur progéniture. Jusqu'à la mère chatte qui ronronne, heureuse, du haut de son observatoire improvisé. Rarement un chat a été dessiné plus correctement et avec plus de fini. Le dessin est la perfection même. L'artiste a réussi à donner à Gris-Gris toute la tendresse maternelle propre de son espèce, tendresse assez gentille à en juger par son air béat, mais qui devient quelque peu [illegible] avec toute la sauvagerie féline de notre nature!



UNE MATINÉE D'AUTOMNE, par A. Henke. — Ce peintre aime à reproduire sur la toile les paysages brumeux et sombres, où beaucoup est laissé à l'imagination et à la fantaisie. Sa méthode est de placer au premier plan des buissons fleuris et des touffes de verdure, imitant en cela la manière de George H. Boughton. Le tableau qui nous occupe présente quelques-uns des caractères que nous venons de signaler. La « Matinée d'Automne » est un emprunt fait à la campagne, à l'atmosphère, à l'horizon, au ciel. Ce qui accentue encore davantage ce paysage et lui communique plus de vie, c'est la présence d'un cerf à la haute ramure et d'une biche timide, que le peintre y a placés; et c'est précisément la présence de ces animaux qui donne à l'œuvre son cachet; non pas que le cerf soit peint avec cette vigueur surprenante, ce style crâne qui sont le propre de Landseer; néanmoins il est dessiné d'une main puissante et en parfaite harmonie avec la nature. Il en est de même du dessin de la biche. Un des caractères les plus saillants de ce tableau est formé par les contours de la ramure du cerf; elle se profile sur le ciel brumeux; l'animal n'a pas plus de six ans, ainsi qu'en témoignent ses andouillers. Ceux-ci sont aiguisés et durcis, pour les tournois où il combattra avec ses rivaux, pour conquérir les bonnes grâces des femelles de son troupeau. Le brouillard d'automne flotte au-dessus de la campagne et voile la colline lointaine. La biche, de son côté, heureuse de la protection de son seigneur et maître, cherche sa nourriture parmi le gazon fleuri et broute l'herbe tête baissée, voilant sous sa paupière son doux regard.



LE MARCHÉ AU POISSON DE CORNOUAILLES, par Mouat Loudan. — Les peintures different beaucoup quant au nombre des figures et au degré de fini. Les unes n'ont qu'un seul personnage, et cela sans le moindre respect pour les details ; d'autres, comme les tableaux de bataille, nous montrent une foule de personnages et descendent aux plus minutieux details. Le tableau que nous presentons ici a nos lecteurs est de ce dernier genre. On y voit peints, ou on entrevoit, plus de trente deux etres humains et une foule de poissons. Toutes ces figures ont ete l'objet des soins les plus attentifs de la part du peintre. Quelques-unes paraissent perdues dans les ombres profondes du fond du tableau, mais elles ont toutes ete etudiees avec interet par l'artiste. La scene a evidemment ete prise d'apres nature. Dans aucun autre pays il n'eut ete possible de trouver autant d'elements pour la peinture d'un marche au poisson que dans les villes littorales de Cornouailles. Les pecheries de cette region sont des plus vastes et des plus riches que l'on connaisse. L'artiste a saisi le moment ou la vente est le plus animee. Le controle et le debit du poisson marchent rondement. Les uns sont en train de peser, les autres de debattre les prix, mais tous sont affaires. Les maitres commissionnaires sont à la gauche, tenant leur carnet d'une main et le crayon de l'autre, enregistrant les transactions et surveillant et reglant toutes les affaires de l'endroit. L'original a figure a l'Exposition universelle de Colombie, section anglaise.

Avec l'autorisation spéciale de l'artiste



FATIGUÉE D'ATTENDRE, par N. Poetzelberger — Elle est là, fatiguée, s'appuyant contre le dossier d'un banc rustique du jardin. Quel doux et gracieux visage! C'est la fille d'un riche squire. Elle attend avec une patience angélique, faite de dévouement, l'arrivée de son fiancé. Le jour décroît rapidement et déjà les ombres d'une dernière nuit d'été étendent leurs longs voiles sur la bruyère lointaine. un léger rideau de brouillard descend lentement des régions supérieures, cachant de plus en plus le paysage. L'humidité du soir alourdit les feuilles des arbres et l'herbe de la pelouse. Depuis les premières heures de l'après-midi la jeune femme est là qui guette, anxieuse, l'apparition d'une noble et virile figure, plus chère à son cœur que ne l'est l'or aux yeux avides du misérable avare. C'est sa place favorite que ce banc au dossier rugueux; il est cher à sa pensée, car il a entendu murmurer bien des tendres devis d'amour. S'il n'était muet, que de doux propos il pourrait répéter, ce banc que jonchent les feuilles! Mais pourquoi son fiancé s'attarde-t-il en chemin? se demande la jeune fille. Oui, il viendra, mais que les heures se traînent lentement. Dès que la forme bien connue à ses yeux se dessinera au loin, les fleurs qui sont déposées sur le banc seront bien vite nouées en un bouquet, les plis de sa robe si modeste et si simple aplanis en un tour de main, et l'expression d'ennui et de fatigue de son beau visage fera place à la joie et au ravissement.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Stre., New-York.



AU LIT DU MALADE par **H. Lessing** [illegible]



LES CUIRASSIERS FRANÇAIS AMENANT DES PRISONNIERS BAVAROIS, par Édouard Detaille. — Galerie Corcoran des Beaux-Arts, Washington D. C. — Ce tableau à la gouache est un des joyaux de la galerie des Beaux-Arts, connue sous le nom de Corcoran, à Washington, et il a été peint par Édouard Detaille en 1875. Cet illustre artiste, né à Paris en 1848, se fit dès le début une renommée en France, comme l'un des peintres militaires les plus populaires de notre époque, par son tableau « Au repos pendant l'exercice à Saint-Maur. » Depuis il a reçu un grand nombre de médailles d'honneur pour les œuvres qu'il a exposées au Salon. Il est connu aux Etats-Unis, non-seulement par ce chef-d'œuvre et d'autres travaux de moindre importance, mais surtout par son fameux tableau « Le Régiment qui passe » lequel se trouve également dans la Galerie Corcoran. Ce tableau représente une scène au lendemain de la bataille d'Orléans. Les traits caractéristiques, ainsi que les uniformes des officiers et des soldats français formant contraste avec ceux des prisonniers, sont on ne peut mieux dessinés. La pose nonchalante des officiers, dont l'un est accoudé, les bras croisés sur le pommeau de sa selle, tandis qu'un autre fume paresseusement mais avec délices une cigarette, l'attitude attentive des troupiers d'une part, et de l'autre l'indifférence stupide des prisonniers, dont l'un tient d'une main caressante une énorme pipe de porcelaine, compagne favorite de route qui a dû le consoler dans plus d'une marche harassante ou dans les veillées du bivouac, sont magistralement rendues dans leurs moindres détails.



UN PENDANT A LA MARGUERITE DE FAUST, par Joaquin Sorolla. — A la lumière incertaine et grisâtre d'une matinée brumeuse, on devine plutôt qu'on ne voit la silhouette massive d'une locomotive. Le sifflement aigu de la vapeur etouffe sous son bruit un sanglot, et le train file avec une rapidité vertigineuse. Sur la banquette d'un wagon de marchandises, nu et froid, une femme est assise dans l'attitude du découragement, dans l'abandon de la douleur. Elle est pourtant jeune et jolie, mais son visage est mine par le chagrin, ses traits sont alteres et empreints d'une profonde melancolie; on la prendrait pour l'image du malheur et de la mort, son œil hagard ne reflète que le sombre désespoir. Le mouvement monotone du train semble evoquer en elle et accompagner de son lourd rythme toutes les peripéties d'un drame simple, mais terrible, qui s'est deroule en moins d'une annee, et dont le souvenir torture sans trève son cœur, à jamais brisé. Ce mot magique « l'amour » lui fait horreur. Ce qui lui semblait les joies ineffables du paradis, ne lui inspire que l'amer desir de la vengeance, et ses lèvres qui naguère murmuraient les plus tendres expressions, ne s'ouvrent plus que pour maudire. — Elle était pure et innocente, son jeune cœur sans expérience se laissa captiver par un langage subtil. Elle aima de toutes les puissances de son être délicat. Une nuit fatale, une nuit maudite, vêtue de sa blanche toilette de fiancée, pendant de longues, bien longues et cruelles heures, elle attendit vainement le bien-aimé qui devait la conduire à l'autel. Alors elle comprit l'horreur de sa situation car elle était mère, et abandonnée.

Avec l'autorisation spéciale de l'artiste



L'APRÈS-MIDI A HYDE PARK, par Jan V. Chelminski. — Toutes les grandes capitales ont des promenades celebres dans le monde; mais aucune, pas même le Bois de Boulogne de Paris, ne peut rivaliser avec le Hyde Park de Londres. C'est un des plus beaux endroits de ce genre, un de ceux ou le public peut le mieux contempler les beautés de la nature transformees par la main de l'homme. C'est pourquoi il exerce un attrait irresistible sur toutes les classes de la societe. Dans le tableau ci dessus l'artiste a cherche a reproduire un de ces spectacles agreables qui exercent tant de fascination sur les foules: Hyde Park est comme le grand boulevard de Londres, ou pietons, cavaliers, equipages defilent tantôt lentement, tantôt a flots presses, ou les riches et les puissants de la terre viennent humer l'air rafraichissant ou se rechauffer aux rayons reconfortants du soleil, ou bien encore saluer les fanatiques de la mode et sacrifier comme eux aux rites du high life. C'est en vain qu'on chercherait dans le monde entier de plus fringants attelages, de plus nobles specimens de la virilite physique, de plus jolies femmes dans de plus riches atours. Tous y luttent d'adresse et d'audace dans l'art de l'équitation, ou dans l'art de conduire de brillants equipages. Un des reves de la vanite humaine, c'est de rouler carrosse au milieu de cette cohue splendide, car c'est être à la mode, et être à la mode c'est etre envie, admire et imite. Il represente a la fois une scene pleine de vie, une variete et une multiplicite de formes et d'attitudes humaines qu'on ne rencontrerait que difficilement dans les autres promenades des grandes villes.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



LE DÉPART POUR LA CHASSE AU SANGLIER, par Alfred Von Wierusz-Kowalski — Taine dit que de toutes les chasses, la chasse à l'homme est la plus excitante et la plus noble. Donc après la chasse à l'homme, à notre avis, la chasse au sanglier l'emporte sur toutes les autres. Il y a des raisons pour la mettre au-dessus de la chasse à l'ours, voire même de la chasse au tigre. Elle est aussi excitante et aussi dangereuse que l'une et l'autre. Par la rapidité de la poursuite et par la durée elle rappelle la chasse au cerf, et dans la dernière phase elle est [illegible] dans les moindres détails du tableau, ainsi qu'au ton cru des herbes sauvages du premier plan, à la charrette grossière, aux maisons disseminées çà et là dans le lointain vers l'horizon

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



ENTRE L'AMOUR ET LE DEVOIR, *par* **H. Handler**. — Voilà ce jeune homme, Frank, et son bon [illegible] qui s'est tout bonnement endormi sur l'épaule de [illegible]. Le lieu de la scène est charmant, un banc de marbre formant demi-cercle, abrité par quelques beaux arbres. Le jeune homme, on le prétend du moins, est un étudiant. En effet, il a commencé à étudier le français, et comme vous le voyez, sa tante, aux cheveux grisonnants, est en train de lui faire repasser sa leçon et de le questionner. Ses réponses finissent par n'être pas trop claires, même passablement embrouillées; bref, tout à coup il ne souffle plus mot. Quant à Hilda, si elle n'étudie pas le français, n'empêche qu'elle a fait de rapides progrès dans l'étude de la vie. Elle n'a pris qu'une leçon, mais n'importe, ça n'a pas trop mal marché! Elle a écouté le français de Frank et n'a pu résister à la douce pression de son ami s'abandonnant sur son épaule. Elle sait qu'il est profondément endormi et ne se soucie pas de le déranger. Puis à quoi bon! Si elle fait seulement mine de regarder du côté où est la tante, dont l'œil sévère brille de colère, elle sait que le pauvre amoureux peut s'attendre à être vertement tancé. Quant à lui, il est décidément parti pour le pays des rêves. C'est un jeune homme de son temps, comme l'indiquent du reste son genre et surtout son cigare. Le groupe est vraiment *fin de siècle* et la scène des plus amusantes. L'expression d'indifférence apparente qui se lit sur le visage de la jeune fille, la complète somnolence du jeune homme, et l'air de contrariété et de mépris de la tante, sont, dans la conception de l'artiste, aussi habilement mêlés que la trame et la chaîne dans les plus belles étoffes.



LA SORCIÈRE DU VILLAGE, par Ludwig Knaus. — Une des plus déplorables superstitions qui ont affligé l'esprit de l'homme est la croyance aux sorciers. Il est difficile de se faire une idée des maux dont cette croyance a éte la source. Une des causes qui ont puissamment contribué à rendre cette superstition dangereuse, c'est la conviction générale et presque constante que la femme, surtout, était possédée du démon. Le tableau ci-dessus représente les resultats que produit, de nos jours encore, cette illusion. Voyez cette vieille au visage ingrat, à l'air étrange et farouche, qui s'en retourne du village chez elle, son panier sous le bras, son bâton à la main Elle a dans le pays une détestable réputation. On la dit possédée des malins esprits. Elle est donc un objet de crainte et d'horreur. Cela ne tirerait pas à conséquence si cette erreur n'avait pas gagné jusqu'aux enfants. Un groupe de petits polissons, qui viennent justement de sortir de l'école, sont en train de jouer et de flâner le long de la route, quand, soudain, ils aperçoivent la vieille. C'est, parmi les enfants, un branle-bas général, mêlé d'un sauve-qui-peut des plus comiques. Celui-ci jette à terre ardoises et livres et saisit une pierre pour la lancer à la sorcière; cet autre exprime son dépit par des gestes grotesques et narquois; une gamine montre du doigt, avec mépris, la sorcière, et la plupart poussent des cris de terreur. L'artiste a admirablement rendu l'impression que produit cette scène sur la vieille mégère.



UNE CHANSON ARABE. par R Leinweber — Ce tableau est entièrement sémitique et oriental. Il l'est quant au paysage, quant aux types et quant aux usages des personnes qui y sont reproduites. Quiconque a été dans l'Arabie, quiconque a entendu une femme arabe chanter, sera ravi de la fidélité du dessin et devinera le génie de l'Orient. Voici des bancs en plein air, qu'ombragent des bouquets d'arbres. La compagnie est assise, sans exception. Dans le lointain, le dôme aplati et d'une éclatante blancheur de quelque mosquée ou de quelque tombe du style particulier aux pays de l'Orient; et, tout au fond, vers l'horizon, une de ces tours des morts, à l'architecture étrange; à une distance moindre, des bois de cyprès, des plantes des tropiques, et toutes sortes de buissons touffus. De petits tapis moelleux sont étendus par terre, sur lesquels se reposent les jeunes femmes. Personne n'est aussi enclin à un luxe indolent que ces nababs et leurs familles. Dans l'air ambiant on respire l'oisiveté et le repos. Les quatre jeunes filles peuvent aussi bien être, ou les filles du vieux cheick ou ses joujoux. Elles ont suspendu leurs jeux pour écouter la chanteuse. Le vieillard lui-même en a oublié sa cigarette. L'expression joyeuse du visage de la jolie fille, dont la tête est cachée sous une draperie blanche et dont les yeux noirs et profonds petillent du plus vif eclat, attirent l'attention, les attitudes et le maintien de toutes ces beautés sont on ne peut plus distinguées et dégagées. Derrière le bizarre banc de pierre, on aperçoit la traditionnelle cruche d'eau.



LA COTE D'IRLANDE ET LE CHATEAU DE DUNRAVEN, par von Haffien. — [illegible] sont nuit et jour exposés aux fureurs de l'Océan. La mer s'élance en vain contre la côte et sa ceinture de rochers. Ni le roc, ni la mer ne cessent de lutter.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



LA JEUNE STYRIENNE, par Joseph Lieck. — A toutes les époques, à l'âge des [illegible] et [illegible] à nos jours, les peintres n'ont trouvé aucun sujet plus propre à les inspirer que les traits du visage féminin. Jeunes filles [illegible] mères, le visage de la femme a toujours fourni aux artistes la plus haute expression du beau. Dans ce tableau, le peintre a en partie [illegible] et en partie [illegible] le sujet de son portrait. Les grands et beaux yeux, le nez délicat, les lèvres souriantes sont voilés, tandis que le contour de la tête et les lignes du corps sont généralement dissimulés sous les draperies. C'est du reste conforme à la mode des Styriennes. La tête est recouverte d'une sorte de plaid ou châle qui entoure aussi le cou et dont les plis retombent sur les épaules et sur la poitrine. Cachées sous cette espèce de mante, les Styriennes, imitant jusqu'à un certain point les femmes turques, ne laissent voir qu'une partie du visage où leurs yeux brillent comme des escarboucles, et semblent regarder furtivement les passants. La jeune fille peinte dans ce tableau est [illegible] le type caractéristique de la race styrienne, type moitié allemand, moitié slave. Il est pour nous [illegible] que c'est là un portrait d'après nature.

[illegible] Berlin Photographic Co
14, East Twenty-third Street, New-York



LOURD A PORTER, par Fred. Morgan. — [illegible]



LE GARDIEN FIDÈLE, par A. Raudnitz. — Dans une splendide avenue, qui conduit à quelque château voisin, une ravissante jeune fille vient de s'asseoir sur un banc de pierre. Son esprit songe aux pages du roman qu'elle tient encore à la main. Son costume est élégant et frais. Personne ne vient troubler son rêve; sa pensée est ailleurs. Mais un fidèle gardien est couché à ses pieds. Elle l'a oublié pour l'instant, mais lui ne l'a pas oubliée, il veille sur elle dans ce demi-sommeil propre à cette espèce de chiens. Il peut rester longtemps ainsi, respirer paisiblement, sans qu'aucun de ses muscles d'acier ne tressaille, mais son œil n'est qu'à moitié fermé. Il est assoupi, pour parler ainsi, avec une réserve mentale. Si un intrus quelconque venait à passer, Néron se dresserait aussitôt, prêt à faire son devoir. Sous l'influence de l'affection ou de l'amour les hommes sensibles jurent qu'ils sont prêts à donner leur vie pour les êtres auxquels ils sont dévoués, et parfois, disons-le à l'honneur de l'humanité, ces protestations sont sincères et vraies. Néron lui, ne proteste pas de son dévouement, mais se sacrifierait sans hésiter. Pendant des années et des années le brave animal a toujours été prêt à « mourir pour sa maîtresse ».

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



LE SENTIER DE LA MONTAGNE, par H. F. Farny. — [illegible] avec la plus grande [illegible] qui les a supplantés dans le Nouveau Monde.

[illegible]



UNE APRÈS MIDI D'ÉTÉ, par W. Hamilton Gibson. — Incontestablement un des artistes et illustrateurs américains les plus remarquables par la tournure poétique de leur esprit, M. Gibson révèle dans ses œuvres sa connaissance des arcanes les plus secrets de la nature. Tout en possédant une aptitude merveilleuse pour rendre sur la toile les plus importants effets de paysage, sa fréquentation intime avec la nature lui permet de donner une intensité de réalisme inouï à ses tableaux, en y introduisant certains petits détails qui sont en dehors de la compétence de la plupart des artistes, et certes, bien des botanistes et des entomologistes pourraient apprendre beaucoup de ce travailleur acharné qui a poursuivi dame Nature jusque dans ses sanctuaires les plus mystérieux. Quiconque est familier avec son style, ne confondra jamais aucune de ses œuvres avec celles de n'importe quel autre artiste. Il excelle, par-dessus tout, dans la peinture de quelque site retiré et paisible, comme celui que nous apercevons dans le tableau ci-dessus, ou de quelque coin solitaire éclairé par le soleil, le long de quelque rivière limpide, tantôt bouillonnante, tantôt murmurante tout en se frayant un chemin à travers une prairie estivale de la Nouvelle-Angleterre, et répandant en passant sa fraîcheur sur les arbres qui l'ombragent et sur les fleurs qui émaillent ses rives.

Publié avec l'autorisation de Estes et Lauriat, Boston.



LES RIVALES par A. M[illegible] — [illegible]



LE TROUPEAU PRÈS DU GUÉ, par James M. Hart. — [illegible]



UNE HISTOIRE AMUSANTE, par Edouard Grützner.



L'AMOUR FAIT OUBLIER L'ART par Heinrich Rettig. —



LA PETITE PEPITA, par Carl Mücke. — Un vieillard est là dans son fauteuil, à moitié assoupi, à moitié plongé dans sa rêverie, jouant de l'accordéon. On pourrait croire que l'instrument n'a pas plus à faire avec ses doigts, que ses doigts n'ont à faire avec l'instrument. Tout près de son fauteuil, il a déposé à terre son petit bagage. C'est sous ce toit que le vieillard habite. Derrière lui, accrochée au mur, l'horloge fait entendre son tic tac monotone; les assiettes et les plats reluisent sur le buffet. C'est son luxe à lui auquel il attache un grand prix, mais combien plus précieuse à son cœur, plus grande encore pour sa vanité est Pepita, sa petite-fille. Elle vient d'entrer dans la chambre de son grand-père et s'essaye à danser au son de sa musique. Il regarde du coin de l'œil la gentille apparition, et sa musique obéit à la nouvelle inspiration qui surgit en son âme. Pepita continue à danser, mais ce n'est pas une de ces danses fantastiques et compliquées telles qu'en invente l'art chorégraphique de Vestris; au surplus elle ignore, la charmante enfant, tout artifice, et pourtant elle possède un art, l'art ingénu de la prime jeunesse au sortir de l'enfance. La pose, l'attitude de son corps mignon, son joli visage tourné vers le vieillard, la grâce avec laquelle elle tient sa petite jupe, tout jusque dans les moindres détails est inimitable.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14 East Twenty-third Street, New-York.



LA BELLE-MÈRE, par Ch. Heyden. — Chacun des deux visages est empreint d'une éloquence muette, et cependant ces deux visages sont parlants. Un libertin de gendre, quelque peu écervelé, raconte naïvement qu'il est tenu en haute estime par la mère de sa tendre épouse. Bah ! il ne la berne pas autant qu'il croit, elle le comprend à merveille ! Évidemment elle vante ses mérites, ne voit qu'à moitié ses fautes et ses frasques. Le regard malin, mais elle ne l'a pas moins non plus. Il lui est reconnaissant de ses cajoleries, mais elle lui est reconnaissante de son apparente soumission. L'expression de la physionomie du gendre fait penser à certain ministre qui disait, à propos de son gendre : « Nous savons tous que ce n'est pas un petit saint, mais, en tout cas, c'est un charmant pécheur. » Pourtant, il y a, dans l'expression du visage de la belle-mère, je ne sais quoi, qui doit avertir son gendre de ne pas aller trop loin. Les lèvres pincées de la dame, même en souriant, indiquent une certaine décision. Sous son air aimable, on voit percer quelque chose de sévère, et lui aussi a, dans son œil moqueur et gai, on ne sait trop quelle vague menace. Sous un ciel bleu et limpide, un nuage rapide jette son ombre en passant et fait pressentir l'orage.

Publ. par l'autorisation de la [illegible]



CHEVREUILS AU REPOS, par Christian Kröner. — Dans ce tableau, Kröner a reproduit un paysage qui fait rêver du paradis perdu et qui s'étend d'un premier plan émaillé de fleurs sauvages jusqu'à un horizon de collines, aussi vaporeuses que celles que l'on croit voir dans un songe. L'intérêt, au point de vue de la vie et du mouvement, est causé par la présence de ces jolis quadrupèdes timides, agiles, vifs et alertes, broutant l'herbe fleurie. Ces gracieux et légers animaux nous paraissent vivants. La peur des bêtes carnassières, et surtout la frayeur que leur inspire le chasseur, a réveillé tous les instincts de prudence du chevreuil et de son faon et affiné leur vue et leur ouïe, et les a mis dans un état de surexcitation inquiète, qui peut se traduire à tous moments par une fuite aussi rapide que le vent. Ils relèvent la tête pour saisir le plus léger bruit, et leurs clairs et grands yeux pareils à ceux de la gazelle, sont tout grands ouverts. Un des pieds reste en l'air durant l'instant où le chevreuil prête une oreille inquiète à tout bruit imaginaire ou réel. Les bois qui forment le fond du tableau, quoique d'un aspect sauvage, sont pleins de fleurs et de verdure, et en parfaite harmonie avec la timidité et la beauté de ces gracieux animaux dont la présence prête au tableau tant de vie et d'animation.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co,
14, East Twenty-third Street, New York



CHARLOTTE CORDAY EN PRISON, par Charles-Louis Muller. — Charlotte Corday, née le 28 juillet 1768, fut une femme d'une intelligence remarquable, d'un caractère ardent et enthousiaste, sincèrement républicaine de cœur, mais nourrissant les idées les plus exaltées sur les devoirs du patriotisme. Son fiancé ayant été assassiné, elle jura de le venger et choisit comme victime expiatoire Marat qui, après avoir été le grand pourvoyeur de la sinistre guillotine, réclamait encore 200 000 têtes pour assurer le triomphe de la Révolution. Charlotte Corday parvint à obtenir une audience du farouche pamphlétaire, sous le prétexte de lui révéler les noms de certains Girondins, prétendus traîtres à la patrie. Marat consentit à la recevoir pendant qu'il était au bain; et là, tandis qu'il écrivait les noms des conspirateurs, elle lui plongea jusqu'à la garde un poignard dans le cœur. Immédiatement arrêtée, conduite à la prison la plus proche, jugée le lendemain matin, 17 juillet 1793, puis condamnée à mort, elle fut guillotinée le même jour, dans la soirée. Sa remarquable beauté, sa fière attitude durant le trajet de la prison au lieu d'exécution, émurent jusqu'à ses bourreaux mêmes. Le visage pâle et noble de Charlotte Corday regardant à travers les lourds barreaux de la fenêtre de sa prison est un tableau qui **éveille un sentiment de profonde tristesse.**

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



CHERCHANT A DÉROBER UN BAISER, par Otto Erdmann. — [illegible]



LES GLANEUSES FATIGUÉES, par Fréd. Morgan. — [illegible]



LE PRÉSENT, LE PASSÉ, LE FUTUR, par C. Ehrenberg. — Dans le tableau qui est l'objet de notre légende, le présent, personnifié dans la figure centrale sous les traits d'une femme, s'élève triomphant entre le passé et l'avenir. Il voit les choses réelles et se réjouit de les soumettre à ses lois. L'esprit du passé, représenté par une vieille femme placée à gauche et rampant sur le sol, regarde vainement dans le gouffre du néant : elle a gravé sur chacun des trois sceptres qui gisent à ses pieds une série de cercles figurant autant d'ères écoulées, et elle achève de marquer une nouvelle série sur le sceptre qu'elle s'efforce de tenir dans ses mains défaillantes de vieillesse. A droite, l'esprit de prophétie plonge son regard dans la nuit moitié obscure, moitié lumineuse de l'avenir, cherchant à distinguer les formes vagues des choses futures. Il grave sur ses tablettes en caractères runiques ses visions prophétiques. Sa tête est ornée de deux ailes déployées, emblèmes de la victoire. Son visage est radieux des joies du triomphe. Sa brune chevelure tombe à flots pressés jusqu'à ses talons. Il porte le symbole de la vaillance et de la gloire : la couronne de lauriers.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York



L'HOMME NOIR, par B. Genzmer. — L'imagination si vive des enfants est effrayée au delà de toute expression par les revenants et les spectres. [illegible] s'il ne peut s'échapper, il combattra. Il y a de l'esprit dans cette toile et elle témoigne d'une grande [illegible] apparition a arrêté les enfants dans leur course [illegible] vagabonde et leur conscience alarmée s'exagère encore la grandeur de l'ombre qui se projette sur le mur.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co, 14, East Twenty-third Street, New-York.



UN INTRUS, ou le VILAIN PETIT CANARD, par Mme Henrietta Ward. — La charmante historiette de Hans Andersen met en relief certaines qualités de la j[illegible]
encore inconnues jusque-là. C'est p[illegible] ce conte pour [illegible]
présente pas une interprétation fantaisiste, mais l'histoire véridique de cette petite famille de canards, au milieu de laquelle s'est glissé un vilain petit cygne noir, qui a eu la malechance de se
[illegible]r dans la même couvée. L'intrus fait de son mieux pour ressembler aux autres. Mais, si exemplaire que soit sa conduite, elle ne dimi[illegible]
[illegible] et il continue à leur servir de risée, endurant [illegible]
peu d'élégance n'offusque personne. Peu à peu il devient [illegible] Pendant que les petits
[illegible] impertinente grenouille qui regarde par-dessus son dos en toute sécurité.
L'original a été exposé dans la section anglaise, à l'Exposition de Chica[illegible]

Avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



LA CHASSE AUX PAPILLONS, par Rosset-Granger. — [illegible] immédiatement. Pour savourer le plaisir de posséder une chose, il faut l'avoir désiree pendant quelque temps. C'est parfois un lourd fardeau que la richesse, et dans leurs somptueux hôtels de millionnaires, les femmes comme les hommes ne peuvent pas toujours se dérober à l'ennui. La jeune femme qui forme le sujet de ce tableau est nee dans ce milieu fortuné. Cette fille d'un moderne Midas préfère le gracieux et peu coûteux divertissement d'une chasse aux papillons à tous les plaisirs qu'elle pourrait acheter à prix d'or. Peut-être s'intéresse-t-elle aux mœurs des insectes, les curiosités de leur vie lui ayant été révélées depuis peu. Quoi qu'il en soit, elle a trouvé en cette occupation un nouvel amusement qui lui donne juste assez d'emotion pour faire monter à ses joues les couleurs de la santé et pour emporter son esprit au delà des vulgaires banalites. N'est ce pas une sorte de symbole que cette chasse aux papillons faite par une jolie femme. Nous avons tous tenu un peu un filet frêle avec lequel nous avons poursuivi ardemment et souvent vainement des illusions ailées.

Les choses les plus vivement désirées dans la vie ont généralement des ailes et nous échappent au moment où nous pensons être certains de les posséder

Avec la permission spéciale de l'artiste.



SAPHO, par Alma Tadema. — [illegible] l'expression de Byron. Assise sur la terrasse de marbre de son île aimée, Sapho, la poétesse lesbienne, écoute le chant qu'accompagne la musique du luth. Elle est devant son pupitre sur lequel se trouve la couronne des poètes. A côté d'elle se tient sa fille, moins belle que la mère, et, à l'arrière-plan, nous apercevons quelques-unes des élèves de la poétesse. Mais le principal personnage de cette toile n'est ni Sapho, ni aucune de ses élèves, c'est le chanteur que sa musique absorbe. C'est Alcée, l'un des plus grands poètes lyriques de la Grèce, qui se mêla à la politique par haine des tyrans et eut à supporter des persécutions.

Il est venu pour s'assurer l'appui de Sapho, car son influence est considérable. Il veut aussi lui avouer la profonde passion qu'il a conçue pour elle. L'amour lui fait oublier la politique; il chante quelques-unes des plus brûlantes compositions de Sapho et quelques-unes des siennes, de ces chants qui excitèrent l'admiration d'Horace et le poussèrent à choisir Alcée pour modèle.

Alma Tadema se plaît à reproduire des scènes semblables de la vie des Grecs et des Romains, ces deux peuples qui sont la source de la civilisation, de l'art, de la beauté.



LA FORCE ATTRACTIVE DES FEMMES, par Hans Dahl. — L'artiste semble se complaire à exprimer dans son tableau le gracieux jeu de mots qu'il a choisi pour titre. Les bras vigoureux de ces trois joyeuses compagnes, leurs poses bien campées et leur mine éclatante de santé personnifient bien « la force de la femme ». Point n'est besoin de remonter aux temps mythologiques, où la voix enchanteresse des sirènes, les appâts trompeurs des naïades, qui entraînent dans l'abîme les pêcheurs malheureux, ne peuvent rivaliser avec la vigueur de ces robustes gaillardes des bords du Rhin. Sur les rives de ce fleuve si souvent chanté des poètes, fleurit une race de plantureuses filles, qui s'épanouit comme le raisin sous les tièdes ardeurs du soleil. Cet espiègle trio respire le soleil; leurs formes et leurs visages en sont imprégnés, et leurs cheveux, d'un blond éclatant, en reflètent les rayons. Mais ce n'est pas seulement la force physique que le peintre a voulu nous montrer dans son tableau. On peut facilement supposer que le garçon, s'il le voulait, pourrait faire glisser la corde par un brusque mouvement de tête et se dégager prestement, au risque de se mouiller le pied dans l'eau, où flotte déjà son sabot. Il est évident qu'une de ces trois belles emploie avec lui une force qui ne réside pas seulement dans ses bras, et qu'il est volontairement captif sous les liens de chanvre. Laquelle est-ce? Le peintre nous le laisse à deviner; mais celle qui rit là bas dans l'ombre pourrait bien le savoir.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



REPOS PENDANT LA CUEILLETTE DES CHAMPIGNONS, par Vasily Andrievitch Golumsky — Sur la lisière d'une forêt, une famille de paysans russes s'est [illegible] pour prendre un instant de répit, au cours de la cueillette des champignons. Il est dejà midi, et, depuis l'aube, il ont été occupés sans relâche à la recherche de ces délicieux légumes. Pour se reposer, ils ont choisi un endroit vraiment pittoresque. Les rayons du soleil, filtrant à travers les myriades de feuilles, semblent eclabousser les vêtements des paysans de taches et de mouchetures d'or, et donnent à leurs haillons un aspect plus brillant que s'ils étaient ornés des métaux les plus précieux. Ah ! si seulement ce soleil etait réellement de l'or, qu'ils seraient riches, ces pauvres paysans ! La cueillette des champignons occupe beaucoup de monde dans certaines provinces de la Russie, et il n'est pas rare de trouver des familles entières occupées à ramasser ces cryptogames dans les clairières des bois. Tout l'intérêt de ce tableau se concentre sur une jeune fille au visage animé, qui, d'un geste, montre à ses compagnons un coin de la forêt encore inexploré. Elle vient de le visiter et leur rapporte la nouvelle que les champignons y abondent. Pour confirmer ses dires, elle en a rempli son panier et son tablier, et peut à peine marcher sous le poids de sa charge. Le tableau resplendit de clarté et a beaucoup attiré l'attention des connaisseurs, à l'Exposition de Chicago.

Avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



SANS LA PERMISSION DE L'ARTISTE par Benjamin Vautier. — L'auteur de ce tableau [illegible]. Ses premières études furent consacrées aux paysans de la Forêt Noire et des Alpes Bernoises. Le tableau dont nous donnons ici la reproduction représente deux jeunes paysannes occupées à retoucher l'œuvre d'un artiste pendant son absence. L'air plein de malice qu'elles portent sur leur visage montre bien qu'elles se sont glissées dans l'atelier avec l'intention de jouer un bon tour, et elles sont occupées à décorer le tableau inachevé qui repose sur le chevalet. L'une des deux a cru remarquer qu'il manque une moustache à ce portrait. Elle s'est emparée d'un pinceau et s'est mise à l'œuvre, faisant de son mieux pour donner, comme elle l'entend, le fini à ce tableau. L'autre l'aide de ses conseils, et toutes deux sourient au bon tour qu'elles vont jouer à l'artiste. La plus jeune cependant, le doigt posé sur la lèvre, semble se demander avec inquiétude si son amie a raison d'agir ainsi. L'atelier est parfait en son genre et admirablement dépeint. Dans un coin, le pliant que l'artiste emporte pour aller faire ses paysages; à côté, la table où sont posés les bidons et la boîte de couleurs. Les murs sont couverts d'esquisses et de portraits inachevés. La jeune fille est tout entière à sa tâche; elle a résolu d'égayer l'air solennel et l'expression pieuse du moine, en ornant sa lèvre supérieure d'une magnifique moustache noire.



CONCERT DONNÉ PAR RICHELIEU, par J Leisten — [illegible] tous les diplomates etaient d'effrontés menteurs et cherchaient à se duper les urs les autres. On peut dire que Richelieu fit sentir son pouvoir à toute l'Europe. En vieillissant, il sentit le besoin de se distraire. Il eut sa cour où la beauté, l'esprit et le génie brillaient d'un vif éclat à côté de l'élégance et de la richesse. Ceux qui recherchaient la faveur du grand ministre flattaient ses goûts et ses désirs. Rien ne manquait à son bonheur — que le vrai bonheur! — Tous les genres de plaisir, toutes les joies mondaines, il les a.

Leisten nous le montre ici au declin de sa vie, dans tout l'éclat de sa gloire. Le plus grand sujet d'orgueil de cet homme est de voir la beauté lui obéir. Un grand concert se donne dans les appartements privés du cardinal. La cantatrice chante devant le maître de l'Europe, un grand artiste l'accompagne. D'autres acteurs forment les chœurs. A sa gauche, se tiennent des femmes ravissantes, à sa droite des princes de l'Église. Il est assis dans un somptueux fauteuil, un moelleux coussin sous les pieds. C'est le soleil couchant de sa vie; il le sait, mais un sourire de triomphe illumine son visage. Remarquez l'expression de ses yeux et l'attention avec laquelle il écoute ce chant qui semble toucher son âme.

Publie avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co,
14, East Twenty-third Street, New-York.



UN MAUVAIS CLIENT par Ludwig Knaus — [illegible] ont su trouver ce côté des choses et l'ont transporté sur la toile. Ce tableau est d'une gaieté parfaite. [illegible] gigots et les filets bien parés et disposés sur le rebord de la fenêtre, qui sert aussi d'étal. La bouchère est de garde, et son petit garçon, un boucher en herbe, porte déjà tous les insignes [illegible] s'est glissé dans l'établissement et s'est servi une portion qui n'avait certes pas été préparée pour lui. C'est une insigne violation des [illegible] que par la fureur du petit, qui est bientôt sur le pied de guerre. C'est une boucherie qu'il va faire. Pour Finot, possession vaut titre; mais il sent bien que la prudence lui conseille de fuir. S'il peut s'échapper, tant mieux pour lui; mais, s'il est pris, ce sera certainement [illegible] son butin, et le filet volé passera bientôt entre les mains de l'acheteur, qui n'y verra rien. Toute cette scène est magnifiquement traitée, et la gaieté s'y donne un libre cours.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co,
14, East Twenty-third Street, New-York.



LA FOIRE DU COMTE par E. L. Henry. — [illegible] même sujet. Son apparition et sa popularité datent du milieu de ce siècle. A ce moment, ou un peu plus tard, la coutume de faire une fête à l'automne, dans un endroit bien choisi à la campagne, se répandit partout, jusque dans la vallée du Mississipi. Ces assemblées devinrent bientôt le rendez-vous de toutes les classes de la société; tous, jeunes et vieux, étaient également désireux d'y participer. Pour les Romains, cette fête eût été la fête de Cerès, mais depuis longtemps les divinités mythologiques ne sont plus adorées. Malgré certains côtés prosaïques, la foire du Comté n'est cependant pas dépourvue de tout attrait poétique. La prose et la poésie se retrouvent dans le tableau d'Henry. La scène est essentiellement américaine. On remarque au premier coup d'œil l'animation que donne à cette fête la gaieté de cette foule campagnarde. C'est le jour des courses et les chevaux vont lutter de vitesse. Tous suivent avec un intérêt croissant les incidents de la course. Les enfants, les femmes, les vieillards sont émus autant que peuvent l'être ces gens si calmes. Le vieillard assis sur la charrette, la main étendue, prend un air aussi digne que s'il était le douzième président de la République en personne.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



OLIVIER TWIST SE RENDANT A LONDRES, par James Sant R. A. — [illegible] que dans le récit que nous fait Charles Dickens du pauvre Olivier Twist dans son enfance. Né dans un workhouse (sorte de pénitencier), exposé aux sévices et à l'indifference de ceux qui l'entouraient, tous les instincts de bonté et de générosité que peuvent renfermer le cœur d'un enfant auraient dû être étouffés dans son jeune cœur, si la nature ou l'atavisme n'avait mis en lui un esprit plein de droiture et d'énergie. Un jour cependant, poussé à bout par les cruels traitements de son patron et surtout par les railleries de ses camarades d'apprentissage, cet enfant, n'ayant encore que neuf ans, cherche à fuir ses persécuteurs et cherche à se rendre à Londres. La souffrance et les fatigues d'un long voyage, le sentiment de découragement et d'isolement qui s'emparait de lui quand il se reposait le long de la route, derrière une meule de blé ou de foin, ou à l'ombre de quelque haie, avaient presque épuisé toutes les forces de son frêle corps, mais il ne perdit pas courage. Le septième jour de son départ, il arriva dans la banlieue de la petite ville de Barnett. Le peintre a représenté le petit voyageur harassé, les souliers tenant à peine aux pieds, marchant en boitant le long de la route mal pavée. Le temps est gris, l'air est froid et glacial. Le corps du pauvre garçon est décharné et grêle, le visage émacié trahit la faim et la douleur. Mais l'esprit commande au corps affaibli; la tête est droite, le regard ferme, l'espérance, espérance qui se réalisera, est toujours vivante dans ce jeune cœur et le soutient.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.





LE JEUNE CHIRURGIEN et DONNE-MOI DU FEU, par J.-G. Brown. — M. Brown a peuplé ses toiles avec les différents types du gamin de New-York. En bon républicain démocrate, celui-ci ne fait pas de distinction entre les riches et les pauvres, les grands et les petits, les blancs et les noirs; tous ceux qu'il connaît, il les juge d'après leurs mérites. S'il trouve dans un chien un ami fidèle, il le considère et le traite comme un camarade. Le chien, grâce à son instinct naturel, qui surpasse souvent le discernement de l'homme, connaît toujours ses véritables amis. Aussi, s'il a la patte écrasée ou s'il est maltraité par le fouet d'un charretier brutal, pour avoir aboyé joyeusement, il sait où aller chercher les soins et les caresses. Beaucoup de ces gamins rentreraient se coucher (quand toutefois ils ont un domicile) sans manger, plutôt que de laisser jeûner un de ces pauvres chiens. — Dans ses relations sociales, ce petit garçon montre autant d'amabilité pour le négrillon que pour un enfant au visage pâle. On ne peut approuver, assurément, ces petits garçons de fumer déjà des cigarettes: mais ils ne nous demandent pas notre avis. Le petit Africain vend le journal d'Horace Greeley, et cependant il n'a probablement jamais entendu parler de celui qui a contribué à l'émancipation de ses parents, et lui a ainsi permis de gagner honnêtement sa vie, au lieu de grandir dans l'esclavage.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



SUR LES COTES DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE, par F.-M.-H. de Haas. — [illegible] il a conscience de l'infini, de la [illegible] emportés au large, tout nous annonce le commencement d'une tempête. Cette toile est pleine [illegible] forces mystérieuses de la nature. Le rôle de l'homme est, ici, absolument secondaire, car on ne fait qu'apercevoir vaguement quelques silhouettes de pêcheurs dans le lointain.

Publié avec l'autorisation de Braun, Clément et Cie, 18, rue Louis-le-Grand, Paris.



LE DÉSASTRE FINANCIER, par [illegible]. — [illegible] grands marchés financiers de l'Europ[illegible]

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co
14, East Twenty-third Street, New-York



CHASSEUR SONNANT LA RETRAITE DE L'EAU, par Paul Tavernier. — [illegible] toile est un Parisien de naissance, élève de Cabanel et de Guillemet. Dans presque tous ses tableaux, tels que « la Chasse au Cerf », « La Chasse », « le Cerf aux Abois », « Faux Départ », il attire notre attention sur les formes et les actions des animaux. Dans le tableau que nous reproduisons, il a saisi une phase speciale de la chasse au cerf. L'animal, pressé de toutes parts, s'est jeté à l'eau pour échapper à la poursuite de ses ennemis. La meute et les chasseurs, qui le suivent de près, arrivent aussi au bord de ce lac ordinairement si tranquille, et les chiens se jettent après lui. La surface limpide du lac bouillonne sous leur pataugement. La principale figure est celle d'un chasseur en grand uniforme, monté sur un magnifique cheval gris pommelé. D'un coup d'œil il se rend compte de la situation et sonne la retraite de l'eau. C'est le moment où l'instinct du chien de chasse est calme par l'appel de son maître. Le paysage a probablement été esquissé dans les bois de la Normandie. Cette scène nous montre d'une manière frappante comment les hommes, surmenés par l'excès de la civilisation, en reviennent, pour se distraire, à des sports presque barbares.

Avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



UN TRAIT DE COURAGE, par A. Weisz. — C'est en plein été. Fuyant les chaleurs de la ville, une [illegible] fillette s'est retirée au bord de la mer avec sa maman. Déjà elles ont admiré les bateaux qui glissent nonchalamment sur l'onde tranquille, et elles ont écouté le doux murmure des flots. Mais un spectacle bien plus intéressant s'offre à leurs yeux. Elles voient venir une jolie petite paysanne, et le cœur de l'enfant pousse un soupir d'envie. Pieds nus, sans manches à sa robe, les cheveux relevés en un frais petit chignon, la fille des champs semble respirer le bonheur. Elle conduit une jolie petite génisse aux yeux vifs et au coquet sabot, une véritable génisse bien vivante. Cela ne vaut-il pas mille fois le plus beau jouet? Curieuse, elle quitte son pliant et s'approche; et, grâce au lien mystérieux qui unit tous les enfants, les voilà une paire d'amies. Elle voudrait bien caresser la jolie bête, mais elle en a peur. « Attends un peu que je pose mon panier, et je vais te la tenir », dit fièrement la petite paysanne. Rassemblant alors tout son courage, d'une main la fillette se tient aux jupes de sa mère, et, de l'autre, encore un peu tremblante, elle caresse le poil soyeux de la bête. Véritable « Trait de courage », que le peintre, surmontant les difficultés du langage, nous présente en une langue comprise de tous — un livre entier en une page.



L'AVERSE, par J. Scalbert. — Faut-il beaucoup s'apitoyer sur ce jeune couple dont la pluie vient arrêter le plaisir qu'ils s'étaient promis sur la rivière? En examinant attentivement l'horizon et la lumière du soleil qui commence à se faire jour à travers les nuages, on peut prévoir que la pluie ne durera pas. Aussi, comme tous deux regardent du côté du soleil et comme ils épient ses rayons! Cette rivière qui coule sous bois et dont les flots reflètent les arbres qui semblent se pencher pour écouter son vague murmure, nous paraît d'une rare beauté et extraordinairement attrayante. La jeune femme, sans souci de l'eau qui la trempe, est jolie à croquer et possède un charmant visage, doux et irrésistible. Le canotier, lui, est de haute taille, ses mouvements sont souples et aisés, ses membres bien pris dénotent la force. Si beauté et force se sont unies, l'on ne peut s'en étonner, on ne peut que leur porter envie. L'esquif est le bateau en usage parmi les canotiers de la Marne et de la Seine pour les courses à l'aviron. En attendant que l'orage soit dissipé, il est garé le long des herbes de la berge que dominent des promontoires pittoresques sur lesquels s'élèvent de nombreux restaurants où l'on pourra, si la pluie continue, se mettre à l'abri, en attendant qu'un dîner réconfortant vienne ramener la gaieté du tête-à-tête que l'averse a interrompu.

Publié avec l'autorisation de Braun, Clement and Co.
257, Fifth Ave., New-York.



UN PONT AU COUCHER DU SOLEIL, par **Henry R. Poore** [illegible] beaucoup lui ont été fournis par la richesse de la nature de son pays. La scène reproduite ici représente un pont jeté sur une rivière dans une ville populeuse. Des flots de monde passent et repassent à la chute du jour. De lourdes charrettes, des fiacres fermés, de brillants équipages, de hardis cavaliers, des groupes d'ouvriers et d'artisans, des spectateurs oisifs forment une cohue où tout se confond et se mêle en un fouillis inextricable de voitures et de piétons. Le pont se trouve près d'un wharf ou quai, et on peut distinguer sur la gauche les vergues et les mâts des navires étrangers. On aperçoit [illegible] et leurs longs fils de fer, que secouent en passant, comme d'un frisson nerveux, les nombreuses dépêches du commerce et les courts messages qu'entraîne l'échange de la politesse sociale. Plus loin, tout au fond, vers le couchant, on distingue [illegible] un chien errant, un long réverbère à gaz, et, au-dessus de tout, un soleil d'été dardant ses derniers rayons sur les atomes de poussière qui dansent dans l'air et les transforment pour ainsi dire en une poudre d'or et de feu.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



L'APOLLON DU BELVÉDÈRE, par Carl Becker. — Ce tableau représente le pape Jules II, [illegible] Michel-Ange, [illegible] et [illegible] contemplant la statue qui vient d'être exhumée, de l'Apollon du Belvédère. La scène mémorable que retrace l'artiste a dû être un des moments les plus heureux de la vie de Jules II qui se montra toujours un généreux protecteur de l'art. En dehors du portique, les gardes maintiennent à distance la foule des curieux qui n'ont pas eu le bonheur d'être au nombre des invités. A l'intérieur, entourant le Pape, se trouvent réunis les sommités de l'art, les plus grands peintres, les plus grands sculpteurs, les plus grands architectes, si grands que tant que l'humanité durera, leur nom flamboiera illustre et vénéré à travers les siècles. Ce n'est pas cependant le célèbre Pontife qui attire les regards. Tous les yeux sont tournés vers la merveilleuse statue. Longtemps enfouie sous terre aux environs d'Antium, elle a enfin revu la lumière du jour et hardiment apparaît comme le messager d'un autre âge et d'une autre civilisation. Que par toi ô Vénus, déesse de la beauté ! ce marbre soit vivant, avait dit l'artiste, et un souffle de vie avait animé la merveilleuse statue. La main qui l'a sculptée est aujourd'hui poussière, le nom même du statuaire a sombré dans le flot des révolutions humaines ; son œuvre seule lui a survécu, mais elle proclame bien haut son génie. Oh ! avec quelle joie les artistes convoqués par le Pape eussent écouté le récit du passé, mais les lèvres de marbre sont restées et resteront muettes.



CHANT DE PRINTEMPS, par A. Deyrolle. [illegible] trop grands pour ses petits pieds. Les deux autres sœurs obéissent à l'exubérante gaieté de leurs jeunes années. On dit que la vieillesse est une seconde jeunesse; mais hélas, la jeunesse ne refleurit pas!



LA HALTE DANS LA FORÊT, par Robert Assmus. — [illegible]

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



GIL BLAS, par José Moreno Carbonero — [illegible] romanesque. Il emprunte son intérêt à cette chevalerie trop vantée qui, en Europe, franchissant d'un bond l'état de barbarie, apparut tout à coup dans l'histoire du moyen âge, vêtue des costumes les plus pittoresques et [illegible] voiture et de rançonner les voyageurs.

[illegible]



LA PREMIÈRE PRIÈRE, par Silvio Rotta — C'est aux tendres mères qu'incombe le devoir sacré de tourner la pensée de l'enfant vers le ciel et aucune prière au monde ne va plus au cœur et n'est plus puissante dans le ciel que celle que balbutient les lèvres des petits enfants. L'artiste a superbement retracé cette vérité dans la scène qui s'offre à nos yeux. Le logis est délabré et nu; seul un bouquet de marguerites révèle le goût pour ce qui est beau. L'enfant, fatigué de jouer, a laissé tomber sa balle sur le plancher disjoint; on vient de le déshabiller. Le pauvre petit être, agenouillé, lève ses menottes potelées qu'il a peine à croiser. Sur son visage grave et dans son œil tourné vers le ciel, on lit le respect et la vénération, et bien que le mobilier qui l'entoure soit pauvre et le sanctuaire domestique plus que modeste, sa requête n'en est pas moins fervente et agréable au ciel. Les annees en venant pourront apporter bien des changements dans cette scène; la maison paternelle sera peut-être bien loin, la mère pourra être couchée dans la froide tombe et bien des souvenirs de l'enfance se seront évanouis dans la nuit du passé; mais parmi les premières impressions, une des plus vivaces et des plus distinctes, des plus persistantes et des plus durables, sera sans contredit la vision d'une mère dévouée et le souvenir de la prière du soir. L'éducation des premières années ne conduit pas toujours à une noble vie, car souvent l'entêtement étouffe la voix de la conscience, trop timide conseillère. Mais, quelque endurci que l'on puisse être, quelque réfractaire que l'on se montre à l'influence du bien, la mémoire ne déserte pas son poste.



UNE QUESTION, par **Czachowski**. — Ce tableau est un excellent spécimen des peintures polonaises de haut style. On reconnaît dans les moindres lignes la nationalité de l'artiste. La richesse des draperies et de l'ornementation est un trait caractéristique de cette école. La scène reproduite est une scène de chiromancie pour rire. La jeune fille qui se tient à l'autre bout de la table trace des lignes dans la main de son fiancé et paraît profondément absorbée à trouver pour lui une réponse à ce qu'il désire savoir. Une amie regarde par-dessus l'épaule de la jeune fille, suit les progrès que fait la question vers une solution, et quand surgit quelque point embarrassant suggère une idée. Quant au bel amoureux, ce n'est pas sa main qu'il regarde et si nous ne nous trompons pas, il écoute d'une oreille plus que distraite les mille riens, plus ou moins ambigus, avec lesquels la jeune fille se plaît à le taquiner. Il a les yeux rivés sur elle. N'est-elle pas son questionnaire vivant qui l'intéresse bien autrement que toutes les études de la main, même de la sienne à lui. La différence d'habileté diplomatique entre l'homme et la femme, — celui-là prêt à laisser échapper sa pensée celle-ci cherchant à cacher les sentiments qui l'agitent, — ne saurait être mieux commentée et illustrée que dans le tableau dont nous parlons ici. Le prétendu se livre entièrement, comme cela est visible pour tout le monde, tandis que sa douce maîtresse feint d'être complètement absorbée par les arcanes de l'art qu'elle pratique sur la main largement ouverte du jeune homme [illegible], avant de lui laisser comprendre que c'est bien lui qu'elle a choisi.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



LE VIRTUOSE DU COUVENT, par [illegible] — [illegible]

qu'à l'époque du moyen âge on [illegible]
la nouvelle science sociale dont le souffle pur et vivifiant fit germer parmi les nations la fleur de la vérité et de l'espérance.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



LE VOYAGE DE NOCES, par **Outin** [illegible] trop inexpérimentés pour soupçonner que l'amour n'est qu'un rêve qu'emporte le temps, et cet amour se rit, en attendant, des gardes, des verrous et de ce sombre et cruel attirail de la guerre farouche.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



LA CHARGE DE CAVALERIE, par William Trego. — Seuls, ceux qui ont éprouvé la sensation d'âpre jouissance que cause le galop enragé du vainqueur à la poursuite de l'ennemi en fuite, pourront s'identifier pleinement avec l'esprit qui a inspiré ce tableau. Mais, néanmoins, tous ceux qui ont vu manœuvrer des régiments de cavalerie reconnaîtront qu'il y a dans cette œuvre un véritable tour de force, au point de vue de l'art, et ne manqueront pas d'en apprécier le grand mérite. On entend, pour ainsi dire, le choc retentissant du sabot des chevaux sur la chaussée poudreuse, les cris d'excitation et d'encouragement, la voix des officiers donnant des ordres; on devine l'ennemi en pleine retraite, et on distingue ses clameurs. Ils sont tout à leur affaire ces cavaliers de l'Union Américaine, et si les chevaux de leurs adversaires n'ont pas des ailes, ils ne tarderont pas à être atteints et sabrés. La poursuite d'une armée battue, pour qui la retraite se change en déroute et la défaite en désastre, est une des circonstances où l'emploi de la cavalerie est des plus utiles, et la réorganisation d'une armée, après un pareil désastre, est chose des plus difficiles. Le chef de ces escadrons a l'œil fixé sur l'ennemi, son trompette le suit de près et sonne ses ordres, les hommes galopent derrière leur chef dans le meilleur ordre possible, malgré leur course vertigineuse, et l'un des officiers, de son sabre, indique la route et l'ennemi.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



EN GRANDE DÉTRESSE, par Knaus — [illegible] feuillage nous parlent de l'été. Au premier plan on aperçoit un petit marmot joufflu dont le visage et l'attitude révèlent un cruel embarras. Ses projets sont bouleversés, sa joie s'est evanouie. Son goûter à la main il s'est glissé à travers la grille et s'est bravement engagé dans le sentier. Mais son droit de passage lui est bientôt contesté par une bande hostile. Voici les oies, graves et dignes, marchant à la file, comme en une procession, qui se rapprochent de l'enfant, et l'avant-garde, avec un sifflement menaçant, se dispose à l'attaque. Éperdu et sans espoir, le marmot reste cloué au sol. Il n'ose pas avancer et la pensée de battre en retraite ne lui vient pas même à l'esprit; heureusement que sa mère n'est pas loin et va venir à son secours. Les peines de la vie ont déjà commencé pour lui, il ne sait de quel côté fuir. Les poètes et les philosophes sont d'accord pour déclarer que l'enfance est exempte de soucis, mais rires et pleurs se mêlent dès l'âge le plus tendre. De petits nuages pas plus gros que la main voilent le soleil de l'enfance, aussi complètement que la tempête obscurcit plus tard l'horizon de la vie. A la vérité, l'épreuve n'est que passagère et bientôt oubliée. Knaus, au pinceau duquel nous devons ce naïf tableau, nous prouve par cette œuvre même que sa réputation, en tant que principal peintre de genre en Allemagne, est bien méritée.



A L'AUBE, par Ch. Kröner. — Dans les régions où l'on chasse fréquemment le chevreuil, ce gracieux animal se risque rarement pendant le jour hors de sa retraite, et ne vient paître dans les endroits découverts qu'à la nuit tombée. Quand l'éclat pâlissant du ver luisant annonce l'arrivée du matin, on les voit regagner leur secret réduit et ils se trouvent déjà tapis au sein des hallier feuillus, avant que l'aurore ait rayé de ses premières zébrures rosées la gaze bleue de l'horizon. Nous pouvons donc conclure de ce fait que les chevreuils qui figurent dans ce tableau, ignoren encore le bruit du fusil ou l'aboiement des chiens, et que l'attention avec laquelle ils regardent çà et là, tandis que la chevrette folâtre le long du fourré, ne doit être attribuée qu'à la méfiance innée de leur race. Les sangliers, bien que d'un naturel autrement farouche, ne manifestent aucune crainte. On devine qu'ils étaient là fouillant de leur groin la terre couverte de neige, longtemps avant que le ciel eût pris la teinte grise du soir et que les étoiles eussent semé la voûte du firmament de millions de points d'or. Ce serait une fête pour nous s'il nous était donné de voir ces chevreuils aux mouvements si gracieux, aux yeux si doux, bondir et folâtrer sur le gazon. Mais c'est au plus profond de ces forêts, où ils sont à l'abri des recherches du chasseur et de ses chiens, qu'ils se tiennent et l'heure matinale est le temps où ils paissent l'herbe fleurie et où joyeux ils se livrent à leurs ébats amoureux.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



M'AIME T IL? NE M'AIME-T-IL PAS? par J. Scalbert. — C'est une scène champêtre où joue un rôle important la modeste marguerite des prairies. Un jeune et vigoureux canotier est couché sur le gazon, la tête appuyée sur le bras. Ses beaux yeux noirs pleins d'admiration et de tendresse sont fixés sur sa compagne, tandis que celle-ci cherche dans les pétales d'une humble marguerite à connaître le sort que lui réserve l'avenir, suivant une coutume datant de temps immémorial. M'aime-t-il ? ne m'aime-t-il pas ? Les yeux baissés et à demi voilés par ses larges paupières et ses longs cils, elle semble prendre un vif intérêt à la tâche troublante d'arracher un à un les pétales de la marguerite. Chapeau et parasol jonchent le sol et l'heureux couple s'abandonne à l'indolent repos. C'est dans la vaste campagne un endroit écarté qu'ils ont choisi, et derrière eux se dresse le mur de pierre du vieil enclos que recouvrent la mousse, le liseron et les parietaires. Tout autour d'eux croissent à profusion de blanches fleurs aux grands cœurs d'or et aux tiges grêles. Près de la jeune femme, une plante audacieuse balance sa corolle et semble avide de connaître le résultat du monologue. M'aime-t-il? Ne m'aime-t-il pas? Le corps souple du jeune homme etendu nonchalamment sur l'herbe est un chef-d'œuvre. Le tableau représente une scène d'été et les deux personnages portent des vêtements légers ; la jeune femme a ses pieds mignons chausses de mules enrubannées. Rien n'égale son charmant profil, et leur pose, à tous les deux, est la personnification de la grâce et du bonheur. Heureux jours aussi blancs que l'alcyon et qui s'envolent aussi rapidement que lui vers les tempêtes. Ah ! que la vie n'est-elle toujours aussi insouciante et aussi souriante !...



BOHEMIENS A CHEVAL par Karl Steffeck. — [illegible] Gitanos en Espagne, Zingari en Italie, Bohémiens en Allemagne, sont les Israëlites de l'univers entier. Race plus étrange encore que la race juive, ils s'adonnent aux métiers les plus bizarres et les plus disparates, maquignons, rétameurs, forgerons, diseurs de bonne aventure, toujours nomades. Nul ne sait comment ils vivent ni comment leur race s'est conservée à travers les âges. Qu'ils puissent exister encore de nos jours, c'est là un des étonnements de la civilisation, une des énigmes de l'histoire. Ce sont les vagabonds des temps modernes. De même que les comètes ont une orbite excentrique au mouvement des autres astres, on dirait qu'il en est ainsi des Bohémiens, des Juifs et des Parias. De tout temps les chevaux ont formé un des traits caractéristiques d'un campement de Bohémiens. De quelle façon se les procurent-ils, c'est une question qu'il ne faut pas trop approfondir; il est bien probable qu'ils se sont procuré les quatre magnifiques chevaux que nous avons sous les yeux sans bourse délier. L'aspect des bêtes, les regards de ceux qui les montent en disent long à ce sujet. Les trois Bohémiens sont indéfinissables. Le premier est un brigand par excellence mais il a une qualité : le courage; quant au second il est assez difficile de le juger, le front caché sous sa coiffure et se dissimulant à l'ombre d'un arbre; le troisième, comme audace, ne le cède en rien au premier. Mais quelle course effrénée! N'auraient-ils pas derrière eux les vrais propriétaires de ces chevaux accompagnés de quelques braves gendarmes.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York



RAMANT VERS LA PLAGE, par J. G. Brown. — [illegible] Ils ont été au large, à une distance considerable des côtes, et maintenant ils s'en retournent vers le rivage où ils ne tarderont pas à atterrir. L'artiste s'est proposé de représenter ces hommes vigoureux au moment même où, à demi couchés sur leurs rames, ils poussent leur bateau vers la terre. Ils ont le type de véritables bateliers américains. La saison d'été est à son déclin et déjà l'on sent passer dans l'air un souffle d'automne, mais les rameurs sont en manches de chemise et semblent se rire à l'avance des morsures prochaines de la bise. N'ont-ils pas en eux-mêmes un foyer de vie que la nourriture et l'exercice entretiennent constamment! L'âge, l'expression, l'attitude diffèrent avec chacun des personnages de ce groupe, mais tous appartiennent à une même classe, tous sont enfants de la côte et de la plage. L'artiste a merveilleusement reproduit dans son dessin le bateau léger, mais solide, manœuvrant admirablement, poussé par l'aviron et par le flot. Il a aussi réussi à rendre ce mélange de ciel et de mer, se fondant ensemble et se perdant l'un dans l'autre. L'horizon, au point où l'un finit et l'autre commence, est à peine perceptible, et cependant reconnaissable; le peintre a su donner à l'œil la sensation de la distance. Chacun de ses hommes a son toit où le souper attend le retour du père et où il trouvera les distractions du soir qui le reposeront des dangers et des fatigues de la journée.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



L'ARTISTE AMATEUR, par Jules Frederic Ballavoine



LE BOHÈME, par S. [illegible] [illegible]

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



LA PARTIE DE CARTES, par Eduard Grützner. — [illegible]



ADIEU, par C. Grosch. — L'a heure [illegible] tableaux par nombre [illegible]. Une belle jeune [illegible] est [illegible] de la terrasse [illegible] de fleurs, mais au regard qu'elle jette [illegible] que [illegible] pour [illegible] qu'elle est venue [illegible] les fleurs ne sont qu'un prétexte. Celui qu'elle aime [illegible] pour les pays lointains. [illegible] le monde [illegible] habituée à se donner [illegible] elle rentre dans [illegible] sans laisser rien paraître [illegible] Un bruit insolite la frappe. Elle tourne [illegible] tête, le regard un peu inquiet et cependant la physionomie tranquille. [illegible] les regrets de celui qui est parti, abandonnant celle qu'il [illegible] et dont la [illegible] tant de travaux et de périls.

[illegible]



SANGLIERS AU LANCÉ DANS UN PAYSAGE D'HIVER, par Christian Kröner.



LA SORTIE DE L'ÉTABLE, par André Plumot.



DANS LE PARC, par [illegible]. — [illegible]



EN VACANCES, par A. Weiss. — Cette jolie peinture représente deux jeunes écoliers des deux sexes. Les vacances de Pâques, de ce Pâques si attendu, sont enfin arrivées et ont ramené le printemps avec elles. Quel plaisir de pouvoir se promener au milieu de la verdure, d'entendre le chant des oiseaux, de respirer le parfum des fleurs, de ces fleurs qui sentent si bon car ce sont les premières de l'année. Le jeune garçon, heureux de ne plus être soumis à la férule du maître, oublie les ennuis du lycée pour ne se souvenir que des bons tours et des espiègleries qu'il a joués à ses professeurs, et les raconte comme de hauts faits à sa cousine avec qui il se promène. Nous le soupçonnons même d'amplifier quelque peu, pour mieux se faire valoir auprès de sa jeune compagne. Celle-ci, qui veut déjà poser pour la grande demoiselle, l'écoute avec plaisir, tout en affectant de ne prendre que peu d'intérêt à des récits qui l'intéressent vivement. Quel heureux temps que celui où l'on commence à jouir de la vie, où de jeunes cœurs commencent sans y penser à s'éveiller au doux souffle du printemps, créant un sentiment qui dans quelques années deviendra de l'amour.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty third Street, New-York



LE BON FRÈRE par Eugène von Blaas



VANITÉ, par J.-G. Brown. — Est-ce bien « Vanité » qu'il faudrait appeler ce tableau, et le sérieux avec lequel ce pauvre petit décrotteur passe à sa boutonnière cette fleur un peu fanée que vient de lui donner cette petite bouquetière, indique-t-il un gros mouvement de vanité? N'y a-t-il pas plutôt, en examinant attentivement les figures de ces trois orphelins obligés de gagner au jour le jour de quoi manger, à voir là plutôt un sentiment d'amitié et de plaisir réciproques? La petite bouquetière et sa compagne sont toutes joyeuses d'avoir fait plaisir à leur compagnon, qui souvent les a protégées dans le jour, ou leur a procuré un gîte pour y passer la nuit; jamais elles n'avaient pu lui témoigner leur reconnaissance, parce qu'elles étaient trop pauvres. Et cette fleur avec laquelle il va se promener, heureux et fier d'avoir lui aussi sa boutonnière ornée, leur fera peut-être encore plus plaisir qu'à lui, lorsqu'elles entendront les remarques des passants ou les cris de jalousie des gamins du voisinage.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



LE PETIT CHAPERON ROUGE, par F. Hiddemann —



CAMPEMENT SIOUX. — TOUCHÉ, par Henry F. Farny. — Ces deux tableaux sont de vraies peintures américaines. Les Indiens sont connus en Europe par bien peu de gens, tandis qu'en Amérique tout le monde s'intéresse aux choses indiennes. La peinture du haut nous représente un campement indien : les tentes, les chevaux, les costumes, le paysage, les habitants sont ceux que l'on voit dans le Far-West. Le peintre a su rendre admirablement les sauvages habitants des prairies et leurs habitudes ; on voit qu'il les a étudiés d'après nature.

Quand au second tableau, il nous représente les cavaliers des frontières à la poursuite d'un voleur indien. Celui-ci essaye de se sauver, mais les carabines de ces soldats sont maniées par des mains habiles et une balle a bientôt atteint l'homme rouge ; son fusil échappe à sa main défaillante, lui-même est près de tomber et, s'il tombe, la mort n'est pas loin, car le cavalier des frontières n'a pas l'âme tendre pour le Peau-Rouge.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



SOUVENIRS ET REGRETS, par Manuel Villegas Briera — Nous sommes dans un couvent en Espagne. [illegible] s'asseoir sur un banc du jardin. Tout est en fleurs [illegible] les plantes grimpantes [illegible] tout à coup [illegible] fleurs [illegible] devant [illegible] que la cloche seule du couvent [illegible] de sa torpeur et tenter [illegible]

[illegible]



LES CLOCHES DE NOËL, par Ed. M. Blackstadt [illegible]



FLEURS DE PRINTEMPS, par M. Nomenbruch — [illegible]



LA PARTIE DE VOLANT, par Alma Tadema. — Peu de femmes artistes se sont adonnées à rendre des scènes d'intérieur. Mme Alma Tadema pousse le talent de reproduction aussi loin que possible, et la peinture que nous reproduisons nous donne une haute idée de ce qu'elle sait faire. Nous sommes ici dans un « home » anglais, dans cette partie que nos voisins appellent la « nursery ». La bonne qui tient l'enfant sur ses genoux, les deux jeunes filles qui jouent au volant, les meubles, tout est bien anglais. Mais ce qu'il faut admirer c'est l'expression de physionomie de chacune. Chacune a son rôle bien marqué dans cette scène et s'y tient sans s'occuper des autres ; la bonne surveille le volant pour qu'il ne tombe pas sur son bébé, celle qui lance le volant s'absorbe entièrement dans son jeu, quant à l'autre qui attend son tour, sa figure exprime bien avec quelle anxiété elle guette le volant, espérant que sa sœur va bientôt manquer son coup et qu'alors ce sera son tour de jouer.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.,
14, East Twenty Third Street, New York.



LA QUÊTE A L'ÉGLISE par [illegible] [illegible] d'arriver devant le banc où trois vieux compagnons, dans leurs habits du dimanche, chantent l'antienne à pleins poumons. Depuis l'époque, où jeunes gars, ils allaient nu-pieds, les trois vieux compères se sont toujours chaque dimanche assis au même banc, dans la vieille église. C'est là qu'ils se faisaient souvent reprendre par M. le curé, à propos de leur trop grande et trop bruyante gaieté, alors que jeunes et sans rhumatismes, ils étaient dans toute l'exubérance de la vie. A présent on n'a plus besoin de les rappeler au silence : ils sommeillent bien souvent au sermon, maintenant que leurs yeux sont alourdis par le poids des années et que leurs mouvements sont à demi paralysés par des douleurs aiguës. Le vieux bonhomme, tout au bout du banc, feint d'être complètement absorbé par la lecture de son livre de prières, et s'obstine à ne pas voir le quêteur; son autre compagnon, l'aumônière sous le nez, beugle l'hymne que l'on chante, avec un tel entrain qu'il semble ignorer jusqu'à l'existence de cette misérable chose : l'argent. Le troisième paraît plus consciencieux. Il cherche dans ses poches de quoi donner au quêteur, et à la vérité, quelque peu à contre-cœur; mais hélas, le hasard, si c'est un hasard, veut qu'il soit venu à l'église les poches vides, et c'est en vain qu'il les retourne consciencieusement. L'intention était bonne, aussi ce contretemps ne le désole-t-il pas outre mesure. Cela lui est déjà arrivé bien souvent, il ne s'en émeut donc pas. Le quêteur y est également habitué et ne s'en émeut pas davantage.



UNE MATINÉE D'HIVER A LA CAMPAGNE, par Charles C. Curran. — La neige couvre le sol : depuis trois jours elle est tombée presque sans interruption et les oiseaux des bois comme les animaux de basse cour ne trouvent rien à manger. Ils ont beau suivre les traces que peuvent faire les troupeaux, la neige est trop épaisse, ils ne trouvent rien. Aussi la bonne ménagère, pour ne pas perdre son grain, l'a mis dans un plat et l'offre elle-même à ses poules. Celles-ci, bien qu'enfonçant dans la neige, se hâtent d'arriver et, à les voir, on peut être assuré que la place sera vide avant que leur faim soit apaisée. On se plaindrait de la neige, si l'on ne savait pas combien elle est utile à la terre, combien elle fait mourir d'insectes ou d'animaux nuisibles qui feraient du tort à la récolte. A la campagne, quand la neige couvre entièrement le sol et interrompt les travaux des champs, on se couche un peu plus tôt, on se lève un peu plus tard, afin de rendre la journée moins longue.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



LA PÊCHE AUX CREVETTES A SCHEVENINGEN, par B.-J. Blommers. L'artiste nous montre une scène amusante. Sous un ciel gris, le matin, et en face de la mer, dont le sein endormi soulève à peine le voile de gaze argenté qu'a tissé le brouillard, le hardi rejeton d'un pêcheur hollandais rôde sur le rivage, cherchant à capturer avec son lourd panier quelque crustacé qui s'est laissé surprendre par la marée descendante. C'est un grand amusement pour le jeune pêcheur, amusement auquel prennent gaîment part sa sœur, grosse et grasse fille, à l'air bon enfant, et son plus jeune frère, qui, juché sur les épaules de ladite sœur, suit avec intérêt, du haut de son perchoir, la capture de ce bizarre crustacé, riche butin pour eux. C'est une scène à laquelle on assiste fréquemment sur les côtes de Hollande. L'Océan est pour ces jeunes enfants un bon camarade de jeu avec lequel ils aiment à faire plus d'une partie, et puis n'est-il pas leur bienfaiteur et leur ami; il les invite à sa table; il leur procure toutes sortes de plaisirs. Cependant, ils n'ignorent nullement qu'il ne faudrait pas se permettre trop de familiarités avec ce colossal protecteur. Ils savent qu'il est imprudent de s'abandonner avec insouciance dans les bras toujours agités de ce géant, qui a plus d'une fois, dans ses fureurs, rejeté sur la plage les cadavres de leurs parents et de leurs voisins, apportant la ruine, la misère et le chagrin dans les familles des malheureux pêcheurs.



LES BORDS DE LA MARNE, par J. S[illegible] — [illegible] de la Marne où chaque [illegible] canotières. Tous sont à la joie et pleins d'entrain; les uns s'attardent autour des tables où ils viennent de déjeuner à [illegible] des musiciens i[illegible] de salle de bal e[illegible] eux-mêmes ont l[illegible] cachées comme [illegible], qu'à rire et s'amuser,

257, *Fifth Ave.*, *New-York.*



LA NOUVELLE MAMAN, par J. Weiser. — Les sceptiques et les railleurs ont fait de telles gorges chaudes des belles mères, qu'il est bon que de temps à autre quelqu'un prenne leur defense et rompe une lance en leur faveur; c'est precisément ce qu'a fait le peintre de ce tableau. Le dejeuner de noces touche à sa fin. Autour de la table sont assis les nouveaux mariés, un homme d'un certain âge, le garçon d'honneur du marié, quelques amies de la mariée et le vieux prêtre qui a célébré le mariage. La porte s'ouvre pour donner passage à l'orpheline dont le père vient de se remarier. Elle doit connaître déjà sa nouvelle maman, car elle ne montre ni crainte ni chagrin. C'est pour la première fois que la place jadis occupée par sa mère est prise par cette étrangère. Il faut que la petite fille soit séduite et captivée par celle qui doit lui en tenir lieu. Les convives paraissent vivement s'intéresser à cette scène. Le père surveille avec anxiété cette entrevue d'où depend le bonheur de sa fille et la tranquillité de sa maison. Le garçon d'honneur s'arrête au milieu du toast qu'il portait au bonheur du nouveau couple, se demandant si la nouvelle venue ne va pas compromettre ce bonheur. Les amies de la mariée remarquent avec satisfaction la gracieuse petite créature qui va appeler celle-ci du doux nom de mère; le vieux prêtre, tout ému, est prêt à bénir. La fillette voit, dans la belle et gracieuse dame en toilette de mariée, quelqu'un qu'elle pourra aimer et à qui elle obéira de bonne grâce, et la nouvelle mère s'intéresse déjà à la douce et intéressante enfant.



ENDYMION, par S[t] John Harper. — Il fallait un poète d'une sensibilité aussi exquise que l'avait Keats pour pouvoir s'identifier avec la légende si pathétiquement décevante du jeune homme chéri de Séléné sur qui Zeus, le tout-puissant, jeta le charme du sommeil, et à qui il accorda le mystérieux privilège d'une jeunesse éternelle. La scène choisie par l'artiste est celle de l'entrée d'un chœur de nymphes dans la « redoutable forêt qui s'étend sur les flancs du Latmos ». Précédées par des jeunes enfants et suivies des bergers compagnons d'Endymion, les nymphes arrivent dans l'endroit charmant où se dresse un autel de marbre enguirlandé de fleurs fraîchement écloses. A mesure qu'elles se rapprochent de ce site délicieux, une musique légère comme un souffle de printemps, murmure doucement à leurs oreilles; puis de brillantes lumières apparaissent, de ravissants visages se montrent, le corps enveloppé de longs vêtements blancs. Enfin la troupe entière arrive devant l'autel de la forêt. De jeunes vierges ouvrent la marche, se livrant à des danses sacrées, répétant en chœur le refrain d'une chanson champêtre et portant chacune une blanche guirlande. Endymion leur adresse la parole, mais il se sent accablé par le lourd sommeil que lui impose la divinité, sommeil qu'en vain il s'efforce de secouer. Avoir su faire une réalité de cette idéale conception, d'une délicatesse diaphane et pleine de grâce et de mouvement, c'est là un des plus difficiles et des plus grands triomphes dont puisse s'enorgueillir une imagination d'artiste.



UN PIQUE-NIQUE, par L. Knaus. — [illegible] laisse pas percer les rayons du soleil. Les convives sont nombreux, les tables ont été dressées sur la pelouse. Une douce et jolie fillette vient de quitter ses parents, emportant un panier de friandises pour les pauvres malheureux que le bruit de l'arrivée de cette bande joyeuse a attirés de ce côté. Ils sont restés à la lisière de la pelouse, de crainte d'être chassés. Encouragés par l'air de bonté de l'enfant qui leur apporte les restes du festin, les uns mangent deja avec un air de satisfaction qui fait plaisir à voir ; une petite fille, le doigt dans sa bouche, n'ose tendre la main, elle compte sur sa sœur plus grande et plus hardie qui lui donnera une partie de ce qu'elle aura obtenu. Le garçon est plus grand, il se tient à l'écart, pieds nus, coudes troués, les mains dans les poches, désirant bien avoir, lui aussi, sa part, mais n'osant la demander. Il jette un regard furtif sur le panier de la fillette. Un bébé vient de faire une culbute involontaire et est en train de geindre et de pleurer, suivant la louable coutume de tous les enfants. La scène se dédouble pour ainsi dire. L'idylle de charité sur le devant du tableau détourne presque entièrement l'attention du spectateur de la scène principale, c'est-à-dire du pique-nique sous les arbres. A droite, à l'arrière-plan, quelques fillettes, sans souci de la chaleur, se balancent sur une escarpolette.



LE MENUISIER DU VILLAGE par Wilhelm Amberg — [illegible] tableau américain. La scène qu'il représente est connue de tous [illegible]

[illegible] East Twenty-third Street, New-York



LA CONVALESCENCE, par E. Carpentier — [illegible] découvre d'un fil, en mai, fais-le s'il te plaît ; s'il fait beau, prends ton manteau, s'il pleut, prends-le si tu veux, etc. ». Mais celui qui est plein de vie et de vigueur, souvent est trop peu attentif aux prescriptions qu'il faut observer pour conserver sa santé et ce n'est que lorsque la maladie l'abat, alors souvent qu'il est trop tard, qu'il se décide à prendre des précautions. Ceux qui n'ont jamais rien eu, souvent ne se rendent pas compte de ce que souffrent les autres. Mais celui qui a été éprouvé lui-même se laisse bien plus facilement émouvoir par la vue de ceux qui souffrent et il a pour le convalescent des trésors de bonté, se réjouissant avec lui, relevant son courage et son espoir. Les membres affaiblis et tremblotants refusent d'obéir à l'esprit que l'inquietude tourmente, et malgré soi il faut se résigner et attendre patiemment que la nature ait repris ses droits et rendu les forces disparues. Dans le tableau qui est devant nous, la convalescente est installée dans son fauteuil, encore bien pâle et bien faible, mais déjà plus gaie et plus en train. Elle sourit et pour le moment oublie son long ennui. Longtemps séparée par la maladie de ses compagnes, elle peut enfin les revoir et c'est avec un sourire de joie qu'elle les voit s'avancer, heureuses de la revoir, venant lui apporter des fleurs et lui dire ce qu'elles comptent faire dès qu'elle sera rétablie. La mère dont les soins incessants ont plus que tout contribué à la guérison, regarde le groupe avec une profonde joie.

Publié avec l'autorisation speciale de l'artiste.



LE JARDIN DES PALMIERS A SPA, par Nicolet. — [illegible] réputation est internationale. On y voit accourir l'élite des hautes classes de toutes les nations. Les riches étrangers venus de l'Orient y coudoient l'aristocratie des royaumes et des républiques d'Occident. La présence d'un aussi grand nombre d'étrangers, les agréments de toutes sortes qu'on y rencontre ont fait à Spa une réputation, non seulement européenne, mais universelle. Ce qui lui donne peut-être son cachet original, c'est qu'elle est surtout le rendez-vous de la fashion. Nicolet nous introduit dans le fameux jardin des palmiers où se trouve réuni un groupe de visiteurs de différentes nationalités. Le cadre de la scène est remarquable par sa suprême élégance. Les palmiers géants étendent leurs larges branches dans toutes les directions, formant un immense berceau de verdure, à travers lequel filtre une lumière tamisée. Quelques-uns des hôtes se rencontrent là en quête de plaisirs, ou venus pour admirer les merveilles de l'art. Les deux hommes âgés qu'on aperçoit conversent entre eux avec le calme qu'apporte l'automne de la vie. A droite, deux personnes viennent d'entrer, un monsieur et une dame qui paraissent se trouver dans une serre destinée à conserver hommes et plantes. Un des couples qui attirent le plus l'attention est celui d'un fils de l'Islam, coiffé du turban et vêtu de la robe orientale, ayant à son bras une jeune et jolie femme portant une ravissante toilette. La scène dans son ensemble nous initie à un des aspects les plus élégants et les plus cosmopolites de la vie moderne.



UNE FIN D'ETE, par R. Collin. — Ce beau tableau allégorique est la reproduction d'une peinture qui, elle aussi, a figuré à l'Exposition de Chicago sous la forme d'une reproduction à l'eau-forte. C'est encore un des nombreux [illegible] p hysionomie spéciale de chacune des saisons. La methode,en ce cas, consiste généralement à choisir quelque paysage et à le reproduire sur la toile. Dans ces tableaux, on introduit certaines figures vivantes, dépendantes en quelque façon du paysage lui-même. On peut dire que ces figures sont, dans une certaine mesure, subordonnees au paysage, et que parfois, elles ne relèvent que d'elles-mêmes. Ainsi un vieillard à barbe blanche, tout couvert de neige, est la personnification de l'hiver, et en même temps les objets qui l'entourent augmentent encore les effets de l'âge et font pressentir que sa vie sera de courte durée. Dans le tableau qui nous occupe, Collin a crayonné un paysage d'été plein de beauté. Mais le côté idéal est représenté par les cinq femmes portant les costumes emblématiques de cette saison. Celle qui se trouve au premier plan représente plus particulièrement l'été. Son costume est léger et tout à fait classique, donnant encore plus de grâce à son beau visage.

Publié avec l'autorisation de Braun, Clément and Co.
257, Fifth Ave., New-York.



LA DISEUSE DE BONNE AVENTURE, par F. Vinea — Un jeune seigneur [illegible] s'est arrêté avec ses compagnons dans un cabaret où une vieille vient lui dire la bonne aventure. N'ayant guère que la même histoire à débiter à tous ceux qui veulent bien glisser une pièce d'argent dans sa main [illegible] et sordide, ce serait bien étrange si la vieille [illegible] devenait [illegible] c'est le cas. Il va sans dire qu'il s'agit d'une histoire d'amour. L'un des cavaliers est bien indifférent à ce que peut dire la vieille. Il s'occupe de la jolie servante qui s'est arrêtée la bouteille à la main et boit le regard [illegible]. Quant au principal personnage de ce tableau il affecte un air d'indifférence. On devine facilement ce que peut lui dire la vieille. « Elle est jeune, belle, de haut rang Elle vous aime, mais il y a des obstacles. — Il y a un homme âgé — le père peut-être, ou un oncle, qui n'est pas favorable à vos projets. Il y a également un jeune homme brun, qui est votre rival. — Méfiez-vous! mais n'ayez peur, il en sera pour ses frais. — Vous avez son cœur, vous aurez sa main. — Il y aura des incertitudes, des dangers, mais soyez lui fidèle, et fidèle elle vous sera. » Ses compagnons de plaisir prêtent aux prédictions de la vieille une oreille attentive. L'un perdra, si la prophétie se réalise, un compagnon de plaisir; l'autre, plus âgé, qui semble un écuyer, ne pourra plus servir de mentor tout en partageant les plaisirs de son jeune maître. Mais à côté de la scène principale, il faut remarquer la scène qui se joue entre les deux autres personnages [illegible] ardents se promettent bien des choses pour leur prochaine rencontre.

[illegible]
14, *East Twenty-third Street, New-York.*



LE FANDANGO, par Albert Kindler. — [illegible] basanés de son pays. Un de ces derniers présente tous les traits de la race maure dont il descend. On entend resonner le bruit du tambourin marié aux sons stridents du bango. Un tapis aux vives couleurs recouvre le parquet. Tous les assistants sont absorbés par cette scène. Deux femmes du voisinage regardent d'un œil d'envie à travers l'ouverture qu'encadrent deux piliers a droite, et il n'est pas jusqu'au chat qui ne s'intéresse à ce spectacle. La danseuse est en robe légère qui fait ressortir davantage encore ses mouvements rythmés et donne à son corps souple et élancé de vaporeux contours. Ses bras et son cou nus sont parés de bracelets et de colliers. Des fleurs sont piquées et semées à profusion dans sa noire chevelure de jais. Les visages des assistants montrent combien cette danse et cette musique leur sont chères, avec quel enthousiasme ils sont toujours prêts à applaudir l'une et l'autre. Des musiciens ambulants, aux costumes bariolés, accompagnent et ponctuent du rythme de leurs instruments les mouvements cadencés de la splendide créature qui forme le centre de la composition. On dirait une fête des tropiques ou une scène orientale. Le principal charme du fandango est dû à la grâce, à la beauté et à l'entrain passionné de cette danseuse, d'une beauté si grande, qu'on en a rarement peint de plus belle.



LE BAIN, par Adrien Moreau. — [illegible] de leur âge, sont venus ensemble deux jeunes garçons et trois jeunes filles Une des trois est déjà presque femme, la seconde compte à peine treize printemps et la troisième est une fillette qui n'a pas e. core atteint sa dixième année. Les garçons se réjouissent à l'idée de prendre un bain. Quel plaisir de nager, plonger et parfois lutter contre le courant! Quant aux jeunes filles, elles aussi se promettent d'entrer dans la rivière mais elles y mettront plus de prudence et de discrétion. Les garçons ont emporté avec eux leurs costumes de bain, et les voilà qui piquent une tête. La fillette elle, a peur; elle est là assise avec ses petites bottines et son petit tablier tenant en main son bouquet de pâquerettes et regardant les autres s'amuser. Le paysage qui sert de cadre à la scène est une région montagneuse : quelque site des Vosges; il s'etend au loin, et au large les eaux du lac dorment sous les chauds baisers du soleil. Chaque personna·e se détache nettement sur le fond que forment le rivage et l'eau, et les gracieux contours du corps et des membres apparaissent dans toute l'élégance et la sveltesse de la jeunesse. Aucune habitation humaine dans ce site, ne se laisse voir à l'horizon même le plus lointain. Modestie, grâce et innocence, voilà les qualités que le pinceau du peintre a su donner à ses jeunes baigneurs



FATIMA, par N. Sichel — [illegible] favorite [illegible] sultan [illegible] que [illegible] parents [illegible] ée [illegible] n'est [illegible] écl[illegible] se [illegible] trav[illegible] En tout [illegible] urti[illegible] tout [illegible] se[illegible] de toute [illegible] dir[illegible] sta[illegible] fait [illegible] et [illegible] Son [illegible] quand je [illegible] mon [illegible] la [illegible] de ses yeux [illegible] un [illegible] A. M.

[illegible] graph[illegible] [illegible] ork.



LA BOUTIQUE DU BARBIER, par Benjamin Vautier. — L'art du barbier [illegible] les hommes de l'âge de bronze, à en juger par les spécimens de rasoirs qu'ils ont légués à la postérité, auraient pu *raser*, comme on dit vulgairement, le prétentieux et sot personnage qui figure au centre du tableau. Aucun Figaro n'a eu autant que lui le sentiment de la dignité de sa profession. Il peut dire qu'il règne et pontifie. Son rasoir est un sceptre, et sa boutique de perruques, une salle du trône. Un des sujets distingués qui vient d'avoir recours à son art a été barbifié à la dernière *mode*; il est là devant la glace en train de remettre de l'ordre dans sa toilette, de donner ce qu'on appelle en terme vulgaire « le dernier coup de fion ». A en juger par son accoutrement, nous pouvons voir en lui le coq du village, et le roi de la mode dans son pays. L'artiste est en train de rendre moins rêche le visage d'une autre de ses pratiques, tandis que plusieurs clients sont là assis tranquillement en attendant leur tour. Mais voici encore un client. Il n'a pas encore franchi le seuil, et il est déjà assailli par une bordée de quolibets plus lourds les uns que les autres, que lui décochent ceux qui sont arrivés avant lui. Chacun a son caractère bien particulier. On voit dans cette boutique une réunion de demi-paysans, demi-rentiers, tels qu'il s'en trouve encore dans les hameaux éloignés du chemin de fer et par conséquent arriérés à bien des points de vue



DANS LE PARC par Adrien Moreau. — [illegible] roses dont [illegible] Quelques dames et seigneurs, après une légère collation, se sont séparés pour se livrer [illegible]
et la vie seigneuriale de cette époque. [illegible] resté près de la table de pierre, pense à bien d'autres choses qu'à la promenade. Dès que leurs compagnons se seront un peu éloignés, dès qu'ils [illegible] plus de charme qu'une promenade en bateau. Tout d'ailleurs les y pousse : la journée est splendide, la chaleur [illegible] deux, ils s'aiment; ils vont se le répéter. Ils peuvent donc envisager avec confiance l'avenir et penser qu'ils seront heureux ensemble.



LE VAINQUEUR, par A. de Courten [illegible] des instruments, vient recevoir la couronne des mains de la patricienne la plus en renom de la ville. Importées de Grèce en Italie, puis dans tous les pays conquis par les Romains, les courses de char, comme les combats de gladiateurs, étaient fort en honneur dans toutes les grandes villes, et les gens les plus distingués, les patriciens des plus vieilles races ne dédaignaient pas, à l'exemple de l'empereur Néron, de lutter dans l'arène. Les figures de cette peinture sont remarquables. Les patriciennes d'un côté avec le preteur et les autres dignitaires de la ville, le peuple de l'autre, s'empressent à qui mieux mieux pour témoigner au vainqueur leur admiration. Celui-ci n'a pas l'air d'être insensible à l'émotion qu'il provoque et à l'admiration que lui témoigne celle qui va le couronner, et qui est si belle qu'elle aurait pu descendre dans l'arène pour y disputer le prix de beauté et en revenir avec le prix.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co
14, East Twenty-third Street, New-York



ENTERREMENT D'UNE ENFANT, **par Frank Bramley** — [illegible] ses compagnes de jeux, ne sachant pas encore ce qu'est la mort, lui rendent les derniers hommages; elles sont tristes, car elles voient tout le monde pleurer, mais cette douleur n'est que passagère. La nouveauté du spectacle les charme, elles sont fières de marcher derrière le clergé en tête du convoi. Les jeunes filles qui portent le cercueil, étant plus âgées et ayant déjà assisté à plus d'une cérémonie funèbre, comprennent toute la gravité de la circonstance et sont recueillies en pensant à la mère qui vient de perdre son enfant, et compatissent à sa douleur. Quant aux parents de la pauvre enfant ils sont abattus par la douleur. Les hommes se découvrent, les femmes et les enfants marmottent une prière en pensant à ceux qu'ils ont déjà perdus, aux chagrins et aux angoisses par lesquels ils sont passés, alors qu'après avoir vu souffrir sur leur lit de douleur mère ou enfant, un destin impitoyable les arrachait tout à coup à leur tendresse, quand ils avaient presque l'espérance que leurs soins leur avaient conservé des êtres si chers. Ils prennent part au malheur des pauvres parents et les plaignent de tout leur cœur.



L'ARTISTE ET LE MODELL par L. Knaus — [illegible]

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co, 14, East Twenty-third Street, New-York.



PRIANT, par Felix Ehrlich — [illegible]

V. P.



BONS CONSEILS, par **Louis Knaus**. — [illegible]



LA RÉCOLTE DU MIEL, par Nicolas Kuznesoff. — En Crimée, dans un enclos rempli d'arbres fruitiers, la maîtresse suivie de ses deux servantes est venue visiter ses ruches. Marchant dans la prairie remplie d'herbes odoriférantes et de fleurs des champs à la corolle remplie de sucs que préfèrent les abeilles, elle regarde quelles sont les ruches dont on peut prendre la récolte qui promet d'être abondante si l'on en juge par le panier déjà plein que porte sur sa tête l'une des servantes. L'une des ruches [illegible] à terre, [illegible] une autre. Elle s'y connaît, la maîtresse de l'enclos, et la ruche qu'elle désigne est bien celle qu'il faut prendre. La récolte sera abondante, mais autant elle s'y connaît, autant elle est active et travailleuse, autant elle est peu commode et dure pour ses servantes. Toutes deux se tiennent un peu en arrière attendant un signe ou une parole de la maîtresse, la plus âgée a l'air résigné de la femme habituée à être maltraitée; l'autre, dont le caractère est enjoué, a une certaine mélancolie sur son visage, car elle craint la maîtresse, mais comme elle reprendrait vite sa gaîté si celle-ci était loin!

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



CHERCHANT A FAIRE LA PAIX, par A. Laleu. [illegible]



LA TOILETTE, par Alonzo Perez. — [illegible]



UNE AVERSE DANS LE SALON, par L. [illegible] — [illegible]



LES CHATS ET LE BOCAL A POISSONS, par J. H. Dolph. Trois jeunes chats se sont concertes pour venir mettre le siège devant un bocal où se promenent des poissons rouges. Profitant de l'absence des maîtres de la maison, ils sont là, apres quelques tentatives infructueuses, en conciliabule, pour chercher le moyen de s'emparer de cette proie qui leur fait envie. Bien que proteges par l'epaisseur du verre, les poissons surveillent leurs ennemis et descendent au plus profond de l'eau, craignant qu'un de ceux-ci n'arrive a se placer sur le haut du bocal et sans crainte de se mouiller, à enfoncer dans l'eau sa patte aux griffes recourbees pour accrocher sa proie Que va-t-il sortir de ce conseil de guerre? les chats sont seuls, personne ne les derangera, ils ont le temps de faire un mauvais coup; la seule chance qui reste aux poissons c'est la timidite que leur jeune age n'a pas encore fait perdre a leurs ennemis, mais si, comme pour le Cid, la valeur en eux n'attend pas le nombre des annees, et qu'ils pensent que leurs pareils a deux fois ne se font pas connaitre, les poissons sont perdus, nos malfaiteurs vont sauter sur le haut du bocal, le renverser et s'emparer de leur proie.

Publie avec l'autorisation speciale de l'artiste



LE NOUVEAU MODÈLE, par A. Weiss. — [illegible]



ADRIEN BROUWER ET LE MODÈLE, par Gustave Papperitz.



UN COIN DE LA PLACE DU MARCHÉ À ATHÈNES par Ed. J. *Poynter.* — [illegible]



LE RETOUR DU BAPTÊME, par Adolphe Luben. — À la sortie de la pauvre église de campagne on voit le parrain qui, tout en [illegible] se hâte de bourrer sa pipe. La marraine porte avec précaution le nouveau-né, et par derrière deux autres [illegible] une voisine [illegible] Un gamin assis sur un bloc de rocher les regarde [illegible] on voit qu'il n'en pense pas moins. Tous les personnages de cette scène portent le costume tyrolien [illegible] les montagnes à travers le brouillard. Les habitants du Tyrol sont, comme tous les montagnards, [illegible] très endurants à la faim et à la fatigue, et [illegible] presque tous excellents tireurs.



UNE IDYLLE, par **Louis Gasch** — [illegible]



LE RÊVE, par Édouard Detaille. — Ce tableau, qui lors de son apparition au Salon fut si admiré, est une peinture allégorique. Près de l'ennemi, à la veille d'une bataille, après une marche pénible, les sentinelles placées, ils dorment, les combattants de demain ; des rêves viennent agiter leur sommeil : les uns se rappellent avec angoisse les vieux parents qu'ils ont laissés au village et dont depuis longtemps ils n'ont plus de nouvelles, d'autres rappelés par une mobilisation inattendue, ont abandonné femme et enfants et se demandent ce qu'ils deviennent privés de leur père, de celui qui les faisait vivre ; d'autres encore ont laissé la douce jeune fille à laquelle ils allaient s'unir ; quelques-uns ne pensent qu'à la gloire et à l'avancement que peut leur procurer une bataille, la plupart cependant sont agités par des rêves qui seraient tristes et les affaibliraient pour le lendemain, si une nouvelle pensée ne venait pas les captiver à son tour. Ils revoient les victoires d'autrefois, la France entière debout pour repousser l'étranger, les grands aïeux, le drapeau tricolore se promenant dans toutes les capitales de l'Europe, puis l'invasion, la guerre allemande, et le désir de la vengeance et de la gloire les ressaisit et ils sont prêts à s'écrier : « France, ceux qui vont mourir pour toi, te saluent encore une fois. »

Publié avec l'autorisation de Braun, Clément and Co,
257, Fifth Av., New-York.



PRÉSENTATION DE RICHELIEU A HENRI IV par Aureli — [illegible] importante. Aidé par son ministre Sully, qui après l'avoir aidé à conquérir son royaume fut son meilleur et plus dévoué conseiller, Henri de Bourbon, devenu Henri IV, sut ramener la tranquillité en France et faire fleurir l'agriculture que les guerres de religion avaient complètement ruinée. La présentation de Richelieu à Henri IV par le cardinal de Lorrain, ministre d'État d'alors, est le commencement de cette carrière qui fut une des gloires de la France. S'inclinant sans s'abaisser devant celui qui est déjà un grand roi, Richelieu montre qu'il a conscience de ce qu'il vaut. Le roi assis ayant à sa droite la reine Marie de Médicis, cette fille de marchands devenus ducs de Florence, porte à sa toque la plume blanche qu'il a immortalisée à Arques et à Ivry. Autour de lui les seigneurs et les dames de sa cour, dans leurs plus riches atours, ne jettent qu'un coup d'œil indifferent sur celui qui appesantira plus tard sur eux sa lourde main, qui pour refréner l'ardeur des duels et des complots fera trancher la tête à Montmorency, à Cinq-Mars, à de Thou, combattra en France les protestants qui veulent se gouverner eux-mêmes et les soutiendra en Allemagne lorsqu'ils luttent contre la maison d'Autriche.



LA MÉNAGERIE, par F. Sonderland. — Vivement interessé par la menagerie d'un dompteur de passage venu pour la fête de la ville, que ses parents l'avaient mené voir, ce jeune garçon s'était promis de faire partager son plaisir à ses sœurs. Aussi le lendemain se hâte-t-il de réunir les animaux les plus féroces qu'il peut trouver dans ses jouets, dans ceux de ses sœurs ou dans les différentes pièces de la maison. Un lion en bois sur roulettes, un éléphant en carton également sur roulettes, une souris en plâtre, un héron empaillé, un chien, un chat et une chatte vivants, un serpent en caoutchouc composent toute sa ménagerie. Quand tout est bien disposé sur une table, il place ses sœurs en face comme spectateurs Lui est l'impresario; son bâton à la main, la chatte sous le bras, il commence comme il l'a vu faire au Pezon de l'endroit; mais pendant qu'il se tourne pour donner quelques explications à son auditoire, voici le chat qui s'échappe : le chien plus docile est resté là, mais a-t-il peur du bâton que le jeune dompteur agite un peu trop près de son nez, préfère-t-il un autre genre d'amusement, la représentation n'a pas l'air de beaucoup lui plaire. Le petit garçon est tout à son rôle, ses sœurs écoutent bouche béante le boniment qu'il leur fait, en oublient même leurs poupées et regardent avec la même admiration la verve du jeune dompteur que les animaux de la ménagerie.



QU'Y A-T-IL? par Charles Van Den Eycken. — [illegible]

[illegible]



EN CONTEMPLATION, par Marius Stone. — Un soir nous étions seuls, j'étais assis près d'elle : Les tièdes voluptes des nuits melancoliques Sortaient autour de nous du calice des fleurs. Les marronniers du parc et les chênes antiques Se berçaient doucement sous leurs rameaux en pleurs. Je regardais Lucie, elle était pâle et blonde. Jamais deux yeux plus doux n'ont du ciel le plus pur Sondé la profondeur et réfléchi l'azur. Sa beauté m'enivrait, Je n'aimais qu'elle au monde. Mais je croyais l'aimer comme on aime une sœur : Tout ce qui venait d'elle etait plein de pudeur! Nous nous tumes longtemps, ma main touchait la sienne. Je regardais rêver son front triste et charmant, Et je sentais dans l'âme, a chaque mouvement, Combien peuvent sur nous, pour guérir toute peine, Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur : Jeunesse de visage et jeunesse de cœur. La lune se levant dans un ciel sans nuages, D'un long reseau d'argent tout à coup l'inonda. Elle vit dans mes yeux resplendir son image; Son sourire semblait d'un ange, elle chanta. Nous etions seuls, pensifs : je regardais Lucie. L'echo de sa romance en nous sembla fremir, Elle appuya sur moi sa tête appesantie....



ISCHIA, par A. Fraideler. — Ils sont beaux, quand il fait beau temps, Ces yeux, presque mahométans, De la Sicile: Leur regard tranquille est ardent. Et bien dire, en y répondant, N'est pas facile. Ils sont doux surtout, quand, le soir, Passe dans son domino noir La Toppatelle. On peut l'aborder sans danger. Et dire : « Je suis étranger, Vous êtes belle. » Ischia! C'est là qu'on a des yeux, C'est là qu'un corsage amoureux Serre la hanche. Sur un bas rouge bien tiré Brille, sous le jupon doré, La mule blanche. Pauvre Ischia! Bien des gens n'ont vu Tes jeunes filles que pieds nus Dans la poussière. On les endimanche à prix d'or. Mais ton pur soleil brille encor Sur leur misère. Quoi qu'il en soit, il est certain Que l'on ne parle pas latin Dans les Abruzzes. Et que jamais un postillon N'y sera l'enfant d'Apollon, Ni des neuf Muses. Il est bizarre assurément Que Minturnes soit justement Près de Capoue. Là tombèrent deux demi-dieux Tout barbouillés, l'un de vin vieux, L'autre de boue. Les brigands t'ont-ils arrêté Sur le chemin tant redouté De Terracine? Les as-tu vus dans les roseaux Où le buffle aux larges naseaux Dort et rumine? Padoue est un fort bel endroit, Où de très grands docteurs en droit Ont fait merveille. Mais j'aime mieux la polenta Qu'on mange aux bords de la Brenta, Sous une treille.



POUR ALLER TROUVER MONSIEUR LE MAIRE, par **Benjamin Vautier**. — [illegible] s'agit d'un mariage. La future donne la main à son fiancé qu'elle regarde pendant qu'il questionne l'appariteur, chacun a mis son habit de fête. L'un des témoins le plus âgé a renoncé au costume alsacien pour adopter les modes des villes, l'autre et le futur sont restés fidèles au costume national. Les femmes ont également gardé fidèlement le costume du pays et surtout sur leur tête le nœud alsacien tout noir en signe du deuil de la patrie. Les armes de l'empire allemand surmontent la porte du cabinet de celui qui est le bourgmestre. L'appariteur n'est pas alsacien, c'est un Allemand fixé dans le pays, qui n'aime pas les indigènes et à qui ceux-ci le rendent bien ; il a bien la tête du dogue allemand et du vrai mangeur de choucroute, et ce n'est ni son jargon poméranien, ni son amabilité, ni ses manières qui inspireront à nos malheureux compatriotes l'amour de l'empire allemand et l'oubli des gloires et des malheurs passés.



EN PREMIÈRE CLASSE, par F. Hiddemann. — Accablé par la chaleur ou bercé par le mouvement du train, un voyageur s'est endormi. Après avoir ronfle d'une manière désagréable, ce qui ne faisait encore de lui qu'un personnage ennuyeux, le voici qui n'a pu rester tranquille dans son coin et qui se laisse aller sur sa voisine indignée qu'il prend pour un oreiller. Jeune, grande, bien faite, bien élevée, elle n'a qu'un regard de mépris pour ce bonhomme qui lui rappelle les gros poussahs qu'elle a vus aux vitrines des marchands de chinoiseries. Mais sa mère s'est redressée, elle a pris son lorgnon, elle examine attentivement le personnage et la manière dont il se tient. Elle ne peut croire à un pareil sans-gêne; l'expression de son visage montre assez qu'elle ne va pas tolérer plus longtemps ces façons qui lui déplaisent et qu'elle va le réveiller sans s'occuper de ce qu'il en dira ou en pensera, mais en lui faisant, elle, part de sa façon de penser.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, *East Twenty-third Street, New-York.*



EN TROISIÈME CLASSE, par F. Hiddemann. — Dans ce compartiment qu'occupait un brave paysan alsacien avec son jeune fils, est monté un domestique nègre en riche livrée. Sans [illegible] morceaux de cuir, au lieu d'aller nu-pieds, comme tout le monde.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



UN GOUTER D'ENFANTS A LA CAMPAGNE, par H. [illegible] — [illegible] de bébé qui fait la figure grognon du bébé à qui on a pris quelque chose, et pour le calmer lui offr [illegible] de café au lait, il est parfaitement heureux et ne se préoccupe pas plus des grogneries de son camarade que s'il n'existait pas. La bonne s'arrête, au moment d'emporter le plateau, elle est dans l'admiration de voir le manège des deux petites filles qui veulent apprendre au chien à rester assis, les pattes en l'air jusqu'au moment où on lui donnera le morceau de sucre.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



DANS UN VILLAGE A EL BIAR, ALGÉRIE, par Francis Arthur Bridgman. — [illegible]
Cette scène pourrait aussi bien se passer en Egypte, en Turquie ou en Syrie, qu'en Algérie. L'une des femmes a le type sémitique, la troisième qu'on ne voit que de dos paraît également appartenir à cette race, l'autre, la tisseuse, paraît plutôt venir de la race géorgienne, qui a si longtemps fourni de sultanes les sérails de l'Orient; l'esclave noire a eu son origine dans l'une des tribus des bords du Niger et a été probablement ramenée tout enfant du centre de l'Afrique par quelque caravane. Quant à l'enfant, il présente les traits de la race berbère. Nous nous trouvons ici dans le palais de quelque riche Arabe, probablement d'un commerçant maure; ses femmes, leurs riches costumes, les bijoux qui chargent leurs bras et leurs jambes, cet intérieur montrent assez, puisque nous sommes en Algérie, que le maître est un riche négociant, car si nous étions en Syrie ou en Turquie, l'on pourrait se croire transporté dans l'intérieur du palais de quelque puissant pacha.



POUR IMITER LES DIEUX, par Henri Siemiradzky. — [illegible] des parcs de [illegible] des œuvres d'art des meilleurs statuaires de la Grèce et de Rome. Leurs parcs, dessinés par des artistes de talent, mariaient agréablement les ombrages et les points de vue, les cours d'eau et les rochers. Ici une grotte, là un temple de Vénus ou de Bacchus, des statues représentant Silène, Apollon ou Minerve, Hercule filant aux pieds d'Omphale, l'enlèvement d'Hélène, les amours de Jupiter et Léda. Le peintre a voulu nous montrer où peut mener l'exemple. Jeunes et beaux tous deux, ce jeune couple était venu demander à une promenade sur le lac, un peu de fraîcheur qui les reposerait de la chaleur torride de la journée. Seuls dans cette barque à col de cygne bientôt la conversation avait langui, les statues allégoriques qu'ils rencontraient sur leur passage leur avaient donné maintes et maintes distractions; aussi, lorsqu'ils se trouvèrent devant le groupe qui représente Psyché et Cupidon, n'y tenant plus, ils sautèrent de la barque et devant la statue échangèrent les plus doux serments



CAVALIERS DU CAUCASE, par F. [illegible] — [illegible] renseignements.

Publie avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



LUTHER ENFANT CHEZ MADAME COTTA, par G. Spangerberg. — Martin Luther, le grand apôtre de la Réforme, commença sa vie dans de dures conditions. Né de parents pauvres, qui vivaient au jour le jour de leur travail, il avait étudié à l'école de sa ville natale. Eisenach. Mais à l'âge de quatorze ans [illegible] religieux. Elle l'emmena alors chez elle, le traita comme son enfant et pendant quatre ans, l'aida à continuer ses études sans avoir à se préoccuper de gagner sa vie.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co,
14, East Twenty-third Street, New-York.



LE JEU DU FURET, par Albert Bartholomé. — Le sujet [illegible] agréables en usage dans presque tous les pensionnats et institutions de jeunes filles et connu sous le nom du Furet du bois joli. « Il court, il court, le furet, — Le furet du bois, mesdames; — Il court, il court, le furet, — Le furet du bois joli, — Il a passé par ici, — Le furet du bois, mesdames, — Il a passé par ici, — Le furet du bois joli. — Il court, il court, le furet. — Le furet du bois, mesdames, — Il court, il court, le furet, — Le furet du bois joli. » Pour jouer à ce jeu il suffit d'une ficelle proportionnée au nombre d'enfants qui font le cercle et dans laquelle est passé un anneau. Celle qui est au milieu doit deviner quelle est celle de ses compagnes entre les mains de laquelle se trouve l'anneau et le saisir avant qu'elle n'ait pu le faire circuler. C'est ensuite à la jeune fille qui n'a pu se débarrasser de l'anneau à être sur la sellette et à chercher à prendre une de ses compagnes. Ce jeu est accompagné de la ronde que nous avons citée plus haut.



TROUPEAU DANS LES MARAIS DE L'ELBE par Oskar Frenzel. — [illegible] peintres. Les herbes fleuries de ce marais rappellent un peu les gras pâturages normands, et ces superbes vaches rouges ou noires tachetées de blanc seraient facilement prises pour des bêtes de notre fameuse race normande, si leurs cornes n'indiquaient pas la race mecklembourgeoise. L'Allemagne n'a pas voulu rester en arrière de l'Angleterre et de la France Par un choix approfondi des etalons, elle a amélioré ses races locales, en leur infusant du sang de race pure. Aussi chevaux et bêtes à cornes, races ovine et porcine sont-elles arrivées à un renom qu'elles n'avaient pas il y a cinquante ans, et leurs animaux, d'un tempérament mou en général, sont devenus grâce au choix judicieux des reproducteurs aptes à lutter avec les meilleures races des autres pays. Ce tableau, où à côté des bêtes il faut admirer le paysage, n'est autre qu'une reproduction d'après nature et montre assez la beauté du bétail engraisse dans ces riches prairies.

Publie avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



WASHINGTON ET SA MÈRE par Louis-Édouard Fournier. [illegible] conseils de sa mère qui lui firent abandonner la carrière navale qu'il voulait embrasser définitivement après qu'il eut servi sous les ordres de l'amiral Vernon lors de l'expédition contre Carthagène. Son amour filial pendant sa glorieuse carrière forme une des légendes les plus touchantes dans l'histoire des États-Unis. Quand la guerre de l'Indépendance éclata, il conduisit sa mère à Fridrisburg, qu'il considérait comme une retraite plus sûre. Elle y passa le reste de ses jours et c'est là qu'il la vit pour la dernière fois, lorsqu'en 1789 il fut appelé à la présidence des États-Unis. La force de l'homme et la faiblesse de la femme sont admirablement rendues dans cette peinture. Ce sujet est une des scènes représentées le plus souvent par les artistes américains ; aujourd'hui c'est un peintre français qui l'a reproduite, car depuis cette amitié fraternelle qui unit Washington et Lafayette, le héros des États-Unis est devenu aussi populaire en France qu'en Amérique. L'artiste français n'a pas copié ses prédécesseurs américains. Il nous montre ses acteurs au milieu des prairies d'une ferme de Virginie qui prête encore un charme de plus à cette entrevue.



SOUVENIRS, [illegible] — [illegible] autrefois plus que difficiles; aussi avec quelle joie l'hôte de passage était-il accueilli, qu'il revînt d'une mission [illegible] ou en Espagne ou d'un voyage à la cour. Un hôte s'est présenté dans un château où s'est retiré un vieux gentilhomme qui longtemps a pris part aux intrigues de cour [illegible] l'étranger. Accueilli avec l'empressement que mettent [illegible] nouvelles [illegible] auxquels il a pris part. Le maître de la [illegible]



COMBAT DANS UN VILLAGE, par Emile Boutigny. — [illegible] savaient pas si près d'eux, nos soldats se sont mis immédiatement sur la défensive. Ils rendent déjà coup pour coup; l'un des officiers, bien en avant de ses hommes, sans se préoccuper des balles qui pleuvent autour de lui et du clairon qui est déjà tombé frappé à mort, cherche à se rendre compte de la position exacte et de la force de l'ennemi. Un autre officier, au milieu de ses hommes qu'il a ralliés, se prépare à charger avec eux. Bien que surpris, nos soldats sont toujours prêts à faire leur devoir. Cette guerre l'a bien prouvé, et les sanglantes batailles sous Metz, où malgré leur énorme supériorité en canons et en hommes, alors qu'ils avaient quatre bouches à feu à tir rapide contre nous une se chargeant par la bouche, et trois hommes contre nous un, avaient appris aux Allemands qu'à nombre égal, ils n'auraient eu qu'à battre en retraite et qu'il valait mieux nous prendre par la faim et la trahison que nous combattre. Un jour viendra où nos jeunes soldats leur montreront qu'ils sont les descendants des soldats d'Iéna, d'Auwerstad, de Saint-Privat et de Bazeilles, et que l'heure de la revanche de 1870 a enfin sonné.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste



UNE BELLE AFFAIRE, par [illegible]. — [illegible]



SOUHAITS POUR UN ANNIVERSAIRE, **par F. Lefler**. — Les costumes des enfants nous montrent que la scène se passe au XVIIIe siècle. C'est l'anniversaire de la naissance de cette petite fille. Ses jeunes camarades, tenant chacun leur bouquet, ont chargé le plus âgé d'entre eux de lui débiter un compliment. Mais l'effet est manqué. Le compliment est-il lourd et mal tourné, ou ne l'a-t-elle pas compris, et a-t-elle cru qu'on se moquait, ce qui est visible, c'est qu'elle a plus envie de pleurer que de rire. Et le sourire de son frère qui est là pieds nus, l'épiant du coin de l'œil, n'est pas fait pour la rassurer. L'aîné des garçons, le diseur de fadaises, et son compagnon, sont restés tout interdits de la mine qu'on leur fait, et à laquelle ils s'attendaient si peu. L'un, en offrant son bouquet, interroge doucement; l'autre cache ses fleurs derrière son dos et attend; ils sont complètement déroutés et ne savent plus quoi faire; heureusement que l'autre petite fille arrive à leur secours, elle va se jeter dans les bras de son amie, la rassurera, et si quelques larmes se font jour cependant, elles seront bien vite séchées, les bouquets acceptés, et l'on ne s'occupera plus que de passer joyeusement cette belle journee.



UNE SCÈNE DES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR, par Loewe. — Le sujet de cette peinture est tiré de la pièce de Shakespeare appelée les « Joyeuses Commères de Windsor ». La scène se passe au moment où les deux commères Mrs. Ford et Mrs. Page font cacher Falstaff dans le panier à linge sale et le recouvrent de linge plus ou moins propre.— [illegible]

[illegible]



PRIÈRE DIFFÉRENTE A CHAGRIN DIFFÉRENT, par César Laurenti. — Nous sommes à l'église. Des femmes sont là qui prient. Chacune a sa manière de prier, chacune est absorbée dans ses pensées. La tête cachée dans ses deux mains, celle-ci prie et pleure sur la faute qu'elle a commise. Sa voisine, une pauvre mendiante à l'air revêche, la regarde de travers et a l'air de s'étonner de voir une femme si bien mise pleurer et prier. Elle se demande ce que cette belle dame a pu faire et ce qu'elle peut avoir à se reprocher. Elle en oublie son chapelet et ne s'occupe plus que de sa voisine. L'autre banc nous montre une dame en deuil qui prie pour ceux qu'elle a perdus et qui demande au ciel la force de supporter son malheur. Elle est déjà plus résignée. Les consolations du Très Haut l'ont touchée. Sa voisine est comme en extase, les yeux fixes, complètement absorbée par sa pensée, elle vit une autre vie, son esprit est ailleurs, tout ce qui est autour d'elle lui est indifférent. Ce tableau nous représente les différents genres de douleurs et de chagrins que reflètent les différents personnages.

[illegible]



LA MARCHANDE DE FLEURS par L de Schryver — [illegible] ... des roses et à faire courir des guirlandes sur les nappes toutes étincelantes de cristaux dans lesquels les couleurs des fleurs viennent se refléter.

... avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



UNE LEÇON DE CHANT DANS UNE ÉCOLE PRIMAIRE A PARIS, par Auguste-Joseph Truphème. — [illegible] musique de l'autre, essaye de faire chanter en mesure son nombreux troupeau, pendant que l'accompagnateur joue de l'orgue. Malheureusement tous les enfants ne sont pas musiciens. Les uns aiment la musique, les autres la regardent comme un surcroît de travail. A côté de ceux qui ont l'oreille juste et chantent en mesure, on en voit qui détonnent et chantent aussi faux qu'il est possible et même impossible. Le pauvre maître a beau s'evertuer, scander avec son bâton et crier d'aller en mesure, les clameurs de ceux qui ne comprennent rien à la musique et dont l'oreille ne sait pas reconnaître la note fausse ou juste, dominent le chant des autres; les anti-musiciens croient se rattraper en poussant des hurlements épouvantables qui exaspèrent leur malheureux professeur et étonnent ceux qui ont le sens de la musique. Le tort que l'on a dans ces écoles, c'est de ne pas assez se préoccuper de la vocation ou de la capacité de chacun et de vouloir faire chanter en même temps celui qui est vraiment musicien et aime la musique et celui qui y est réfractaire et que cela ennuie.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



EMBARRASSÉ, par W. T. Smedley. — [illegible] et il se trouve très embarrassé quand elles se trouvent ensemble et le somment de dire franchement quelle est celle qu'il a choisie, car toutes deux se croient la préférée. Il leur fait promesse sur promesse, dit tout bas à l'une que c'est elle qu'il aime, répète à l'autre qu'il ne pense qu'à elle, que sa rivale est folle; il ne sait, malgré son habitude de se jouer de toutes les femmes, comment s'en tirer, et malgré son expérience de roué, il est obligé de renoncer à ses deux conquêtes. Dans la peinture que nous avons sous les yeux, c'est la blonde pour le moment qui l'emporte, aussi la brune s'est-elle rapprochée et cherche-t-elle par de douces promesses à ramener l'infidèle de son côté, tandis que sa rivale qui se croit sûre de la victoire, se contente de sourire en decouvrant ses dents qui sont admirables : « entre la brune et la blonde mon cœur balance», pourrait dire notre héros qui voudrait bien que la mère restée dans la pièce à côté, intervienne; il va faire une bêtise. Il voudrait menager les deux, car son choix n'est pas fait, et il ne réussira qu'à exciter leur colère. Elles ne voudront plus de lui et lui rappelleront cruellement ce vieux proverbe : « Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois. »

Publié avec l'autorisation spéciale du propriétaire.
Thomas B. Clark, Esq., New-York.



LA SOUPE SE SAUVE, par Kretzschmer. — [illegible] des cris du chat, se précipite vers sa grand'mère p[illegible] sommeil serait-il par hasard le dernier et les malheureux enfants, déjà privés de leur mère, auraient-ils encore un nouveau malheur à craindre?

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co,
14, East Twenty-third Street, New-York.



LE GAGNANT DU GRAND PRIX, par Marchetti. — [illegible] fait apporter à toutes les réunions où elle se trouve. Ce tableau devrait changer de titre et s'appeler avec plus juste raison le « Triomphe de la Parisienne ».

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



FEMME FELLAH ET SON ENFANT AU BAIN, par F.-A. Bridgman — [illegible]



SUR UNE MORTE, par F. Heyger. — Elle était belle, si la nuit Qui dort dans la sombre chapelle Où Michel-Ange a fait son lit, Immobile, peut être belle. Elle était bonne, s'il suffit Qu'en passant la main s'ouvre et donne. Sans que Dieu n'ait rien vu, rien dit: Si l'or sans pitié fait l'aumône. Elle pensait, si le vain bruit D'une voix douce et cadencée, Comme le ruisseau qui gemit, Peut faire croire à la pensée. Elle priait, si deux beaux yeux, Tantôt s'attachant à la terre, Tantôt se levant vers les cieux, Peuvent s'appeler la prière. Elle aurait souri, si la fleur Qui ne s'est point épanouie, Pouvait s'ouvrir à la fraîcheur Du vent qui passe et qui l'oublie. Elle aurait pleuré si sa main, Sur son cœur froidement posée, Eût jamais dans l'argile humain, Senti la céleste rosée. Elle aurait aimé, si l'orgueil, Pareil à la lampe inutile Qu'on allume près d'un cercueil, N'eût veillé sur son cœur stérile. Elle est morte et n'a point vécu. Elle faisait semblant de vivre. De ses mains est tombé le livre Dans lequel elle n'a rien lu.

A. de M.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co
14, East Twenty-third Street, New-York.



LE MUSICIEN INTERROMPU, par **Kirberg** — [illegible] en attendant que le thé soit prêt. Les femmes sont tout oreilles, quand tout à coup la musique s'arrête au milieu d'un morceau. Elles se retournent toutes surprises, mais bientôt se mettent à sourire en voyant l'étrange figure que fait le musicien sur l'épaule duquel un jeune chat est cramponné, sa griffe enfoncée dans la chair. C'est une farce que lui a fait l'autre pêcheur pendant qu'il était tout entier à sa musique. Il a pris un jeune chat et tout doucement l'a posé sur l'épaule de son compagnon qui ne s'est préoccupé de ce léger fardeau que lorsqu'il a senti la griffe déjà acérée du petit animal, effrayé par un mouvement brusque du musicien et craignant de tomber, s'enfonçer dans sa chair. Les femmes s'arrêtent dans leur occupation et s'amusent un moment du comique de la situation, le vieux pêcheur sourit, le joueur d'accordéon lui-même sourit au petit chat, il n'y a que la chatte qui s'est dressée et surveille d'un œil attentif son nourrisson qu'elle trouve trop haut perché et dont elle se tient prête à protéger la chute, si les forces venaient à lui manquer et si une chute soudaine venait à le faire dégringoler de son perchoir.



TROUPEAU DE DINDES, par Auguste Durst. — [illegible] plus rustiques et plus faciles à élever; les blanches ont plus de valeur à cause de la couleur de leurs plumes. L'heure du repas est arrivée, toutes les dindes se sont rassemblées attendant l'arrivée de la fermière qui doit leur faire une distribution de grains. Par leurs gloussements répétés elles ont déjà montré leur impatience et que l'heure est passée. Enfin, voici la fermière portant dans une immense terrine la pâtée qu'elle a préparée spécialement pour ses bêtes. A sa vue, les dindes qui s'étaient un peu écartées en l'attendant se hâtent d'accourir; celles qui sont le plus loin d'elle se rapprochent, toutes voudraient être les premières à la distribution afin d'en attraper une part plus grosse. Une grande partie de ces dindes sont achetées par des marchands qui viennent les chercher quelques jours avant la Noël, pour les expédier en Angleterre, où on en fait une énorme consommation le jour de la Christmas. La dinde est devenue pour les Anglais le vrai plat de Christmas.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



COMME LES VIEUX LES JEUNES FONT, par **Louis Knaus** — [illegible] les parents ne s'occupent plus des enfants qu'ils ont l'air d'avoir oubliés, mais les petits qui ont observé les grands, bientôt veulent faire comme eux et cherchent à les singer. Profitant de ce qu'ils ne sont plus surveillés, ils se sont peut-être laissés aller à boire un peu plus que leurs jeunes têtes ne peuvent en supporter. Chacun agit alors selon son caractère, les uns mangent tant qu'ils peuvent, sans s'occuper de l'indigestion qui va en résulter ; d'autres commencent à se disputer ; il y en a un qui veut faire le beau parleur et se met à faire un discours aux autres convives qui ne l'écoutent guère : ceux-ci courtisent leurs petites voisines et les embrassent tant qu'ils peuvent. Tout autour d'eux, chiens et chats se rapprochent et cherchent à attraper quelques morceaux que nos petits, déjà repus, leur abandonnent volontiers. On respire la joie et le bonheur, tout le monde a l'air heureux et dispos en attendant que l'orchestre donne le signal de la danse.



LES GARDEUSES DE DINDONS par Luigi Chialiva. — [illegible] Ce n'est pas une besogne déshonorante d'être gardeuse de dindons. Françoise d'Aubigné, la petite-fille du compagnon d'Henri IV, la future épouse du poète Scarron, la gouvernante des enfants de Madame de Montespan, la marquise de Maintenon, l'épouse de celui qui s'appelait lui-même le Roi-Soleil, avait gardé les dindons dans sa jeunesse, alors qu'orpheline, elle habitait chez une vieille tante qui l'avait recueillie. Les deux enfants paraissent gaies et rompent la monotonie de leur besogne en cueillant des fleurs. L'aînée a tressé une couronne qu'elle place sur la tête de la plus jeune. Celle-ci d'une main tient sa baguette, de l'autre un bouquet, agace le chef du troupeau qui fait la roue et hérisse ses plumes. Les dindes se sont dispersées, mais au premier signal, elles se rassembleront aussitôt.

Publié avec la permission de Boussod, Valadon and Co.
303, Fifth Ave., New-York City.



LE SIGNAL DE L'HALLALI, par Decker. - La chasse est finie. Le superbe dix cors est tombé sous la balle de ce vieux chasseur, qui calme et tranquille bourre sa pipe avec l'air d'un homme qui se dit qu'il a bien gagné de fumer, à présent, une bonne pipe. Depuis la pointe du jour, ils sont en chasse. Les chiens n'ont pas quitté la piste et ont toujours donné à pleine gorge, sans se laisser tromper ou détourner par d'autres animaux. Le cerf, chassé par des bassets ou des chiens d'allure modérée, s'est fait battre de buisson en buisson, au lieu de prendre un grand parti qui l'aurait probablement sauvé et il a fini par recevoir le coup de fusil de ce vieux chasseur qui avait su venir se placer sur son passage en ayant soin de ne pas se laisser éventer. La balle ne l'a pas tué raide ; il a continué à s'enfuir, mais ses forces se sont affaiblies rapidement, et les chiens, encore plus excités par l'odeur du sang, ont eu bientôt mené leurs maîtres à l'endroit où il est enfin tombé pour ne plus se relever. L'organisateur de la chasse vient de coupler son chien et sonne pour annoncer à ses compagnons la mort de la bête de chasse et le ralliement des chasseurs.



SECOURS INESPERE par H. Sperling [illegible] assez rare, mais on en voit quelques exemples et c'est ce que ce tableau nous représente. Un magnifique chien de Terre-Neuve, un colosse qui dormait tranquillement, un jeune chat entre ses jambes, s'est réveillé tout à coup en sentant son compagnon se presser contre lui en grondant et donnant des signes de frayeur. Il s'est aussitôt dressé, et son air peu aimable, l'air d'une personne que des importuns viennent d'arracher à une sieste laborieuse ou à un sommeil reparateur donne à réfléchir à ces deux chiens qui comptaient jouer quelque mauvais tour à ce chat qu'ils ne croyaient pas si bien protégé. L'un, le griffon, regarde encore le félin d'un air mécontent mais sans oser grogner; l'autre, à poil ras, ne s'occupe plus de son ennemi et regarde, d'un air craintif et tout prêt à fuir, le formidable adversaire qui jette sur lui ce regard meprisant, et qui est tellement persuadé de sa force et de sa supériorité qu'il ne daigne pas même bouger, certain que son air seul va engager à une prudente réserve les persécuteurs de son protégé.



LE ÇOUSIN DE LA VILLE, par Benjamin Vautier. — Deux sœurs se sont mariées ; l'aînée n'a pas quitté son père, elle est restée sous le toit qui l'a vu naître et a épousé un paysan qui s'occupe de ses troupeaux et de la culture de ses terres. L'autre sœur habite la ville avec son mari qui se livre au commerce. Peut être est elle plus riche que sa sœur, mais elle n'est peut-être pas plus heureuse. Après une longue séparation, elle a voulu revoir les lieux qui l'ont vu naître et où elle a grandi, son vieux père, sa sœur et ses enfants, et leur montrer son fils. Mais entre les enfants la comparaison n'est pas à son avantage. Si son fils est mieux habillé, il est timide et craintif, et l'air hardi et déluré de ses cousins l'impressionne au point que, malgré les encouragements de sa mère, il n'ose prendre la pomme que lui tend son jeune contemporain. Les enfants de sa sœur, au contraire, forts et vigoureux, élevés à sortir par tous les temps, à courir pieds nus sans se soucier des cailloux ou des ronces, habitués à ne compter que sur eux-mêmes pour se tirer d'un mauvais pas, respirent un air de santé qui fait plaisir à voir. Ils regardent avec un peu d'étonnement ce petit monsieur si bien habillé qui est leur cousin. Le vieux grand-père sourit en comparant ses petits-fils, et se dit que la vie au village vaut mieux que la vie à la ville.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co
14, East Twenty-third Street, New-York.



UNE APRÈS-MIDI A LA VILLA PAMPHYLI A ROME, par P. Joris. — Par une belle journée de fin d'automne, le couvert a été dressé sur la terrasse du palais. Le repas s'est prolongé assez tard pour que l'on puisse profiter de la douceur de la température, sans être incommodé par les ardents rayons du soleil d'Italie. Le cadre est magnifique, cette terrasse, d'où l'on a une vue splendide, laisse apercevoir un coin de cette mer bleue sans une ride. Mais pour le moment nos personnages ne prêtent aucune attention à l'horizon qui s'étend devant eux. Ils sont trop occupés de la lecture de la gazette dont l'un de leurs compagnons leur donne lecture. Sont-ce les nouvelles de France, les progrès de la Révolution, les exécutions sanglantes des mauvais jours ou la marche surprenante des armées républicaines qu'un jeune général encore inconnu la veille mène à la victoire, et devant qui les armées et les meilleurs généraux autrichiens viennent tour à tour succomber ? L'autre groupe n'a que faire de ce que peut dire la gazette, il ne s'occupe que de lui et trouve trop d'agrément dans cette occupation pour s'occuper du reste du monde.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste





CONGRÈS POUR L'ÉMANCIPATION DES CHIENS, par A. Gilli, et **RETOUR DE L'EMPEREUR GUILLAUME DE LA CHASSE A L'OURS**, par J. Falat.
Les chiens de toutes races et de tous poils, de race pure et de croisements les plus divers, se sont assemblés pour délibérer. Ils se sont formés en demi-cercle et ont placé au centre les objets qui rappellent la sujétion à laquelle ils sont soumis : le chapeau, les gants, la cravache. Jusqu'ici ils n'ont pu s'entendre. Les uns, qui n'ont en partage que des coups et maigre chère, veulent abandonner leurs maîtres et retourner à l'état sauvage; d'autres, de caractère plus facile ou plus gourmand, se rappellent les franches lippées qu'ils trouvent chez leurs maîtres, l'abri et les soins qui ne leur font jamais défaut, les caresses qui leur sont prodiguées, et voient avec effroi le mal qu'ils auront pour se procurer un gîte et un souper. La délibération en est là et on n'est pas prêt de s'entendre, lorsqu'un chat survient. Que vient-il faire? Tous s'arrêtent et le regardent. Serait-ce lui qui va les mettre d'accord? — L'autre tableau nous montre un retour de chasse, par un temps de neige. L'ours détourné par les chiens a été cerné et un coup de fusil est venu mettre un terme aux déprédations qu'il commettait dans les champs voisins de la forêt. Le froid est devenu de plus en plus vif, et les chasseurs sont remontés en traîneaux et ont hâte de rentrer dans des endroits plus hospitaliers que cette sombre forêt et que cette plaine couverte de neige.



QUELLE CARTE FAUT-IL CHOISIR par Benjamin Vautier. — Les cartes sont [illegible] la [illegible] la mauvaise carte. Aussi est-elle hésitante, elle avance la main, touche les cartes et ne se décide pas [illegible] sa [illegible] sur sa figure, car dans que l'enfant [illegible] presque autant d'anxiété, tandis s'est arrêté pour [illegible] à la main, l'autre jeune femme [illegible] même s'est rapproché pour voir ce que le sort va donner. Cet intérieur et les personnages qui sont représentés sont remarquablement rendus.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



LA PREMIÈRE LEÇON DE DANSE par **Benjamin Vautier** — [illegible] première leçon de danse. Les garçons se sont arrêtés de boire, et se sont installés en face des futures danseuses, les femmes et les enfants se sont reculés au fond de la pièce, afin de laisser un plus grand espace libre. Quatre jeunes filles sont déjà placées, la cinquième rajuste son soulier qui ne tenait pas. Le professeur les dispose sur un même rang, les talons joints, les pointes écartées et leur donne des explications pour partir toutes ensemble et du même pied, quand la mesure se fera entendre. Vous le voyez d'ici et vous entendez ses observations : « Une, deux, allons, mesdemoiselles, glissez; plus de souplesse, moins de raideur, vous êtes en bois! Et la mesure! » Puis il se mettra en colère, ce qui portera le trouble chez ses élèves, que viendront encore augmenter les moqueries et les réflexions des garçons. Alors le vieux professeur, qui en a vu bien d'autres et a déjà appris à danser à bien des générations, arrêtera la leçon, fera reposer ses élèves, les calmera, leur prodiguera les conseils et lorsqu'il donnera le signal pour la nouvelle leçon, les élèves seront moins empruntés et la danse sera déjà beaucoup meilleure.



LE BON SAMARITAIN, par B. Plockhorst. — La parabole du bon Samaritain est universellement connue. Cependant elle est si belle que nous ne pouvons nous empêcher de la rappeler ici. Un docteur de la loi s'adressant à Jésus, lui dit . « Et qui donc est mon prochain? » Jésus prenant la parole lui dit : « Un homme allait de Jérusalem à Jéricho; en chemin il rencontra des voleurs qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies et s'en allèrent le laissant à demi mort. Or il arriva qu'un prêtre allait par le même chemin, il vit cet homme mourant et passa outre. Un lévite étant venu ensuite, le vit aussi et passa de même sans s'en occuper. Mais un Samaritain qui voyageait, vint à passer près de lui et l'ayant vu, fut touché de compassion. S'étant donc approché, il pansa ses plaies, après y avoir mis de l'huile et du vin, le mit ensuite sur son cheval et le mena dans une hôtellerie où il prit soin de lui. Le lendemain, il donna deux deniers à l'hôtelier en lui recommandant le blessé et lui disant qu'il lui rembourserait à son retour ce qu'il aurait dépensé en plus. Lequel des trois a le mieux agi, lequel a été le prochain du blessé? » Le docteur de la loi répondit : « C'est celui qui a été compatissant ». « Allez donc, lui dit Jésus, et faites de même. »



LES MARTYRS DU BAT, par **Jans Verhas** — [illegible] tion se lisent assez sur leur physionomie. Ils sont à l'époque de la plus dure fatigue, au moment de la saison des bains de mer. On les loue pour la promenade et de gros messieurs et de grosses dames n'hésitent pas à s'asseoir sur le dos de ces malheureuses bêtes qui n'ont pas été créées pour de pareils fardeaux. Porter de pareilles masses est déjà bien fatigant, mais leurs bourreaux souvent veulent les faire galoper et veulent voir à qui arrivera le premier, ou se montrera le meilleur cavalier. Alors, le bâton fait son office et l'on voit des gens d'humeur paisible, qui ne feraient pas de mal à une mouche, rouer de coups le malheureux âne qui a l'honneur et le malheur de les porter. Et ces malheureuses bêtes finissent par tellement s'habituer à ce martyre, qu'elles ne cherchent pas à se débarrasser de leurs cavaliers. Elles se contentent de s'en venger par un trot d'une dureté excessive par l'entêtement qu'elles mettent à longer les précipices et à frôler toutes les haies, afin de procurer à leurs persécuteurs l'agrément de branches leur cinglant la figure et d'épines leur écorchant les mains et les jambes.



TROP TARD, par Hans Dahl. – Pour regagner le village, il faut traverser la rivière et s'adresser au passeur. Le soleil va bientôt disparaître et ce jeune paysan qui apercevait devant lui cette jeune fille près d'atteindre le bac, s'est hâté tant qu'il a pu. Malgré son lourd fardeau, et voyant que ses cris d'appel n'y faisaient rien, il a couru, la sueur ruisselle sur son front, il s'est élancé mais n'a pu atteindre la barque et a du s'arrêter sur la grosse pierre près de laquelle celle ci était amarrée. Le passeur et la jeune fille rient de sa mine déconfite et se moquent de lui, et lui conseillent de prendre patience en lui promettant que la barque reviendra bientôt le chercher. La jeune fille, heureuse du mauvais tour qu'elle lui a joué, rit de plus en plus fort en lui décochant quolibets sur quolibets. Lui, que la fatigue et la faim commencent à presser, voudrait bien être rentré. Il pense qu'avec un peu de complaisance, l'une aurait pu l'attendre, l'autre aurait pu ne pas démarrer si vite. Mais qu'y faire, se plaindre exciterait encore plus les moqueries de ses persécuteurs; prendre le mal en patience, garder cette lourde charge sur les épaules en attendant que la barque vienne le prendre, c'est encore ce qu'il y a de mieux à faire et c'est à quoi il se décide, tout en maugréant en lui-même contre ces rieurs, si peu complaisants.



LA TENTATION DU CHAT, par **Antoine Rotta**. Dans le piège qu'il avait tendu, ce jeune garçon a attrapé une souris. Il a aussitôt appelé sa sœur pour venir admirer sa capture, et, après s'être amusés quelque temps des mines de la pauvre bête qui cherche s'il n'y a pas moyen de fuir, ils ont aperçu le chat qui s'avançait à pas de loup, les yeux brillants, et allait s'élancer sur le piège. Le petit garçon a repris sa prisonnière, et s'est assis sur une chaise pour mieux tenir son piège, la petite fille a saisi le chat dans ses bras et l'approche de la souris qui ne bouge plus, terrifiée qu'elle est en voyant si près d'elle son plus cruel ennemi. Le chat ne la quitte pas des yeux, ses deux pattes de devant sont prêtes à frapper, les griffes commencent à se montrer. Les deux enfants prennent un vif plaisir à ce jeu d'un nouveau genre : exciter le chat et ne pas lui laisser prendre la souris. Mais le petit garçon se laissera surprendre, il ne pourra empêcher le félin de donner un coup de patte sur la cage, de fourrer sa patte dans l'ouverture et d'un solide coup de griffe de tuer la pauvre bête. Cette scène est admirablement rendue, les enfants et l'animal sont remarquables. La physionomie du petit garçon dit si bien au chat : « Regarde, tu la vois bien, elle est tout près de toi, tu veux la manger, eh bien tu ne l'auras pas : je veux la garder pour m'en amuser. »



A VENISE, par Ju'es Stewart. — Poète, prends ton luth et me donne un baiser; — la fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore. — Le printemps naît ce soir; les vents vont s'embraser: — et la bergeronnette, en attendant l'aurore, — aux premiers buissons verts commence à se poser. — Poète, prends ton luth et me donne un baiser. — Comme il fait noir dans la vallée! — J'ai vu qu'une forme voilée — flottait là-bas sur la forêt. — Elle sortait de la prairie; — son pied rasait l'herbe fleurie; — c'est une étrange rêverie; — elle s'efface et disparaît. — Pourquoi mon cœur bat-il si vite? — Qu'ai-je donc en moi qui s'agite — dont je me sens épouvanté? — Ne frappe-t-on pas à ma porte? — Pourquoi ma lampe à demi morte — m'éblouit-elle de clarté? — Dieu puissant, tout mon corps frissonne. — Qui vient, qui m'appelle? — Personne, — je suis seul, c'est l'heure qui sonne. — O solitude, ô pauvreté! A. de M.

Publié avec l'autorisation de Braun, Clement and Co.
257, Fifth Av.n., New-York.



UNE PARTIE DE CHASSE EN HIVER, par Alfred de Wierusz-Kowalski. — Les loups abondent en Russie et en Pologne. En ete ils vivent dispersés et on ne les rencontre que par hasard, mais en hiver, lorsque la terre est entierement couverte de neige, la faim les rend hardis et ils attaquent tout ce qui se trouve à leur portée; souvent même ils pénètrent dans les villages et enlèvent enfants, chiens, bestiaux. Lorsque leurs depredations deviennent trop grandes ou lorsqu'un des châtelains du pays veut offrir une chasse mouvementée à ses invités, on attelle trois ou quatre traineaux qui parcourent la plaine glacée au triple galop. Dans l'un se trouve un petit cochon que l'on fait crier afin d'attirer les loups. Bientôt on en voit poindre un ou deux, puis d'autres, et d'autres encore qui se précipitent à la poursuite des traîneaux. Le cochon est bien vite sacrifie, le gibier est là tout prêt, et c'est lui qui vous chasse. Les chevaux effrayés marchent comme le vent. De chacun des traîneaux part à droite et à gauche une fusillade continuelle qui creuse de profonds sillons dans la masse des loups. Quand on a assez tiré ou que la nuit commence à venir, on se hâte de rentrer, mais malheur au chasseur, si un cheval s'abat ou si le traîneau se renverse, les loups sont immédiatement sur vous, et l'on est bientôt devoré.



PAUVRES MUSICIENS TYROLIENS par Franz Defregger [illegible]

14, East Twenty-third Street, New-York



LE DROIT DE PÉAGE, par Hans Dahl. — Le droit de péage qu'exerce ce jeune paysan ne paraît guère déplaire à celles qui y sont soumises, si l'on en juge par la mine épanouie de celle qui a déjà payé et la mine riante de celle qui à son tour est obligée d'acquitter le droit de passage Pour rapporter la brassée d'herbe qu'elles sont allées cueillir de l'autre côté de la rivière, il a fallu prendre le bac, puis, pour rentrer par le plus court, il faut traverser un enclos dont le propriétaire n'ouvre la porte qu'après avoir prélevé cet agréable droit sur les jeunes paysannes qui sont obligées de passer par là. Si elles n'ont pas l'air de s'en plaindre, lui n'est pas non plus à plaindre, si l'on en juge par les deux belles filles qui sont représentées sur ce tableau, car en les regardant beaucoup voudraient bien être à la place de l'heureux péager. Les acteurs de cette scène, la prairie et les arbres éclairés par un beau soleil qui ne va pas tarder à se coucher et dans le second plan cette rivière dont on ne voit pas l'autre rive font de cette peinture un des tableaux les plus agréables à l'œil.



DAME TURQUE SE PROMENANT EN BATEAU, par Bredt [illegible] de la Grèce, alors que ce pays faisait partie de l'Empire Ottoman. La dame représentée ici est probablement l'épouse d'un des chefs grecs ralliés à la domination turque. Son visage découvert, la richesse de ses vêtements, les nombreux bijoux dont elle est couverte, les deux esclaves noires qui sont assises derrière elle, le superbe tapis qui couvre la barque et le rameur grec en costume national montrent assez qu'elle n'appartient pas au sérail d'un pacha turc. Elle aurait la figure voilée, un ennuque l'accompagnerait, car elle ne devrait laisser voir son visage à personne en dehors du maître ou des eunuques du sérail. Les femmes grecques, à l'encontre des femmes turques, n'ont jamais la figure voilée, aussi nous est-il permis d'admirer leur beauté déjà si célèbre dans l'antiquité. Depuis Hélène enlevée par Pâris et cause de la guerre de Troie, la beauté des femmes [illegible]

[illegible]
14, *East Twenty-third Street, New-York.*



LA FIN DU DRAME, par Karl Uchermann. — Blessé par quelque chasseur maladroit, le renne est parti à toute vitesse et s'est bientôt dérobe à la poursuite de son ennemi; mais sa blessure et cette course eperdue l'ont fatigué, et le besoin d'un repos prolongé commence à se faire sentir, quand un nouvel ennemi surgit tout à coup. Attirés par l'odeur du sang, un loup, puis un autre, puis encore d'autres se sont jetés sur les traces du blessé et se sont attachés à sa poursuite comme une meute bien dressée. Leur bande s'augmente sans cesse, et l'énergie de leur poursuite semble encore augmenter à mesure que les forces du noble animal commencent à diminuer. Il n'a pu donner le change à ses persécuteurs, ceux-ci ne se sont pas laissé tromper par la vue d'autres animaux, et si le sang de sa blessure s'est arrêtée, l'odeur et les traces qu'il laisse après lui deviennent de plus en plus fortes. Il commence à râler et à trébucher; les loups se rapprochent, et bientôt l'un d'eux, plus hardi que les autres, lui saute au côté et le fait tomber. C'en est fait, le malheureux est perdu, il ne pourra plus se relever, d'autres loups sont aussitôt sur lui, le déchirent tout vivant en attendant que le reste de la meute vienne prendre part à cette curée.

Publie avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



LES DERNIERS MOMENTS DE MOZART, **par Hermann Kaulbach.** — Wolfgang Mozart, né à Salzbourg en 1756, était fils de Léopold Mozart, deuxième maître de chapelle de la cour de Salzbourg. Le jeune Mozart fut un prodige de précocité et après avoir déjà fait parler de lui, dans son pays natal encore tout petit enfant, il toucha l'orgue à Versailles alors qu'il n'avait pas encore huit ans. Il se fit également admirer et applaudir en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas et en Italie, devint chef de musique à Salzbourg à treize ans, puis musicien de l'empereur à Vienne, où il mourut de phtisie en 1791, épuisé par un travail incessant. Parmi ses opéras les plus remarquables, il faut citer *les Noces de Figaro*, *Don Juan*, *la Flûte enchantée*, etc. Se rendant bien compte qu'il était épuisé et que sa vie n'allait pas durer, il composa son immortel *Requiem*, qui n'était pas encore achevé lorsqu'il sentit les premières approches de la mort. Il demanda alors à ses amis de le lui jouer et chanter, il joignit ses faibles accents aux leurs, jusqu'au moment où ils arrivèrent à chanter le *Lacrimosa* : alors ses yeux se remplirent de larmes, il ne put continuer; ses amis se turent et ce furent les derniers accents qu'il entendit avant sa mort. Son *Requiem* fut achevé par son ami et élève Süssmayr, qui sut s'inspirer des idées et des intentions du maître.



LE RÉCIT DE LA VOYAGEUSE, par B. Vautier. — L'une des sœurs est mariée et fixée dans un hameau de la montagne. Sa sœur est allée chercher du travail dans la petite ville voisine. Mais un jour elle est revenue au pays où elle est née faire ses adieux à ceux qu'elle y a laissés, puis a fait un détour dans la montagne pour venir une dernière fois embrasser sa sœur. Accueillie avec joie par cette dernière qui la fait mettre près du feu et lui fait prendre du café, elle lui raconte les raisons qui font qu'elle s'éloigne, qu'elle abandonne tous ceux qu'elle aime, pourquoi enfin elle va là-bas, très loin dans la grande ville, peut-être pour toujours. Elle lui dit ses espérances et ses chimères, que là-bas elle espère faire fortune [illegible] celui qu'elle aime et pour qui elle quitte tout saura se créer une position qui leur apportera bonheur et richesse; tandis que s'ils s'astreignaient à vivre dans leur petite ville, ils n'arriveraient à rien et ne feraient que végéter. Sa sœur l'écoute et ne sait lui donner un conseil. L'avenir dira quelle est celle qui aura su le mieux choisir sa voie pour trouver le bonheur avec ou sans la richesse.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, *East Twenty-third Street, New-York.*



L'ESPOIR DU PAYS, par F. Brutt. — C'est une scène bien allemande que ce tableau reproduit. Le premier ministre et le bourgmestre s'inclinent devant l'héritier présomptif du trône d'une de ces principautés minuscules dont la plupart ont été absorbées par la Prusse victorieuse, mais dont quelques-unes ont cependant gardé une espèce d'autonomie sous la férule et l'égide du roi de Prusse, empereur d'Allemagne. L'héritier présomptif a de trois à quatre ans ; sa dignité l'occupe encore si peu qu'il tourne la tête pour regarder son cheval de bois renversé, sans se préoccuper des salutations de ces deux hommes graves qui sont chargés de s'occuper des soins de ses Etats. Si leurs hommages le touchent peu, ils ont l'air de plaire à la nourrice qui se tient droite sous son ombrelle et les regarde presque d'un air protecteur, pendant que derrière elle s'avance un grand diable de laquais, à l'air orgueilleux et sot, portant le châle dont pourra avoir besoin le jeune prince. En regardant ce laquais et l'air d'importance qu'il se donne, on ne peut s'empêcher de penser à la jolie et spirituelle fable de La Fontaine, *l'Ane chargé de reliques.*



LANCIERS ESPAGNOLS EN MARCHE, par José Cusachs y Cusachs — [illegible] huit régiments de lanciers, quatorze régiments de chasseurs, quatre régiments de dragons, deux régiments de hussards, soit au total vingt-huit régiments de cavalerie à quatre escadrons avec vingt-huit régiments de réserve, quinze compagnies de cavalerie de la garde civile, et sept compagnies de carabiniers (douaniers) à cheval. A Cuba, il y a en temps ordinaire trois régiments de cavalerie de ligne et vingt et une compagnies de cavalerie de la garde civile; à Porto-Rico, une compagnie de cavalerie de ligne de 175 hommes; aux Philippines, un escadron de cavalerie de ligne. Les lanciers qui sont représentés ici ont comme armement le sabre, le revolver et la lance; les autres régiments ont la carabine au lieu de la lance. Sur pied de paix la cavalerie espagnole compte environ quinze mille hommes et dix mille chevaux, sur pied de guerre vingt-deux mille hommes et dix-sept mille cinq cents chevaux. L'effectif total des troupes espagnoles est en temps de paix de cent quatre-vingt mille hommes, dix-sept mille chevaux et quatre cent cinquante canons; en temps de guerre de neuf cent mille hommes, vingt-cinq mille chevaux et six cents canons.



OTHELLO, OU LE MORE DE VENISE, par Carl Becker. — Shakespeare a tiré de la vie d'Othello l'immortel drame que chacun connaît. Le peintre a voulu nous représenter ici la scène où Othello, de retour à Venise après une expédition périlleuse où il s'est couvert de gloire, raconte à Desdemona ses combats, les périls qu'il a courus sur mer, les tempêtes dans lesquelles sa flotte a failli disparaître. Petit à petit il s'anime. Le vieux seigneur Vénitien, qui lui aussi a couru les mers et s'est trouvé mêlé à de nombreuses rencontres, les yeux perdus dans le vague, se rappelle sa jeunesse et revoit ses combats, ses dangers et ses gloires, tandis que Desdemona, son regard fixé sur le conteur, sent son cœur s'ouvrir à la pitié d'abord, à l'enthousiasme ensuite, puis bientôt à l'amour. En écoutant ce beau guerrier dont les accents l'impressionnent, elle oubliera bientôt qu'elle et lui sont Vénitiens et que dans leur patrie règne ce mal affreux qu'on appelle la jalousie, et que A. de Musset a su si bien rendre dans les vers suivants : — « Tu ne le connais pas, ô jeune Vénitienne ! ce poison florentin qui consume une veine et ne veut qu'un mot pour arracher d'un cœur d'homme dix ans de joie, et dessécher comme un marais impur ce premier bien de l'âme qui fait l'amour d'un homme et l'honneur d'une femme ».



EXTASE, par A. Roth. — Ce tableau, dû au pinceau du célèbre A. Roth, nous représente une sainte femme en extase. Elle tient sur ses genoux une couronne d'épines, emblème de la souffrance et de la résignation. Elle prie, et autour d'elle volent des anges; l'un représente l'Extase, l'autre la Prière, un autre la Résignation, un autre enfin convie la sainte femme à penser à Dieu et au ciel. L'un des anges tient dans sa main une colombe, l'oiseau sans fiel emblème du Saint-Esprit et de l'innocence. La sainte femme est là qui prie : déliée de tout ce qui est sur la terre, si son corps est encore dans ce monde, son esprit erre dans le ciel à la recherche du divin Sauveur; les anges qui l'entourent sont moins là pour la pousser à la prière que pour donner une forme vivante à ses pensées. Elle est enlevée, transportée à travers l'espace; son corps est là, sa pensée n'y est plus, la terre n'existe plus, le ciel l'attire; son regard ne voit rien que l'infini auquel elle aspire.



L'AMI DES PAUVRES ET DES HUMBLES. par L. A. L'hermitte. — La phrase de l'Évangile de saint Luc où le Christ se faisait reconnaître de ses disciples en rompant le pain, est le sujet de ce tableau. Accueilli avec empressement dans cette humble cabane où il est entré en demandant à se reposer et à manger, le Christ ne s'est pas encore fait connaître. Les rudes habitants de ce pauvre logis se sont assis en face de lui et vont prendre leur bonne part du repas qu'on vient d'apprêter. Mais au moment de commencer, ils voient leur hôte bénir le pain, le rompre et leur en offrir. Alors leurs yeux se dessillent, ils reconnaissent le Christ, le Sauveur, Celui qui a donné sa vie pour racheter le genre humain, Celui qui, innocent, est mort sur la Croix. Ils avaient appris à l'aimer et à le prier dans les églises où des tableaux le leur montraient crucifié sur la terre ou au ciel entouré de ses anges. Ils sont dans l'admiration et dans un tel étonnement qu'ils ne peuvent dire un mot. Ils ne le quittent pas des yeux et semblent transformés par cette apparition qui est en même temps une révélation. La présence du Christ va transformer ces hommes grossiers qui jusqu'ici ne se préoccupaient que de la vie matérielle ; sa venue a suffi, ils ont compris qu'il y avait autre chose que la vie sur cette terre et qu'après la mort il y a la vie future.



A **L'ÉGLISE, L'HYMNE DE LA FIN, par William V. S[illegible]** — [illegible] cérémonie religieuse, dans une chapelle de Bavière. Dans la [illegible] Tandis que les enfants dorment, [illegible]

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



LA REPRESENTATION INTERROMPUE, par A. Lonza — [illegible] causée dans le public par cette chute n'est pas encore calmée.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



LA FILATURE, par Max Libermann. — La scène que le peintre a voulu représenter se passe dans une petite ville de Hollande où en été chacun travaille dans les prairies et les [illegible] Et maintenant toutes les familles ont de la besogne pour l'hiver, hommes, femmes, enfants, [illegible] se tordre. Le travail est fatigant, l'air qu'on r[illegible] hâte à sa tâche. Ces ouvrières d'usine n'ont gardé du costume si pittoresque de leur pays que la coiffure nationale La misère les a forcées a vendre petit [illegible] de fête, qu'elles s'étaient transmis de génération en génération, alors que chacun travaillait chez soi au lieu d'être réuni dans des usines plus ou moins importantes.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



LES JEUNES JOUEURS par L. K[illegible]. — [illegible] … son jeune frère, l'autre est passé par là en allant porter des bottes à un client. Après quelques minutes de conversation, l'un deux qui est propriétaire d'un vieux jeu de cartes a proposé une partie à son ami qui s'est hâté d'accepter. Une vieille souche leur sert de [illegible] … que généreusement octroyés pour lui apprendre à s amuser en route.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York.



ÂNES SUR LE BORD DE LA MER, par J. H. L. de Haas. — [illegible] là, attendant qu'on leur fasse haler les bateaux qu'il faut amener sur le rivage, à l'abri des coups de mer qui pourraient venir les enlever s'ils n'étaient pas solidement amarrés. Ces pauvres ânes sont là bien tranquilles, ne pensant pas à s'éloigner pour essayer de trouver quelque maigre nourriture sur cette plage désolée; ils savent qu'ils ne trouveraient à manger que quelques joncs saumâtres ou des tiges de varech dont on ne peut qu'à peine faire de la litière quand elles sont bien sèches. Ils sont résignés, ils savent qu'ils ne rentreront et ne recevront leur nourriture que lorsque le dernier bateau aura été halé, et que ceux qui les montaient se disposeront à rentrer eux aussi pour gagner le souper, et le gîte du soir. Dans ce paysage gris et triste, l'artiste a su rendre avec infiniment de charme l'expression des deux ânes qui sont au premier plan et il se montre dans cette peinture un animalier remarquable à côté d'un paysagiste éminent.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.





LA FEMME DU RADJAH par Paul Sinibaldi et JEUNE FILLE RUSSE, par Karl Venig. — [illegible] assez la puissance dont elle dispose! sent-elle assez qu'à son moindre geste, à son moindre clignement d'yeux, son tout-puissant époux enverra à la mort celui ou celle qui lui aura déplu! Elle est en effet en ce moment la favorite du maître, elle en a la puissance, et son regard altier semble prêt à en abuser plutôt qu'à en user dans une sage mesure. Elle oublie trop que la vieillesse viendra un jour, que peut-être avant la vieillesse une nouvelle favorite aura pris sa place et qu'elle ne sera plus rien. Espérons pour elle que ce moment se fera encore longtemps attendre.— L'autre tableau nous représente une jeune fille russe du dix-septième siècle dans ses riches atours. Elle aussi est de noble condition, elle aussi est d'une famille où l'on est habitué à commander, mais elle sourit, et, autant sa voisine a l'air orgueilleux, autant elle a l'air d'une brave et bonne fille. Laquelle des deux sera la plus heureuse?

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



AU BAL MASQUÉ, par C. Sohn. — Cachée sous le [illegible] et rendue méconnaissable par le costume japonais qu'elle a adopté, n'est-elle venue au bal que pour surveiller une rivale qu'elle a su reconnaître malgré son travestissement, ou bien fatiguée de la danse est-elle venue se reposer [illegible] par une [illegible] portière, lorsque [illegible] son de voix est venu frapper son oreille. A présent [illegible] mais elle [illegible] de la portière. Celui qu'elle aime a lui aussi abandonné la danse et est venu en compagnie de sa danseuse [illegible] dans un petit salon où il se croit à l'abri des regards et des oreilles. A présent il est tout près de sa rivale, ils échangent des propos d'amour et des baisers consacrent leurs serments, sans qu'ils se doutent qu'ils sont épiés par celle qui ne leur pardonnera pas et va devenir [illegible] cruelle ennemie pour se venger de l'abandon de son amant et du bonheur de son ancienne amie devenue son heureuse rivale.

[illegible]

[illegible] East Twenty [illegible] Street, New York.



SAINTE CÉCILE, par G. Naujock. — Sainte Cécile, vierge et martyre, naquit en Sicile et mourut à Rome avec la couronne du martyre, vers l'an 230. Les musiciens l'ont choisie comme patronne, parce qu'en chantant les louanges de Dieu elle s'accompagnait d'un instrument de musique. Saint Chrysostome montre qu'une psalmodie dévote est très efficace pour allumer dans l'âme le feu de l'amour divin. La musique, dit saint Augustin, a la vertu d'exciter de pieuses affections et d'échauffer le cœur par la divine charité. La musique a, de temps immémorial, servi à la célébration du culte. Le roi David chantait ses hymnes en s'accompagnant lui-même, et dans les églises l'orgue soutient le chant des prêtres pour la célébration de la messe et des autres offices. La fête de sainte Cécile est célébrée le 22 novembre de chaque année. Les plus célèbres peintres ont laissé d'admirables tableaux de sainte Cécile. Il faut citer en première ligne ceux de Raphaël, du Dominiquin, de Carlo Dolce, etc. A Paris, l'une des rues qui entourent le Conservatoire national de Musique porte le nom de rue Sainte-Cécile.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co, 14, East Twenty-third Street, New-York.



SUR LA TERRASSE A VENISE, par M. [illegible] [illegible]



LE MONT DE PIÉTÉ, par Oreste Da Molin. —



LE TROUPEAU, par Luigi Chialiva — [illegible] presque perdues dans cette lande qui ne présente aucun abri, se sont mises sous leur vaste parapluie à l'abri des ardeurs du soleil. Écrasés eux-mêmes par cette chaleur torride brebis et agneaux ne pensent même plus à brouter. Ils sont là groupés autour de leurs gardiennes. presque tous couchés, les autres ne bougeant pas. Le chien seul qui est chargé de protéger le troupeau et qui a conscience de sa responsabilité, a redressé la tête qu'il tourne vers l'endroit d'où lui est venu un bruit insolite ou du côté duquel son flair lui a indiqué qu'il fallait veiller. Malheureusement les petites gardiennes ne voient pas leur fidèle serviteur, elles ne s'occupent que de ce petit agneau qu'elles ont pris dans leurs bras. Esperons qu'il ne sera pas trop tard et que les grondements du chien les préviendront encore à temps pour leur permettre d'emmener leur troupeau et échapper au loup qui les guette et qui cherche à profiter de leur distraction.



LE PREMIER ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DU CHRIST. par F. Roeher. — Depuis la naissance du Christ, la Noël est célébrée dans tous les pays chrétiens avec plus ou moins d'enthousiasme et de pompe, mais presque partout avec la même ferveur. Aussi la Noël, ou la *Christmas*, selon que l'on est dans un pays catholique ou protestant, a-t-elle fourni aux peintres le sujet de nombreux tableaux. Roeher a voulu représenter ici par une peinture allégorique le premier anniversaire de la naissance du Christ. Autour de la Vierge, qui tient dans ses bras l'Enfant divin endormi qu'elle contemple avec amour, une ronde d'anges voltige dans une sorte de cercle lumineux en célébrant par des chants d'allégresse la gloire du Sauveur, pendant que saint Joseph, un peu en arrière, contemple avec vénération l'Enfant, dont il connaît la mission divine. Les pays protestants ont fait de la Christmas leur plus grande fête, tandis que les pays catholiques ont presque reporté au premier de l'an la fête qui autrefois, avant l'adoption du calendrier grégorien, était toujours célébrée à Noël.



UNE FILLE DE LA NATURE, par Hans Dahl



HYPATIA, par R. Sauber. [illegible]



UN COIN DU LAC, par L. C Nightingale. — [illegible] trois jeunes filles vêtues de robes de mousseline blanche se sont embarquées pour faire une promenade sur les eaux tranquilles du lac. Après une courte promenade et déjà fatiguées de ramer, elles sont venues se mettre à l'abri dans un coin ombragé du parc, et la, deux d'entre elles sont restées paresseusement, l'une couchée, l'autre assise, dans la barque, pour goûter la fraîcheur que leur donne l'eau, à l'abri des arbres qui l'entourent. L'autre jeune fille, plus éveillée que ses compagnes, a sauté à terre et s'occupe de cueillir des pommes sur les arbres qui l'environnent. Le peintre a su faire de ce sujet un peu banal une ravissante peinture. Dans un paysage de toute beauté où les tons du soleil se reflètent sur l'ombre des arbres et sur l'onde que ne ride même pas un souffle de brise, ces trois jeunes filles en légères robes blanches se détachent avec une vigueur et un brio tout à fait remarquables.



MARCHANDES DE FRUITS A VENISE par Stefano Novo. — Sous le beau ciel de l'Italie mûrissent de nombreux fruits dont les pays du Nord ne soupçonnent même pas la saveur, car pour pouvoir les faire voyager on est obligé de les cueillir avant leur maturité. Dans ce tableau, à côté de ces deux belles filles des environs de Venise, le peintre a pour ainsi dire fait une exposition des fruits de l'Italie. En effet, nous voyons à la montre de la marchande : oranges, mandarines, citrons, ananas, cedrats, amandes, raisins, pastèques, [illegible] et les fruits frais, conserves, séchés ou confits s'exportent en grande quantité dans les pays du nord de l'Europe. Les olives, le vin, le riz et le maïs donnent également lieu à une exportation importante. En outre, les habitants du pays, dont la sobriété est proverbiale, en consomment [illegible]

[illegible] l'autorisation spéciale de l'artiste.



PREVOYANCE MATERNELLE PAR ANTICIPATION par A. Moradec — [illegible] il ne serait pas complet si l'arrivée prochaine d'un petit être qu'ils aiment déjà ne venait l'augmenter. Tous deux ne parlent que de lui, ne pensent qu'à lui. Lui désire un garçon, elle une fille; à présent ils sont d'accord, ils veulent l'un ou l'autre. Celui qui viendra sera le bienvenu. Et comme il faut que tout soit prêt pour son arrivée, la jeune mère a entassé dans une corbeille tous les langes dont le petit être aura besoin; elle y travaille depuis longtemps et la layette est prête. Jaloux de son inaction et de ne pouvoir faire quelque chose pour le futur bébé, le jeune père n'a rien trouvé de mieux que de s'occuper des jouets de l'enfant, et il montre triomphalement à son épouse qui vient de mettre la dernière main à la layette, car le moment où elle va servir est tout proche, une poupée qu'il vient d'aller acheter pour son futur rejeton, sans penser qu'il faudra plusieurs mois avant que monsieur bébé puisse s'en emparer.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



FRÉDÉRIC GUILLAUME I ET LES EMIGRANTS DE SALZBOURG, par Fritz Neuhans. — La province prussienne de Lithuanie avait été dévastée et presque entièrement dépeuplée, au dix-huitième siècle, par une peste terrible à laquelle avait succédé une épouvantable famine. Dans les dernières années de sa vie, le roi Frédéric Guillaume Ier entreprit de réhabiliter cette province. Il établit des règlements sanitaires, il rebâtit les villages abandonnés et en ruines, n'épargnant ni efforts, ni dépenses, ni promesses, pour assurer le succès de cette grande entreprise dont il était lui-même l'architecte et le surveillant. Pour ramener la population dans ce pays désert, il fit appel aux émigrants de tous les pays d'Europe. Parmi ceux-ci se trouvèrent trente mille personnes venant de Salzbourg, ville de l'empire d'Autriche; en une seule fois sept mille se mirent en route. Le pays fut bien vite repeuplé, florissant et l'abondance ramenée dans cette région qui devint une des plus riches possessions du Roi. Ce tableau représente l'arrivée des premiers émigrants de Salzbourg rencontrant le roi Frédéric Guillaume Ier, revenant de vérifier si tout était bien prêt pour recevoir les nouveaux habitants, qui, pour se distraire de l'ennui et de la monotonie du voyage, chantaient des hymnes, et qui acclament et saluent leur nouveau souverain.



L'ENFANT DE LA CAMPAGNE, par H. Savant — [illegible]



A LA BARRIÈRE DU PATURAGE, par Hugo Salmson. — La porte d'entrée du pâturage est close et les enfants sont là, attendant qu'on leur ouvre. L'aînée porte son petit frère qui tient dans ses mains quelques cerises, l'autre petite fille est là tournée du côté du chemin, pour voir si l'on va bientôt venir, tandis que leur frère assis par terre, n'a d'autre souci que de disposer dans son vieux chapeau les cerises qu'il a cueillies en route, afin qu'elles ne s'écrasent pas et qu'il puisse les rapporter intactes à la maison. L'heure de la rentrée à la maison est proche, par conséquent l'heure où on va manger, et à leur âge on a toujours faim. Ils attendent donc que le soleil en se couchant donne le signal du retour. Une fois la traite terminée, le lait sera rapporté à la ferme et le troupeau abandonné à lui-même dans le pâturage où il passera la nuit. L'artiste a su rendre avec infiniment de talent cette scène où les personnages ont autant de valeur que le paysage.

[illegible] de Braun, Clément [illegible]
[illegible] Fifth Ave., New York.



CHARITÉ par Walter Gay. — [illegible]



MESSE EN BRETAGNE, par Walter Gay. — Nous sommes ici dans la Bretagne bretonnante, là où la civilisation représentée par l'usage de la langue française ne s'est pas encore répandue. C'est une pauvre bourgade en majeure partie habitée par des marins, et pour le reste, par quelques pauvres paysans qui peinent toute l'année pour arracher à leurs stériles landes quelques gerbes de sarrasin pour leur nourriture de l'hiver. Ils ont le danger en moins que les pêcheurs, et quelquefois ils arrivent courbés et tremblotants à un âge assez avancé, tandis que leurs malheureux voisins finissent presque tous par trouver leur tombe dans l'immensité de l'Océan. Aussi, dans ces pauvres bourgades, la foi est elle restée vive. Alors que la mer démontée couvre la pauvre barque de ses flots furieux, le pêcheur en donnant un dernier adieu aux siens n'a plus d'espoir que dans la Mère de Dieu qu'il invoque dans une suprême prière, tandis que, dans le bourg, mères, femmes, filles de pêcheurs, toutes sont rassemblées dans la pauvre église, où dans d'ardentes prières elles demandent au Sauveur d'épargner celui qui est leur soutien. Car si la vie est rude et difficile alors que le chef de famille existe, c'est la misère qui reste à la famille quand le flot noir a pris celui qui les faisait vivre.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



ATTENDANT AU PASSAGE par J. Haynes Williams.



LA RENTRÉE DU TROUPEAU A L'ÉTABLE, par Franz de Beul. — La litière a été renouvelée, les râteliers garnis de fourrage : aussi brebis et agneaux de retour de l'abreuvoir se pressent-ils à l'envi pour rentrer. Ils s'écrasent à la porte, voulant tous passer les premiers, pendant que celle qui les soigne les regarde et les compte. Et ce n'est pas une petite besogne qu'elle a à faire : tous les jours il faut qu'elle voie s'ils ne sont pas malades, s'ils mangent bien, s'ils ne sont pas blessés ; il faut faire attention à la clavelée, au charbon, et à tant d'autres maladies qui viennent décimer un troupeau et ruiner le cultivateur. Bientôt il va falloir procéder à la tonte et, dès que l'état des cultures le permettra, les mener paître dans les champs où ils souffrent moins de la chaleur que dans leur étable. Dans ce tableau, à côté de la bergère, de l'autre côté du troupeau, il faut regarder le chien qui lui aussi a l'air de compter les bêtes qui lui sont confiées ; il sait qu'il en est responsable, que sa besogne n'est terminée que lorsque toutes les bêtes sont rentrées ; aussi, s'il en manquait une, il n'attendrait pas d'ordre, il partirait de lui-même pour aller la rechercher et la ramener au bercail.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.





CAVALERIE ESPAGNOLE TRAVERSANT UN GUÉ, par José Cusachs, et LA FOIRE AUX CHEVAUX A ROTTERDAM, par Otto Eerelman. — [illegible]

pays sont venus pour voir s'il n'y a pas quelques bonnes affaires à traiter. [illegible] paire bien appareillée attelée à une voiture bien tenue. Souvent aussi les Hollandais fournissent ces forts chevaux de brasseurs qui sillonnent au trot les rues des grandes villes.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



A LA SANTE DE LA NOUVELLE MARIÉE, par J. Agrasct y Juan. — Le repas touche à sa fin. Excité par le vin et les grosses plaisanteries qui accompagnent les rep[illegible] de noces à la campagne, un ami du marié s'est levé et porte la santé de la mariee. Celle-ci écoute les vœux qu'on lui porte et se demande s'ils se réaliseront; sa mère placée à sa droite, pleure silencieusement et a l'air désespérée; est-ce le mariage dont elle ne voulait pas, est-ce le départ prochain de sa fille qui jusqu'ici ne l'avait jamais quittée, est-ce un avenir plein de [illegible] et la crainte du prétendu évincé qui a juré de se [illegible], que regarde attentivement le padre qui vient de la marier et que la tristesse de [illegible] mère et le peu de joie que manifeste la mariée semblent étonner. Espérons que l'avenir sera heureux. Espérons qu'oubliant leurs inquiétudes, mariés et invités tous entrainés par la danse, dont les musiciens s'apprêtent, vont oublier les soucis du lendemain pour être tout entiers aux plaisirs et aux joies d'un si beau jour.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



TROUPEAU DE VACHES SUR LA ROUTE DE VAUDANCOURT, par Aymar Pezant. — Le soleil commence à devenir chaud et c'est l'heure de rentrer les bêtes à l'étable. La vachère a donc rallié son troupeau, et accompagnée de son chien qui regarde si quelque vache a des velléités d'indépendance, elle se dirige vers la ferme, où en son absence on a changé la litière et garni à nouveau les rateliers. A côté des vaches laitières, il y a les génisses et quelques veaux déjà forts, qu'aujourd'hui on élève dans chaque ferme pour remplacer les bêtes qui ne donnent plus de lait, et qu'alors on engraisse pour la boucherie. Dans les grasses prairies de Normandie, les bêtes sont pour ainsi dire abandonnées dans ces prairies entourées de haies et plantées de pommiers. La traite se fait alors en plein air au lieu de se faire à l'étable. Malgré l'humidité qu'amène la brise de mer, les vaches et les chevaux normands, habitués dès leur jeune âge à passer les nuits à la belle étoile, ne souffrent pas de cette variation de température et constituent ces excellentes races dont la renommée s'étend au loin.



TENDRES ET AGRÉABLES SOUVENIRS, par Frederick Morgan [illegible] son premier né. Elle est en admiration devant lui et bien qu'il soit déjà un gros garçon, qu'il ait bientôt six mois, elle le regarde avec les mêmes yeux que le jour de sa naissance, alors que frêle et delicat, il est venu au monde. Les ennuis et les fatigues de sa grossesse, les souffrances de l'accouchement, tout est oublié, elle ne se rappelle que sa joie lors du premier vagissement de la tendre créature. Aussi combien l'aime-t-elle, elle en oublierait presque son mari, et toute à son bonheur qu'elle ne sait partager, elle oublie ce fidèle animal qui la regarde d'un œil attendri et lui lèche la main pour solliciter une caresse. Il a l'air de lui reprocher son abandon, alors que lui est prêt à se sacrifier, si le danger vient, pour ce fils qu'elle aime tant. Allons, jeune maman, embrassez votre enfant et donnez une caresse à ce bon chien qui n'est pas jaloux de votre fils, et qu'une toute petite caresse, un pauvre petit mot d'amitié, un simple regard rendrait si heureux.



LE PENSIONNAT EN ALARMES, par Toby E. Rosenthal. — Que s'est-il donc passé? Toute la nuit on a entendu des bruits étranges. On s'est mis à chercher d'où ils pouvaient venir. Les mots de revenants et de sorciers sont chuchotés avec effroi. [illegible] ces pas, ces gémissements, ces cris venaient tous du même endroit, de derrière cette porte de couloir qui mène au dehors, mais qui, condamnée depuis longtemps, sert aujourd'hui d'armoire de debarras. Toutes les écolières se sont armées le mieux qu'elles ont pu et se sont groupées autour de la maîtresse la plus revêche, pendant que l'autre reste en arrière, [illegible] avec toutes les précautions possibles cette maudite porte; mais la clarté du jour fait redoubler le bruit, deux chats mourant de faim enfermés par hasard ou exprès, en se précipitant pour sortir de leur prison, bousculent un arrosoir et des objets de jardinage, et augmentent encore la peur des jeunes pensionnaires en attendant qu'elles rient de leur ridicule frayeur.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
[illegible] East Twenty-third Street, New York.



CONDAMNÉ A UNE EXPOSITION PUBLIQUE A BARCELONE, par F Galofre Oller — [illegible] la ville le condamné est restee en usage. Selon son crime ou [illegible], il était promené, ou à pied en chemise, ou couvert d'une cagoule de moine, ou bien sur un âne, à moitié nu, souvent assis la tête tournée vers la queue. A chaque carrefour, à chaque place, on arrêtait et un alguazil lisait à haute voix la sentence et le motif de la punition. [illegible]



UNE PROCESSION À VENISE, par J. Gallegos. — [illegible] république a armé des flottes puissantes qui ont porté au loin son nom, sa puissance et sa gloire, que les croisés avaient été obligés de demander son secours et qu'avec elle, ils avaient pris Constantinople et détruit l'empire d'Orient. Longtemps elle régna en maîtresse absolue dans l'ancien empire grec; la plupart des îles de l'Archipel et des ports de la Morée etaient en son pouvoir; les richesses du monde entier venaient chez elle; puis quand les conquêtes des Ottomans la firent reculer en Orient, elle devint maîtresse d'une partie de la haute Italie, et resta encore la première puissance maritime et commerçante du monde jusqu'au jour où la découverte du passage aux Indes par le Cap et la decouverte de l'Amérique portèrent à son commerce un coup fatal et la firent décliner petit à petit. Grâce à ses richesses, le luxe des habitants était inouï, les couvents et les églises, les monuments, les palais étaient remplis d'objets précieux et de tableaux des plus grands maitres. Aussi une procession à Venise, comme celle qui est representée ici, n'etait-elle qu'un long miroitement d'objets d'or et d'argent scintillant au soleil.



DERNIERS PRÉPARATIFS AVANT LE DÉPART POUR LA PROCESSION, par P. De Tommasi. — [illegible] des processions, et, si le Saint Père est emprisonné au Vatican, les habitants du [illegible] [illegible] pauvre chaumière, depuis plusieurs jours, [illegible] l'enfant qui doit figurer à la procession, et la joie de ce spectacle fait oublier, pendant quelques [illegible]

Publie avec l'autorisation spéciale de l'artiste



EN MÉDITATION, par Edgar S. Cameron; et FLEURS ET RAYONS DE SOLEIL, par Irving R. Wiles. — [illegible] qu'elle en oublie de boire son café ? Est-ce son mari ou son amant qui est parti par delà les mers pour un long voyage, est-ce l'anxiété de ne pas avoir de nouvelles et calcule-t-elle où il doit être et d'où il aurait dû écrire. Mais il nous faut l'abandonner à elle-même et à ses pensées que nous ne pouvons deviner. Le tableau qui est à côté nous montre au contraire le bonheur de vivre sans arrière-pensée. Une jeune mère fait admirer à son enfant des fleurs sur lesquelles les rayons du soleil viennent en se jouant changer les couleurs. Quelle belle journée et quelle opposition entre ces deux scènes : la première, l'hiver, le froid et presque le chagrin, tout au moins l'ennui ou la tristesse ; l'autre, l'été, le soleil, les fleurs et la jeunesse ; aussi malgré soi, après avoir plaint cette jeune femme toute seule, revient-on bien vite à cette heureuse mère, à son enfant, à ces fleurs et à ce beau soleil qui éclaire si joyeusement tout ce qu'il touche.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



ENTRÉE DU PRINCE IMPÉRIAL FRÉDÉRIC A JÉRUSALEM, par Wilhelm Gentz. — [illegible] un des épisodes du voyage en Orient du prince impérial d'Allemagne, qui devint empereur sous le nom de Frédéric III. Si le costume européen et le type allemand avec la barbe blonde ne se laissaient apercevoir sous le burnous, on croirait voir le passage d'une caravane arabe dans le désert. Les deux guides qui la précèdent, les chameaux, les chameliers qui marchent à côte de leurs bêtes, les turbans, les burnous, les [illegible] sont ceux des caravaniers qui parcourent les déserts de Syrie, d'Arabie [illegible] même que l'on voit quand on approche des villes arabes : un ciel bleu, du sable et encore du sable, pas une goutte d'eau, pas un brin de verdure, et enfin les dômes et les minarets des mosquées. Depuis David et Salomon, le désert est toujours resté le désert et les souffrances que les Israélites éprouvèrent en errant dans le désert sont encore à redouter quand on traverse ces pays sans eau si bien nommés le pays de la soif et de la faim.

Publié avec l'autorisation de la Berlin Photographic Co.
14, East Twenty-third Street, New-York



LA RECOLTE DES ROSES EN PERSE, par H. Siddons Mowbray. — [illegible] charment la vue et les sens. Elle n'est cultivée que comme fleur d'agrément. Mais en Algerie, en Syrie et surtout en Perse, on la cultive surtout pour les essences qu'on en tire et qui font ces parfums qui se vendent au poids de l'or. En effet le litre, ou plutôt le kilogramme, car en gros l'essence se vend au poids, vaut de quatre à cinq mille francs. Très recherché autrefois dans les harems et les sérails, ce parfum s'est répandu dans le monde entier, et si en Orient la consommation n'en a pas diminué, en Angleterre et dans le reste de l'Europe on en fait aujourd'hui une consommation qui va toujours en augmentant, malgré la concurrence qu'essayent de lui faire les parfums extraits de la houille qui sont très bon marché, mais ne peuvent rivaliser pour la délicatesse. Ce tableau représente de jeunes Persanes qui après la cueillette s'amusent à se couvrir de roses. Cet ensemble de jeunes filles et de fleurs forme une composition charmante.



LE DERNIER VOYAGE, par Edwin Lord Weeks. — Ce tableau nous montre deux fakirs qui, partis pour le pèlerinage de Bénarès, ont vu leur voyage interrompu par la maladie subite et foudroyante de l'un d'eux. Celui qui n'a pas été atteint s'efforce d'arriver dans la ville sainte avant que le dernier soupir de son compagnon soit exhalé. Aussi, avec l'aide d'un batelier, se hâte-t-il de remonter le Gange, pour tâcher d'arriver à temps pour que la mort ne frappe son compagnon que lorsqu'il aura été débarqué sur une des rives sacrées du fleuve. Les habitants de ces pays attribuent aux eaux du Gange des vertus divines, et c'est grâce à cette superstition que le fakir et le batelier, malgré l'horreur que leur religion leur inspire pour ce qui est impur, sont là côte à côte avec ce moribond qui depuis longtemps déjà n'a plus connaissance de ce qui se passe autour de lui. Les Anglais, malgré tous leurs efforts, n'ont pu détruire les religions et les superstitions indoues qui, de temps en temps, amènent encore quelques émeutes dans leur vaste empire des Indes, où pour trois cents millions d'indigènes on ne compte pas cent cinquante mille Européens.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



UN ÉPISODE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE, ESPAGNE 1808, par César Alvares Dumont. — L'épisode que nous reproduit ce tableau est un des nombreux épisodes qui se sont déroulés au siège de Saragosse. Assiégée par l'armée française, cette ville défendue par une faible garnison vit tous ses habitants devenir soldats. Chaque maison devint une citadelle dont il fallut faire le siège une par une. Les nombreux couvents qui existaient dans la ville devinrent surtout de véritables forteresses et il fallut en faire le siège en règle pour s'en emparer. Abrités derrière leurs épaisses murailles, les moines et les habitants entretenaient une fusillade meurtrière contre les troupes françaises et il fallut recourir à la mine pour ouvrir des brèches qui permettaient aux soldats de s'avancer pas à pas. Ce siège fut meurtrier. La discipline et la valeur des troupes françaises secondées par un materiel de siège important finirent par vaincre cette résistance acharnée, qui des deux côtés fit verser des torrents de sang. Cette funeste guerre d'Espagne, qui transforma d'alliée en ennemie la nation espagnole, coûta à la France plus de cent mille hommes, dont la présence sur les champs de bataille, en 1814, aurait pu changer la face des choses et nous éviter la honte de l'invasion.

Publié avec l'autorisation spéciale de l'artiste.



LA VIERGE A L'ENFANT, par G. Papperitz. — C'est une des scènes qui a le plus tenté l'imagination des peintres. La Vierge à l'enfant est un des sujets reproduits le plus souvent par les maîtres les plus fameux des écoles italiennes, espagnoles et hollandaises. Les peintres modernes de toutes les écoles ont également reproduit cette scène de toutes les manières, et Papperitz peut être cité parmi ceux qui ont le mieux rendu ce difficile sujet qui vous exposait à être accusé soit d'avoir copié l'un de vos prédécesseurs, soit de n'avoir fait que de la banalité. La Vierge, qui presse ici l'Enfant Jésus contre elle, le regarde avec amour et semble prévoir qu'un jour on le lui enlèvera pour le crucifier. L'enfant divin, tout en s'appuyant sur sa mère, montre qu'il se rend déjà compte de la mission qu'il doit accomplir. Cette peinture est remarquable à tous les points de vue, et mérite d'aller dans les Musées des grands États prendre place à côté des chefs-d'œuvre des Rubens, des Murillo, des Michel-Ange, des Titien, des Velasquez, etc.



Publication Hebdomadaire
Prix : 0.60 Centimes
LA LIVRAISON
ALBUM
DES
BEAUX-ARTS
16
LES
Tableaux
Célèbres
DU MONDE
E PLURIBUS UNUM
BUREAUX
128, Rue Cardinet
PARIS
BRYAN, TAYLOR & CO.
NEW YORK, PARIS ET BERLIN

LA PRÉPARATION DE CES BELLES LIVRAISONS ARTISTIQUES, QUI PARAITRONT CHAQUE SEMAINE a exigé l'emploi d'une mise de fonds considérable. L'ouvrage complet constituera la plus belle collection, parue jusqu'à ce jour, de reproductions photographiques de tableaux célèbres. Chaque nation tenant un rang dans le domaine de l'Art y est représentée, c'est dire qu'aucune École importante n'est omise dans

"LES TABLEAUX CÉLÈBRES DU MONDE"

Le choix des sujets a été fait avec le plus grand soin. Les tableaux religieux ou mythologiques ne figurent pas dans ces albums. Nous avons choisi des ŒUVRES INTÉRESSANTES, AGRÉABLES et CAPTIVANTES, — des œuvres frappantes de vérité et susceptibles, à tour de rôle, d'émouvoir, d'amuser, d'instruire et d'élever l'esprit du lecteur.

Lorsque nous voyons dans un musée la foule se presser devant un tableau, ce tableau reproduit toujours l'image d'une scène de la vie réelle, soit gaie, soit triste, où les passions et les sentiments du cœur humain sont en jeu. DES ŒUVRES DE CE GENRE, AYANT UNE INFLUENCE SALUTAIRE SUR LES MEILLEURS COTÉS DE NOTRE NATURE, OCCUPERONT UNE LARGE PLACE DANS CES ALBUMS. Il n'a pas été oublié cependant, dans le choix des sujets, que le but de l'Art est de distraire et de charmer en même temps.

Les tableaux que nous avons rassemblés dans cette publication font partie des plus

Célèbres Musées ou des Collections particulières les plus renommées de l'Ancien Monde ou du Nouveau.

Le choix de nos reproductions a été déterminé par le mérite et la réputation des originaux, ainsi que par la variété et l'intérêt que présentaient les sujets. Parmi les artistes éminents qui figurent dans cette collection, nous citerons ALMA TADEMA, ANDREOTTI, BALLAVOINE, BIERSTADT, J. G. BROWN, BOUGUEREAU, CECCHI, CHIALIVA, HANS DAHL, DETAILLE, DEYROLLE, GÉROME, HART, HUNT, KNAUS, RIDGWAY KNIGHT, MAKART, MAKOWSKI, MEYER VON BREMEN, MILLET, MOREAU, EMILE RENOUF, SCALBERT, SCHROEDER, etc.

Cependant des artistes de moindre importance, des jeunes gens briguant les succès artistiques, dont les noms ne sont pas encore connus de tout le monde, n'ont pas été écartés. Le Comité chargé du choix des œuvres a souvent donné la préférence à un tableau remarquable, signé par un artiste relativement inconnu, sur un tableau de maître ayant un sujet banal et sans intérêt.

LES DESCRIPTIONS ET COMMENTAIRES QUI ACCOMPAGNENT CHAQUE TABLEAU

sont traités magistralement. Le texte, évitant les termes techniques et les longueurs, est toujours écrit d'un style facile et vif. Il explique le sens et l'esprit des tableaux d'une manière gaie et agréable, et guide la fantaisie du lecteur en signalant à son appréciation les points les plus intéressants.

Nous déclarons sans hésiter que ces albums sont les plus remarquables qui aient été offerts jusqu'à présent ou qui puissent être offerts au public à de semblables conditions de prix.

Parmi les écrivains distingués qui ont collaboré au texte de cet ouvrage, nous mentionnerons : MM. HENRI GIUDICELLI, commissaire des Beaux-Arts, délégué par la France à l'Exposition de Chicago ; ANGELO DEL NERO, commissaire royal des Beaux-Arts, délégué par l'Italie à l'Exposition de Chicago ; J. W. BECK, commissaire des Beaux-Arts, délégué par la Grande-Bretagne à l'Exposition de Chicago ; le général LEW WALLACE, auteur de "Ben Hur" ; WILL CARLETON ; W. LEWIS FRASER, directeur du Département artistique du *Century Magazine ;* HORACE BRADLEY, directeur artistique du *Harper's Magazine.*

Publié par **Bryan, Taylor & Co., New York, Paris et Berlin**

